D. A. MOUGEL

DENYS LE CHARTREUX

1402-1471

SA VIE, SON ROLE,

UNE NOUVELLE ÉDITION DE SES OUVRAGES

Lætetur mater Ecclesia, quæ talem habet filium. (EUGÈNE IV.)



MONTREUIL-SUR-MER

IMPRIMERIE DE LA CHARTREUSE DE N.-D. DES PRÉS

1896

SS. D. N. Urbani Papæ VIII decreto, observantia et reverentia qua par est insistendo, profitemur nos haud alio sensu, quidquid in hoc libro allegamus, accipere aut accipi ab ullo velle, quam quo ea solent, quæ humana dumtaxat auctoritate nituntur.

MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE DENYS LE CHARTREUX

(Commentaire sur Jérémie)

CONSERVÉ A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

DENYS LE CHARTREUX

SA VIE, SON ROLE, UNE NOUVELLE ÉDITION DE SES OUVRAGES

NAISSANCE DE DENYS. SES ÉTUDES[1].

Dans la province actuelle du Limbourg belge, autrefois Comté de Hesbaye, se trouve un petit village appelé Ryckel[2], dont le nom a passé dans l'histoire, uni à celui d'un de ses fils les plus méritants, Denys le Chartreux ou Denys de Ryckel.

A l'époque où nous reporte notre récit, tout ce pays ressemblait à une Thébaïde en miniature. Au centre se groupaient les abbayes de Milen, Orienten, Saint-Trond et Terbeeck, tandis qu'au nord veillaient comme des sentinelles avancées, Bilsen, Herkenrode et Zehlem, et qu'au sud se déployaient, comme un rideau protecteur, Neumoutiers, le

1 Le premier et principal biographe de Denys le Chartreux est Dom Thierry Loer, Chartreux de Cologne. Sa *Vita beatæ memoriæ Dionysii Cartusiani* a été reproduite dans les *Acta Sanct.*, au tome II de Mars, pag. 242 et suiv. C'est à cette reproduction que nous renvoyons le lecteur, quand nous citons Loer. Les autres Vies dont nous avons fait usage sont : en italien, Campanini, *Il Dottor estatico,* Venezia, 1736, et Dinbani, *Vita del B. Dionisio,* Siena, 1782 ; en espagnol, Cassani, S. J., *Admirable vida del P. D. Dionysio,* Madrid, 1738 ; en français, Welters, *Denys le Chartreux,* Ruremonde, 1882 : c'est le plus récent et le plus documenté des écrits consacrés à Denys. Il existait en 1782, à la Chartreuse de Ruremonde, une Vie en flamand, *Het leven van den herwader Dionysii Ryckel ;* mais nous ne savons ce qu'elle est devenue.

2 Ryckel est un village de seize feux, à égale distance (6 kil.) de Saint-Trond et de Looz, au milieu de vastes vergers. Le vieux château seigneurial continue à dominer le hameau, mais la demeure plus humble des parents de Denys a disparu sans laisser de souvenirs.

Val Notre-Dame, la Paix-Dieu, Flône et Vau Saint-Lambert. La gloire des gloires, celle de produire des Saints, n'avait point été refusée à ces florissantes colonies monastiques. Saint-Trond était plein encore des souvenirs de son héroïque Vierge, Christine l'Admirable, dont on était séparé par trois générations à peine [1] ; plus loin, Spaelbeeck et Herkenrode s'enorgueillissaient de leur stigmatisée, Élisabeth de Spaelbeeck, célèbre par son abstinence et ses sept ravissements quotidiens [2]. Il y a dans les lieux de pèlerinage comme une vertu secrète qui se répand en bénédictions sur tout ce qui les entoure : placé par sa naissance sous deux influences éminemment salutaires, Denys le Chartreux devra à Christine l'Admirable, son ardent amour pour les âmes du purgatoire, à la Bienheureuse Élisabeth, sa dévotion à la Passion, à toutes deux, l'héroïsme de sa pénitence et les merveilles extatiques de sa piété [3].

C'est donc au sein de ces populations croyantes que vit le jour, sous le pontificat de Boniface IX, et le règne de Robert le Court, Empereur d'Allemagne, le petit enfant

1 « In loco quo fuit sepulta Christina Mirabilis fui frequenter, dit le Chartreux ; et dum in pueritia, in oppido S. Trudonis frequentavi, scholares ex relatu suorum parentum sæpe loquebantur de ea. » *De partic. judic. in obitu singulor.*, art. xxxiii. Et ailleurs : « Atque, ut dicebatur, aliqui tunc vixerunt in S. Trudone, qui noverunt nonnullos qui ipsam feminam gloriosam viderunt in carne. » *De IV Novissim.*, art. l. Le tombeau de la Sainte était à Milen, à une demi-lieue au nord de Saint-Trond. Sur Ste Christine voir *Acta Sanct.*, XXIV Julii, pag. 637.

2 « Devotissima virgo Elisabeth de Spaelbeeck, compatriota mea, quia Spaelbeeck villa est non longe a villa ortus mei Ryckel, quotidie septies rapiebatur ad Deum. » *De contemplat.*, lib. III, art. xix. Sur cette Sainte voir *Acta Sanct.*, XIX Octob., pag. 384 C, et Gœrres, *Mystique*, liv. IV, chap. xv.

3 A cela ne devaient pas se borner les rapports de Denys avec les Saints. Le VIe de ses sermons *De venerabili Sacramento* est adressé à trois religieuses avec qui il avait formé union de prières. La première, extatique : « Hoc tibi Mechtildi, quæ in Noviomagio jaces... die ac nocte in lectulo, et assiduis raptibus obdormis ac reficeris in Dilecto. » La seconde, stigmatisée : « Tibi quoque Christinæ, quæ et instar Christi, nuper quinque vulnera in corpore tuo bajulasti, quorum stigmata nunc usque cernuntur in te. » La troisième, favorisée du don de vivre sans manger : « Tibi etiam Catharinæ, quæ nullo corporeo alimento... triennio et amplius usa es, nisi modico poculo liquoris qui remanet, caseo facto ex lacte. » *Oper. minor.*, t. I, fo 240, Vo. Le monastère de Neumagen, près Berncastel, est bien connu dans les annales de la Mystique. Voir Gœrres, liv. VIII, chap. xxxii.

qui devait illustrer le nom de Denys le Chartreux. On était en 1402 [1]. Ses parents, de condition honorable, s'appelaient Van Leeuven, ou De Leeuvis [2], et la piété était en honneur au foyer domestique. Plus tard, dans une de ses nombreuses visions, le Chartreux reconnut son père dans les flammes du purgatoire, et fut assez heureux pour obtenir sa délivrance. Quatre enfants, Jean et Denys, et deux filles dont le nom est resté inconnu, composaient la petite famille, qui se perpétua longtemps encore par les sept neveux et nièces de notre Bienheureux [3].

Issu de forte race, Denys, à qui nous consacrons ces pages, apportait en ce monde, pour le combat de la vie, une constitution athlétique, une volonté de fer, et une ardeur toute militaire qu'il devait mettre un jour au service de l'Église

1 Denys dit à la fin de son traité *De meditatione (Opuscula aliquot ad theoriam* etc. Colon., 1534, f° 386) : « Istud opusculum anno vitæ meæ 67 finio, anno Dni 1469 ».

2 Le nom patronymique de notre auteur se trouve écrit de bien des manières : Levis, Leeuvis, Leeuven, Lieuve, etc. Il paraît avoir été Van Leeuven (Von Lœwen, des lions); en latin de l'époque, De Leeuvis, par le même procédé qui a fait *Kempis*, de Kempen. Un document contemporain, le registre de la Confrérie de Ste Anne de Ryckel, donne une liste, par rang de dignité sans doute, des affiliés. On trouve en tête les Van Ryckel, seigneurs (Jonchere) du pays, puis les Van de Creft, les Van Kerkoom et les Van Lieuwe, etc. Deux localités aux environs de Ryckel portent encore aujourd'hui les noms de Kerckom et de Leeuw (Léau). D'après l'usage qui autorisait les seigneurs d'autrefois à prendre le nom de leurs domaines, ne faudrait-il pas voir dans ces Van Kerkoom et ces Van Lieuwe, des parents plus ou moins éloignés des petits seigneurs de Kerckom et de Léau ?

3 Le frère et les deux sœurs de Denys se marièrent, et ces dernières étaient déjà veuves lorsqu'il écrivait son traité *De laudabili vita viduarum* (v. in fine Præfationis). Parmi ses neveux, Henri l'aîné entra dans l'Ordre des Croisiers; Denys, le troisième et en même temps son filleul, devint curé de Ryckel, où il mourut saintement en 1535. Dans un manuscrit de la bibliothèque de Cambridge, Hh, I, 1, intitulé *Ryckel Missal*, on voit les membres de la famille former entre eux une association pour faire célébrer chaque mardi une messe de Ste Anne, suivie de quelques exercices de piété. Cinq ans après, en 1505, on y ajoute un service pour les membres défunts de la confrérie. — Le registre des Anniversaires de Ryckel, conservé à la cure, en fait mention : « 14ª Decembris, Commemoratio Joannis de Lieuwis et Dynæ suæ uxoris, et Dni Dionysii fratris sui Cartusiensis, et Dni Henrici Cruciferi et Joannis et Dni Dionysii investiti Ecclesiæ de Ryckel, filiorum, et Catharinæ, Margaritæ, Dynæ, Mariæ, filiarum... Et memorentur devote cum vigilia et missa cantanda, quia a progenie de Lieuwis multum provisum est anniversariis. » (Communication de M. l'abbé A. M. P. Ingold.) Cf. Daris, *Analectes*, t. VII, pag. 115, et Welters, *op. cit.*, pag. 25

et des âmes. En attendant, il l'exerçait dans une sphère plus modeste; car, soit simplicité des mœurs antiques, soit parce que les ressources de la famille n'étaient pas à la hauteur de son rang, il débuta, comme d'autres grands hommes, par l'emploi de gardeur de moutons. C'est lui-même qui nous l'apprend avec une admirable simplicité, dans un passage où il se compare à Rachel : « Ego quoque in pueritia mea, antequam cœpi frequentare scholas, custodivi et pavi oves parentum meorum. » Et il ajoute humblement ce trait assez piquant : « Et eram puer valde malus, pugnans frequenter in agro contra alios pueros ovium pastores[1]. »

Toutefois, par un contraste qui n'est pas rare, à ces dispositions turbulentes il associait un vif attrait pour des occupations plus intellectuelles, sauf à porter là encore toute l'impétuosité de son caractère. Les moyens d'instruction ne manquaient pas autour de lui. C'était l'époque où, à la suite de la grande rénovation monastique du XIe siècle, les petites écoles s'épanouissaient à l'envi sur le sol de la Chrétienté. Bénédictins, Cisterciens, Chanoines réguliers, s'étaient faits instituteurs[2], et il était bien peu de monastères qui n'eussent une école publique ouverte à tous ceux qui s'y présentaient. « Il y avait des enfants auxquels on montrait les premiers éléments des lettres et des arts libéraux; il y avait aussi des jeunes gens plus avancés en âge, auxquels on donnait des leçons de toutes les sciences alors en usage[3]. » Telle était la petite école Bénédictine de Saint-Trond où Denys de Leeuven allait faire ses premiers pas dans la longue carrière de la science[4].

[1] Comment. *in Genesim*, art. LXXIV.

[2] Il n'est pas jusqu'aux Chartreux qui n'aient cédé quelque peu à l'entraînement commun. La Chartreuse de Tuckelhausen (près de Wurtzbourg en Franconie) a eu pendant longtemps un vrai séminaire approuvé par les Chapitres Généraux. A une autre époque, nous voyons également des jeunes gens élevés à la Chartreuse de Molsheim. Cf. A. M. P. Ingold. *Les Chartreux en Alsace*. Paris, 1894, pag. 13.

[3] *Hist. littér. de la France*, t. VII, pag. 9.

[4] L'abbé de Saint-Trond était un compatriote du jeune étudiant. Dans son inscription funéraire il est appelé « Robertus, germen de Ryckel ingenuum » (c. a. d. probablement, un Van Ryckel). Il s'était fait représenter par son Procureur au Concile de Pise (1409), et mourut en 1420. Avant lui Ryckel avait fourni au même monastère un autre abbé, Guillaume, chapelain de l'Empereur (1248-1272), à qui l'on doit plusieurs

La base de toute instruction au Moyen-Age était l'enseignement des sept arts, donné avec plus ou moins de développements selon les ressources de l'école, et partagé en deux séries ou deux étages, le *trivium* et le *quadrivium*, qui n'ont qu'une analogie lointaine avec nos enseignements primaire et secondaire. « Le premier cours, qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique, faisait l'unique objet des gens de lettres qui n'aspiraient qu'à un savoir médiocre. Mais ceux qui voulaient s'élever au-dessus du commun faisaient encore le second cours, qui embrassait l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie [1]. » A ce fond commun on ajoutait encore assez souvent un art d'agrément. A Saint-Trond en particulier, on paraît avoir cultivé la peinture et la sculpture, et la riche bibliothèque du monastère [2] s'ouvrait sans doute pour les plus studieux.

Ce que devint le futur Chartreux dans cet asile de science et de piété, nous pouvons l'apprendre de lui-même. Plus tard, récapitulant devant Dieu ces premières années de sa jeunesse, il trouvait à le remercier de trois choses. La première, d'avoir commencé de si bonne heure ses études : « Infantulum pene adhuc, nondumque discretionis tempora sortitum, litteris me applicuisti et erudisti. » La deuxième, d'avoir reçu une vive intelligence : « Puer eram ingeniosus, capacemque mihi mentem elargitus es. » La troisième enfin, d'avoir eu pour la science une ardeur passionnée : « Tantus mihi adhuc in primordiis disciplinæ inerat litterarum amor, ut, nocturnis temporibus, dum lunæ se splendor diffundens per fenestræ rimas emicaret, diurnum putans radiare jubar,

réformes dans l'Ordre monastique. *Gall. Christ.*, t. III, pag. 962-963. — Dans l'Ordre cartusien, nous trouvons, outre Denys, un Jean de Ryckel, d'époque assez incertaine, mais à coup sûr antérieure à 1503. Il a laissé : 1° Un traité *De musica plana*, dont le ms. autographe se trouve à la bibliothèque de Gand (n° 421) et qui a été reproduit par M. de Coussemaker (*Scriptorum de musica medii ævi nova series*. Paris., 1867, t. II, pag. 434-484. Voir aussi t. IV, pag. 12, note). 2° Un traité *De arte musices*, conservé également à Gand, et dont le prologue, si l'on en croit M. Fétis, serait de notre Denys. M. Walwein de Tervliet le lui attribue même tout entier. 3° Un opuscule *De cantu mensurabili*, qui semble perdu. Quels liens pouvaient rattacher ce Jean de Ryckel à Denys, c'est ce que nous ignorons. Il était comme lui profès de Ruremonde.

1 *Hist. littér. de la France*, t. IX, pag. 143 ; t. XXIV, pag. 382.

2 *Ibid*, t. VII, pag. 29.

mox intempestæ noctis silentio surgens, nisi fores clausæ fuissent, ad scholas properassem [1]. » Les progrès littéraires furent donc rapides ; mais ce qui le fut moins, ce sont les progrès dans la piété. Denys le reconnaît avec sa sincérité ordinaire. Il se laissa trop entraîner par la curiosité de la science et par la joie de ses précoces succès ; et plus tard il n'aura pas assez de larmes pour déplorer ces années où, dit-il, il vivait loin de Dieu, esclave de la vanité et de l'orgueil [2].

Il ne paraît pas du reste qu'il soit resté longtemps à Saint-Trond : « Sed, o misericors Creator, » continue-t-il dans ce précieux chapitre où il nous raconte sa vie, « cito misertus es mei, atque ad distantiores me regiones, studendi ratione deduxisti, in quibus nedum philosophiæ exordia, sed et religiosæ quoque vitæ initia, te efficiente, adeptus sum. »

Il avait alors treize ans, si nous en croyons une petite histoire racontée à l'article XVI de son traité *De doctrina scholarium*. « J'ai connu, dit-il, un écolier qui, pour son âge de treize ans, était assez instruit. Il avait eu jusqu'alors un maître excellent, savant grammairien [3] ; mais il advint que ce maître eut pour successeur dans son école un jeune maître ès arts tout frais émoulu. Un jour que ce nouveau venu devait expliquer à son auditoire ce vers latin : *Non spuit ille procul qui barbam conspuit ipse*, par ignorance ou distraction il lut : *Non spernit ille procul qui Barbaram conspernit ipse*. L'élève remarqua la bévue de son maître ; par respect pour lui, il garda le silence, mais ne tarda pas à choisir une meilleure école [4]. » Denys parle souvent de lui-même à la

1 *De munificentia Dei*, art. XXVI. *Oper. minor.*, t. I, f° 250. On peut conclure de ces derniers mots que Denys n'était qu'externe, et qu'il devait se rendre chaque matin de Ryckel à Saint-Trond.

2 *Ibidem*. Il ne faut pas oublier que les Saints ont pour apprécier leurs égarements une mesure qui n'est pas la nôtre. Nous faisons donc nos réserves sur les expressions très dures dont se sert notre auteur.

3 L'enseignement de la grammaire occupait régulièrement, dans les écoles monastiques, les trois premières années des études. Il embrassait les belles-lettres, et par conséquent l'histoire, la poétique, et tout ce qui concerne l'une et l'autre. (*Hist. littér.*, t. IX, pag. 153 ; t. XXIV, pag. 392.)

4 *Oper. minor.*, t. I, f° 524, V°. Ce traité *De doctrina scholarium*, est, dit Moll, digne de l'attention de tous ceux qu'intéresse l'histoire de la pédagogie. *Kerkgeschiedenis van Nederland voor de Hervorming (Histoire de l'Église des Pays-Bas avant la Réforme)*, Arnhem, 1864-1869,

troisième personne ; et si, comme tout nous porte à le croire, le héros de cette petite aventure n'est autre que lui-même, nous devons en conclure que, malgré ses défauts plus ou moins exagérés, il avait conservé un respect de l'autorité et un amour de la bonne science, rares à son âge.

Quelle était cette nouvelle école où il fut initié à la fois aux principes de la philosophie et de la vie religieuse ? On ne peut répondre que par des hypothèses ; mais, en écartant l'Université de Cologne, proposée par Dinbani [1], et la Chartreuse de Zehlem, défendue par M. Moll [2], nous croyons pouvoir accepter l'école de Deventer, où précisément vers cette époque, la Providence allait conduire un autre jeune homme, qui deviendra un des meilleurs amis de Denys, Nicolas Crebs, le futur Cardinal de Cusa [3].

Quoi qu'il en soit, au milieu de ces succès et de ces vanités le temps passait, et avec la 18e année s'imposait au brillant humaniste l'obligation de songer sérieusement à son avenir. Que se passa-t-il alors dans cette âme ? C'est une chose merveilleuse, remarque à ce propos un de ses biographes [4], que l'action de la grâce dans la vocation religieuse, et l'art admirable avec lequel elle pousse l'âme qu'elle a saisie, dans la voie souvent la plus contraire à toutes ses aptitudes et à tous ses goûts. A cette vigoureuse nature, avide d'émotions fortes et de gloire mondaine, Dieu allait inspirer le désir du genre de vie le plus paisible et le plus caché peut-être qui existe dans l'Église. Dans une illumination intérieure puissante, il lui fit sentir et comme toucher du doigt l'inanité profonde de cette science humaine à laquelle il avait tout sacrifié. « O miséricordieux Jésus, s'écriera plus tard le Chartreux reconnaissant, de quelle tendresse vous m'avez poursuivi, et de

part. II, II, pag. 243. M. W. Moll, professeur à l'université d'Amsterdam, avait entrepris sur notre Chartreux un travail considérable que la mort ne lui permit pas d'exécuter. Les ouvrages principaux où il en parle sont, sa grande Histoire déjà citée, et *Joannes Brugman* (en hollandais) 2 vol. Amsterdam, 1854. Il est, avec un autre protestant, le Dr Zœckler, du petit nombre de ceux qui, à notre époque, semblent avoir lu Denys d'un bout à l'autre.

1 Dinbani. *Vita del B. Dionisio*, pag. 24.

2 Moll. *Kerkgeschiedenis*, part. II, II, pag. 380.

3 Voir plus loin.

4 P. Cassani. *Admirable vida...* pag. 5.



quelles lointaines régions vous m'avez rappelé à vous! Combien de mes condisciples, et plus forts et meilleurs que moi, ont été laissés et sont morts dans leurs iniquités! Et moi, vous m'avez conduit par la main jusqu'à cet asile de paix, où, chaque jour encore, vous fermez les yeux sur mes lâchetés [1]. »

Dès lors, brisant avec toutes les habitudes de son passé et tous les rêves de gloire si longtemps caressés, il alla frapper à la porte de la Chartreuse la plus voisine, celle de Zelhem, près Diest, en Brabant. Mais nul n'est prophète dans son pays. A ses instantes prières on se contenta d'opposer son âge trop peu avancé [2], et on répondit par un refus. Repoussé, mais non découragé, l'ardent jeune homme se mit en quête d'une demeure plus hospitalière, résolu à ne se déclarer vaincu qu'après avoir épuisé toutes les sollicitations.

La Chartreuse de Ruremonde, qui sera le berceau spirituel de Denys, le principal théâtre de ses vertus, et qui gardera sa tombe, était de fondation récente (1376). Elle s'appelait « Bethleem Mariæ, » en souvenir et en honneur de la sainte Étable, que son pieux fondateur, le chevalier Werner de Swalmen, venait de visiter, le bourdon de pèlerin à la main [3]. Si elle était petite, si on y vivait pauvrement, en revanche, elle avait eu l'heureuse fortune d'être gouvernée, presque à ses débuts, par un homme supérieur, qui l'anima de son esprit. Nous voulons parler de Henri de Kalkar, le grand écrivain auquel plusieurs critiques n'ont pas craint d'attribuer l'Imitation de J.-C.; et cela, non sans apparence de raison, dit Moll, tant sa manière ressemble à celle du célèbre livre [4]. Si tous ses successeurs ne l'égalèrent pas,

[1] *De munificentia Dei*, art. XXVI. *Oper. minor.*, t. I, f° 250.

[2] Les Constitutions exigeaient alors 20 ans pour la réception dans l'Ordre.

[3] Welters. *Denys le Chartreux*, pag. 20.

[4] Moll. *Kerkgeschiedenis*, part. II, II, pag. 378. Henri Egher, né à Kalkar, province de Trèves, docteur et professeur de l'Université de Paris, chanoine de Cologne, entra dans l'Ordre cartusien à l'âge de 37 ans, et présida successivement au gouvernement des maisons d'Arnhem, Ruremonde, Cologne et Strasbourg. Il fut quelque temps le maître et le directeur de Gérard Groote, le fondateur des Frères de la vie commune. Durant le grand schisme, il gouverna les provinces de Picardie et d'Allemagne, et en resta 20 ans Visiteur, avec pleins pouvoirs du Pape d'ab-

tous du moins eurent à cœur de suivre ses traces et de maintenir ses traditions.

Celui qui, selon toute probabilité, en cette année 1420 [1], remplissait les fonctions de Prieur, n'était pas indigne de lui être comparé. Il se nommait D. Albert Buez ou Buer. Les Éphémérides de l'Ordre lui rendent un éclatant témoignage : « Spectatissimus vir, magister in artibus et medicus doctor..., in temporalibus simul et spiritualibus multum expertus, pacificus ac insigni pietate repletus... De Ordine optime meritus, ad cœlos evolavit VI Julii 1439 [2]. » Prieur de la Chartreuse de Bâle à l'époque du Concile (1432-1439), il eut une grande influence sur les Pères rassemblés, et semble avoir joué alors un rôle important. Tel était l'homme qui allait décider de l'avenir de Denys de Leeuven. Plus habile que son confrère de Zehlem, il sut faire comprendre et admirer au fervent postulant la sagesse des Constitutions monastiques qui exigent des aspirants à la vie religieuse la maturité corporelle et spirituelle ; il lui démontra de quelle utilité serait pour lui, dans la vie solitaire à laquelle il était appelé, une formation théologique sérieuse, et à la satisfaction commune, on se sépara pour deux ans.

L'Université de Cologne vers laquelle, sur les conseils du Prieur, Denys dirigea ses pas, avait été fondée peu auparavant, en 1388, par treize docteurs de Paris, qui lui avaient apporté les traditions de la grande Université, alors mère et maîtresse de tout le savoir d'Occident. Des maîtres

soudre de tous les cas réservés au Siège Apostolique. Il mourut à Cologne, le 20 décembre 1408, dans la 80e année de son âge, regretté de tous pour sa douceur, et vénéré comme un Saint : « Ad Sancti usque cognomen, quum adhuc viveret, ore omnium celebratus et habitus ». Hartzheim, S. J. *Biblioth. Colon.* Colon. 1747, pag. 117. Sur ses Révélations, voir D. Le Vasseur, *Ephemerid. O. Cartus.*, XX Decemb. ; sur ses écrits, Petreius, *Biblioth. Cartus.*, pag. 131 ; Swert, *Athen. Belg.* Antverp. 1628, pag. 331.

1 Nous disons « selon toute probabilité », parce qu'il y a quelque incertitude sur la succession des Prieurs de Ruremonde à cette époque ; mais les circonstances bien connues de la vie de D. Albert, ne permettent de fixer son priorat à Ruremonde qu'entre les années 1415-1421 : or c'est précisément dans cet intervalle que se présenta Denys de Leeuven. (On le trouve Prieur d'Utrecht, 1410 et suiv. ; de Ruremonde, 14...-1421 ; d'Utrecht *iterum*, 1421-1426 ; de Monichusem, 1427-1428 ; de Bâle, 1432-1439.)

2 D. Le Vasseur. *Ephemerid. O. Cartus.*, VI Julii.

éminents, comme Jean Brammart et Simon de Spire[1], tous deux de l'Ordre du Carmel, avaient jeté sur ses débuts un vif éclat dont le souvenir n'était pas effacé. Si Denys arrivait trop tard pour profiter de leur enseignement, il put recevoir les leçons du Dominicain Jacques de Sweyve, élu doyen de la docte Faculté le 9 Octobre 1417, et dans la suite, inquisiteur des diocèses de Cologne, Brême et Paderborn; de Gérard Terstegen, professeur de philosophie; de Rutgerus Overbach, professeur d'exégèse, qui, prenant pour texte de ses leçons le Psautier, commença l'explication du premier psaume le 16 Novembre 1418, et termina celle du cinquantième le 25 Juin 1421[2]. Mentionnons encore parmi les maîtres de notre Chartreux, Théodoric de Munster, alors Chancelier de l'Université, auquel l'ancien élève de Cologne rendait plus tard ce témoignage : « Vir vita, scientia atque facundia clarus, sed et præcipue mitis et pius[3]. » Tels maîtres, tels disciples : Denys méritera surabondamment l'éloge que nous venons de reproduire.

L'Université de Cologne, établie sur le modèle de la grande école parisienne, « qualis Lutetiæ Parisiorum, » devait comme sa mère, comprendre les sept arts, la philosophie, la théologie, le droit canonique et civil et la médecine; et quelles que fussent les études antérieures de Denys, trois ans lui étaient nécessaires pour avoir le droit de solliciter le grade envié de Maître ès-arts. Il n'hésita point à se soumettre à cette épreuve. Ce que furent pour lui ces trois ans de travail acharné, sous une direction aussi intelligente, on peut facilement l'imaginer, et ses œuvres subséquentes le redisent éloquemment. A l'en croire, le démon de la science et de l'orgueil l'avait ressaisi[4]; mais de tout le travail accom-

[1] Sur les origines de l'Université de Cologne et tous les personnages dont nous allons entretenir le lecteur, voir l'ouvrage de Hartzheim, S. J. déjà cité, *Biblioth. Colon*, aux articles qui les concernent.

[2] Overbach était un savant qui s'aidait des textes grec et hébraïque. Son Commentaire sur le Psautier, à la fois moral, mystique et littéral, était conservé en trois volumes in-folio manuscrits à la bibliothèque de Ste Croix de Cologne. Hartzheim. *Op. cit.*, pag. 293. Il nous semble qu'une comparaison entre cet ouvrage et celui que Denys entreprit dans la suite sur la même matière, pourrait donner lieu à d'intéressantes observations.

[3] *De reformat. claustral.*, art. xv. *Oper. minor.*, t. II, f° 370.

[4] « Quemadmodum præ ceteris, in scientiis, sic in inflatione et præsumptione omni profeci vel potius defeci. » *De munificentia Dei,*

pli alors, il ne nous reste que le titre de sa thèse de Maître ès arts, *De ente et essentia*, et ce jugement sommaire par lui porté sur cette production de sa jeunesse : « In adolescentia mea, dum in studio et via Thomæ instruerer, potius sensi quod esse et essentia distinguerentur realiter, unde et tunc de illa materia quemdam tractatulum compilavi : quem utinam nunc haberem, quia corrigerem. Etenim, diligentius considerando, verius et probabilius ratus sum quod non realiter ab invicem differant[1]. »

art. xxvi. Du reste, pas plus à cette époque qu'aujourd'hui, les grandes écoles n'étaient des sanctuaires de vertu, et les désordres de la rue du Fouarre et du Clos Bruneau se retrouvaient ailleurs qu'à Paris. Aussi, tout en rendant hommage aux services rendus par les Universités, Denys n'hésite pas à en déconseiller le séjour, comme « non mediocriter periculosus pueris castis et devotis. » Il préfère les études particulières dans les bonnes écoles monastiques. *Inter Jesum et puerum dialogus*, art. iv. *Oper. minor.*, t. II, f° 355.

1 *In Sentent.*, t. I, dist. VIII, quæst. VII. Cette question de la distinction entre l'ens et l'essentia paraît avoir préoccupé beaucoup les théologiens de Cologne, car, parmi les ouvrages de Gérard Terstegen, on trouve aussi une *Commentatio in aureum D. Thomæ tractatum de ente et essentia*. Hartzheim. *Op. cit.*, pag. 100. De même que Denys a pu s'inspirer de son professeur d'exégèse pour la rédaction de son Commentaire sur les Psaumes, il dut probablement à son professeur de philosophie l'idée de sa thèse.

SA VIE RELIGIEUSE.

C'est en 1423 que, riche de science et de bonne volonté, le jeune Maître ès arts regagna la chère solitude où devait s'écouler la plus grande partie de sa vie[1]. Il y changea, si nous en croyons un de ses historiens[2], le prénom de Henri contre celui de Denys, et cela « non sans un grand mystère, puisque par l'étude assidue des œuvres de son saint patron, il fut amené à devenir l'un des astres les plus brillants du ciel de la mysticité». Il abandonna également, selon l'usage du temps, ce nom de Van Leeuven, trop honorable d'ailleurs pour son humilité, et prit celui de Ryckel, l'infime bourgade où il avait vu le jour.

Trois mots peuvent désormais résumer sa vie : oraison, lecture, composition.

1 Denys ne retrouva plus au retour, son conseiller et ami D. Albert, devenu Prieur d'Utrecht. Presque tous les historiens, nous ne savons pourquoi, placent à cette époque, à la tête de la maison de Ruremonde, D. Barthélemy de Maestricht, écrivain et théologien fort connu alors. Campanini, pag. 8; Dinbani, pag. 33; Tromby, *Storia del Patriarca S. Bruno*, Napoli, 1779, t. IX, pag. 55; Welters, pag. 21; etc. C'est pourtant une erreur. D. Barthélemy, docteur et professeur à l'Université d'Heidelberg, fut élu doyen de la Faculté de théologie en 1408, recteur de 1412 à 1413, doyen *iterum* en 1414, vice-recteur de 1419 à 1420. (Tœpke. *Matrikel der Universitæt Heidelberg*, t. I, pag. 119, 120, 146, 147; t. II, pag. 369, 371, 610.) Il ne se fit Chartreux que vers 1440, fut nommé Prieur de Ruremonde en 1442, près de 20 ans après l'entrée de Denys, et mourut en 1446. Sur D. Barthélemy et ses ouvrages, voir Morozzi, *Theatrum chronolog. O. Cartus.*, pag. 82; Possevin, *Apparat. sacr.*; Fleury, *Hist. Ecclés.*, t. XXII, liv. CIX, n° 137.

2 Campanini. *Il dottor estatico*, pag. 8. A deux reprises, pages 2 et 8, cet auteur affirme que Denys reçut au baptême le nom de Henri. Toutefois, dans la *Matrikel der Universitæt Kœln, 1389 bis 1559*, publiée par le Dr Keussen, t. I, pag. 183, on trouve cette mention : « Dyon. de Rykele Leod. d(iœcesis) » au n° 6 des Intitulati sous le rectorat de Fredericus de Dudelendorff. Il se serait donc appelé Denys, même avant son entrée dans l'Ordre. Les deux noms étaient également en honneur dans sa famille, car les documents contemporains que nous avons pu consulter ne nous offrent, comme prénoms masculins des Van Leeuven, que Jan, Nys (Denys), et Henrick.

Mais avant d'entrer dans quelques détails à ce sujet, nous demandons au lecteur la permission de lui soumettre un problème dont nous n'avons pu trouver encore la solution. Un Chartreux vivant conformément à sa règle, consacre environ huit heures par jour aux exercices de piété : Offices, messes, méditations, etc. Loin de retrancher jamais une minute de ce temps si précieux, Denys y ajouta beaucoup, et on peut évaluer à onze ou douze heures le temps par lui journellement consacré à Dieu. Il lut en cellule, comme on le verra ci-après, un nombre d'ouvrages assez considérable pour suffire à l'ambition d'un lecteur, même moins occupé. Il fut pendant un certain temps, chargé de l'absorbante obédience de Procureur, d'une mission en Allemagne, du gouvernement d'une Maison en formation. Il dut pendant de longues années, fournir à une correspondance active. Voilà, semble-t-il, de quoi occuper une vie ordinaire. Or, c'est au milieu de tout cela qu'il trouva le temps et le moyen d'écrire de sa main la valeur de 25 volumes in-folio, sur des matières délicates et difficiles où l'improvisation n'est pas de mise. Il est vrai que le temps des repas pour lui se réduisait à peu de chose, et le temps du sommeil à trois heures par nuit[1]; mais même ramenée à ces termes, la question reste encore pour nous tout aussi insoluble que pour son premier biographe, Loer, lorsqu'il s'écriait : « Neminem audivi qui viri hujus laborem sine stupore viderit, qui non senserit mecum, absque ingenti miraculo fieri non potuisse, ut unus vir tot scripserit libros[2]. »

On peut dire, sans exagération, que l'oraison fut la grande occupation de Denys. Sa prière vocale était à peu près continuelle, mais à toutes les formules il préférait le Psautier, sa prière favorite. Il le savait par cœur et le récitait chaque jour, du moins en grande partie; et dans un de ses ouvrages, s'adressant aux religieux de son Ordre, il leur déclare qu'un bon religieux ne saurait se dispenser de dire

1 « J'avoue, répondait-il à ceux qui lui reprochaient ses austérités, que je ne conseillerais à personne d'en faire autant, et que j'aurais scrupule de le permettre à d'autres; mais j'ai une tête de fer et un estomac de bronze. » Cassani, pag. 16.

2 Loer, cap. 1, 4.

au moins la moitié d'un Psautier chaque jour, et qu'avec un peu d'habitude et d'attention, on peut arriver facilement à en réciter journellement un et même deux, sans rien omettre de ses autres devoirs [1].

C'est par ces longues prières vocales que Denys se disposait à la contemplation. Il y consacrait habituellement le temps que ses confrères accordaient au sommeil après Matines, de trois à six heures du matin [2]. Son oraison paraît avoir été très simple, et le sujet le plus ordinaire était, ou la méditation de la Passion, ou la contemplation de la Sainte Trinité, les deux grandes dévotions de sa vie. Des faveurs surnaturelles ne tardèrent pas à récompenser sa piété. Dès le noviciat il lui arrivait de passer jusqu'à deux ou trois heures de suite hors de lui-même, privé de ses sens extérieurs et enivré de toutes les joies du ciel [3]. Cette disposition à l'extase ne fit que s'accroître avec le temps et ses progrès dans la vertu. Ses ravissements duraient alors sept heures et plus [4]; et vers la fin de sa vie il ne pouvait entendre chanter le *Veni, Sancte Spiritus,* ou certains versets des psaumes, ni converser sur certains sujets de piété, sans être aussitôt ravi en Dieu et soulevé de terre [5].

De ces merveilles et de beaucoup d'autres racontées par ses biographes, nous ne voulons retenir qu'une particularité qu'on n'a pas assez remarquée [6], c'est la connexion qui existe entre ses visions et ses écrits. En effet les révélations, selon la propre doctrine de Denys, sont de deux sortes et se font pour deux fins. Les unes, purement privées, sont données pour la consolation et l'encouragement de l'âme qui les reçoit : et celles-là, il est bon de les tenir secrètes. Les autres regardent le bien public ou l'utilité d'autrui : l'âme qui en

[1] *De laude et præconio solit. vitæ,* art. XXII. *Oper. minor.*, t. II, f° 437, V°.

[2] Campanini. *Il dottor estatico,* pag. 61.

[3] *Ibid.*, pag. 64.

[4] « Sæpius ecstaticus plus septem permanet horas.» Loer, *Carmina,* en tête du traité *De contemplat. Opuscula aliquot ad theoriam* etc. Colon., 1534.

[5] Dinbani, *Vita del B. Dionisio,* pag. 141 ; Cassani, pag. 27.

[6] Cette notice étant avant tout une étude littéraire, ne renferme de la vie de Denys que ce qui peut servir à l'intelligence de ses œuvres. Pour le surplus nous renvoyons aux biographes.

est favorisée n'est que l'instrument par lequel se communique la volonté divine, et ce serait frustrer les intentions de la Providence que de ne pas les faire parvenir à leur adresse. Ces dernières sont des grâces gratuites que Dieu accorde à qui il lui plaît, sans aucun égard pour les mérites, comme on le voit par l'exemple de Balaam, magicien et pécheur, qui n'en fut pas moins choisi pour bénir le peuple élu et prophétiser ses destinées[1].

Or, des nombreuses révélations faites à Denys, il est incontestable qu'un bon nombre étaient d'intérêt général. Dieu semble prendre plaisir à lui confier ses douleurs et ses colères; il l'initie à ses projets; il lui dévoile la corruption du peuple chrétien dans ses divers états, et les châtiments qui en seront la suite; il lui montre dans le lointain la chute de Constantinople, les succès des Turcs, la désolation du duché de Gueldre, etc. Il lui manifeste dans la damnation de Jean de Heinsberg, 52e évêque de Liège, le sort réservé aux prélats mondains, et dans le long purgatoire de Jean de Louvain, ce qui attend les détenteurs de nombreux bénéfices. Aussi chacune de ces révélations était-elle pour Denys l'occasion de lettres ou de traités plus ou moins considérables[2]. Ne semble-t-il pas dès lors que Dieu ait voulu diriger vers un but particulier l'activité littéraire du Voyant[3]? Ce but, nous essayerons bientôt de le dégager.

Un document précieux que le savant Chartreux écrivit à la fin de sa vie, sur l'ordre de ses supérieurs, nous donne une idée de ses occupations en dehors de la prière : « Moi, frère Denys, dit-il, je remercie Dieu du fond de mon cœur de m'avoir fait entrer si jeune en religion. Je n'avais alors

1 Lettre aux exécuteurs testamentaires de Jean de Louvain. *Oper. minor.*, t. II, f° 360. Cf. Petr. Dorland., *Chron. Cartus.*, lib. VII, cap. XXII, XXIII; Cassani, pag. 44.

2 A la seule vision où fut révélé à Denys le sort de Jean de Louvain, nous devons : l'*Epistola ad exsecutores testam....*; l'*Epistola ad magistrum quemdam*; et, selon toute vraisemblance, les traités *De plurium benefic. usurpat.*, et *Contra pluralit. benefic.*

3 Plus d'une fois, affirme une tradition rapportée par Dinbani, en revenant à lui au sortir d'une extase, il trouva écrit sur son pupitre ce qu'il se proposait ou avait commencé d'écrire. *Vita del B. Dionisio*, pag. 178.

que vingt-un ans, et voici maintenant quarante-six ans que je suis Chartreux, avec l'aide du Seigneur. Et pendant tout ce temps, Dieu en soit béni, j'ai toujours été occupé à l'étude, et j'ai lu beaucoup d'auteurs. Sur les Sentences : saint Thomas, Albert le Grand, Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Pierre de Tarentaise, Gilles de Rome, Richard de Midletown, Durand (de Saint-Pourçain), et beaucoup d'autres encore [1]. J'ai lu les œuvres de saint Jérôme, particulièrement ses commentaires sur les Prophètes, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Denys l'Aréopagite, mon auteur de prédilection, Origène, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille, saint Basile, saint Chrysostome, saint Jean Damascène, Boèce, saint Anselme, saint Bernard, le V. Bède, Hugues (de Saint-Victor), Gerson, Guillaume de Paris, etc. J'ai lu toutes les Sommes, toutes les Chroniques; j'ai pris dans le droit civil et canonique, ce qui pouvait m'être de quelque utilité; j'ai lu quantité de commentateurs de l'ancien et du nouveau Testament. Enfin j'ai étudié tous les philosophes qu'il m'a été possible de me procurer : Platon, Proclus, Aristote, Avicenne, Algazel, Anaxagore, Averroès, Alexandre (d'Aphrodise), Alphorabius (Al-Farabi), Abubather (Ibn-Tofaïl), Evempote (Ibn-Badja), Théophraste, Thémistius, et d'autres encore [2]. Ce genre de travail auquel l'esprit seul prend part, est naturellement accompagné de beaucoup de difficultés, de fatigues et d'ennuis : il m'a été par cela même plus profitable, puisqu'il m'aidait à mortifier les sens et à reprimer les instincts mauvais; ces études enfin m'ont fait demeurer plus volontiers en cellule [3]. »

Il apportait à ces travaux une intelligence très vive, qui saisissait le sens à la première lecture [4], une mémoire fidèle,

1 Il a donné une liste un peu plus complète en tête de son Commentaire sur les Sentences. On y trouve en outre Henri de Gand, Guillaume d'Auxerre, Ulrich, Scot, Hannibal.

2 Ailleurs il cite encore Alkindi, Albategni, Albumazar, Alfragani, Avicebron (Ibn-Gebirol), Anavalpetras (Ibn-el-Bitrôdji), Apulée, Porphyre, Plotin, Maimonide, Moyse de Girone, etc.

3 *Protestatio ad Superiorem*.

4 Cassani. *Op. cit.*, pag. 109. Les deux auteurs qui lui offrirent le plus de difficulté sont Ruysbroeck, à cause de la profondeur des idées, et l'Aréopagite, à cause de l'obscurité du style. *De dist. perfect. divin. et human.*, art. x, *Oper. minor.*, t. I, f° 255.

qui ne perdait rien de ce qui lui avait été une fois confié [1], enfin un grand respect : « Quand nous prions, dit-il après saint Jérôme, c'est nous qui parlons à Dieu ; quand nous étudions, c'est Dieu qui nous parle. Quel est le serviteur fidèle qui, recevant une lettre de son prince, la mépriserait ou la lirait avec indifférence ? Pourquoi donc sommes-nous si tièdes à feuilleter les auteurs orthodoxes, puisque leurs livres ne sont autre chose que des lettres de Dieu ? Hélas ! non seulement nous les dédaignons, mais nous nous moquons de ceux qui les lisent, et nous leur répétons le sot proverbe, que le verbe *studeo* a pour supin *stultum* [2]. »

On se demande naturellement, en face de cette liste étendue, où et comment ce solitaire a pu se procurer tant de manuscrits. Ce n'était pas la pauvre Chartreuse de Ruremonde qui était en état de les lui fournir ; elle était de fondation trop récente pour que le travail de ses copistes eût pu enrichir beaucoup les rayons de sa bibliothèque [3]. Il les empruntait donc de toutes parts à ses amis et correspondants, avec grande peine, dit son biographe [4] ; aussi aimait-il à répéter que la plus grande partie de ses ouvrages étaient des fruits de la sainte mendicité.

[1] « Fuit illi ingenium perspicax, memoria ad stuporem tenacissima. » Swert. *Athenæ Belgicæ*. Antverp., 1627, pag. 215.

[2] *De vita et fine solitar.*, lib. I, art. XXII. *Oper. minor.*, t. II, f° 455.

[3] La liste des manuscrits de Ruremonde, dressée en 1785 et conservée aux archives de Bruxelles, ne renferme que bien peu des noms cités par Denys : Quelques Pères, saint Ambroise, saint Jérôme, le V. Bède... et parmi les théologiens saint Anselme, saint Thomas, Albert le Grand, Gerson, Ulrich, Pierre Alphonse...

[4] In monasterio tunc suo non habuit quibus indigebat, quibus et usus est libris. Inde illi occupatio immodica parabatur pro codicibus aliunde conquirendis. *Vita*, cap. 1, 4. Le Cardinal de Cusa, un des amis particuliers du Chartreux, avait profité de son séjour à Constantinople (1437) pour réunir une magnifique collection d'auteurs grecs et arabes et il ne cessa de l'augmenter durant toute sa vie. Cette bibliothèque, léguée par le Cardinal à son hôpital de Cues, et en partie conservée, ne renferme pas moins de 307 manuscrits sur l'Écriture Sainte, la théologie, le droit, la philosophie et les sciences. On y relève la plupart des noms familiers à Denys, Hippocrate, Ptolémée, Porphyre, etc. ; Avicenne, Algazel Alkindi, Alkabicius, Albumazar, Abenraghel, Messahalach, Zehel, etc. (Serapeum, n° 23, Leipzig, 1864, art. du Dr F. Xav. Kraus.) Jusqu'à quel point Denys put-il profiter de ces richesses, c'est ce que nous ne saurions déterminer, la correspondance entre les deux amis, qui eût pu nous éclairer à ce sujet, étant perdue. (Voir cependant plus bas ce que nous disons de leurs relations.)

Du reste, on ne se fait pas toujours à notre époque, une idée suffisante des ressources offertes aux travailleurs avant l'invention de l'imprimerie. La rareté relative des auteurs avait développé dans les classes cultivées une immense curiosité littéraire. Aussi les missionnaires, FF. Prêcheurs et Mineurs, répandus dans tout le monde, et les Juifs, ces inévitables trafiquants en relation d'affaires avec les Chrétiens et les Musulmans, étaient également à l'affût des productions littéraires, et ne laissaient passer inaperçu aucun livre nouveau. Dès qu'un ouvrage de quelque valeur paraissait, non seulement dans la Chrétienté, mais à Cordoue, à Grenade, à Bagdad, etc., il était signalé, traduit s'il y avait lieu, puis il passait de monastère en monastère, d'école en école, partout copié et recopié, de sorte qu'en très peu de temps, parfois l'année même de son apparition, le traité d'un philosophe oriental pouvait se trouver sur la table de Denys à Ruremonde.

Ce système toutefois avait deux inconvénients. Le premier, c'était de ne livrer aux lecteurs qu'un texte peu sûr. On comprend en effet que de ces transcriptions réitérées, où chaque copiste ajoutait ses distractions et ses bévues à celles de ses prédécesseurs, devait sortir à la longue une rédaction singulièrement mêlée, et l'on ne s'en aperçoit que trop quand on veut vérifier les citations des docteurs du Moyen-Age[1]. Le second inconvénient, c'est que des spéculateurs peu honnêtes profitaient de la difficulté du contrôle pour parer d'un nom en vogue des œuvres quelconques. Denys semble avoir été doublement victime de cette supercherie. Lorsque son nom devint une recommandation pour un livre, les libraires lui attribuèrent un grand nombre d'ouvrages qu'il n'avait pas faits; et pour couper court à cette industrie qui pouvait le compromettre, il fut à plusieurs reprises obligé de dresser un catalogue en quelque sorte officiel de ses œuvres authentiques[2]. En outre, il semble avoir pris le change lui-même

1 Il est ici question surtout des manuscrits livrés par le commerce ambulant dans les provinces, et exécutés la plupart par des scribes à gages pour des entrepreneurs de publicité. On peut voir dans l'*Hist. littér. de la France*, t. XXIV, pag. 278 et seq., les précautions usitées dans les Universités et les monastères.

2 « Quoniam scio quam multa mihi adscribuntur opuscula quæ non feci..., ista scribo ad discernendum opuscula mea ab aliis. » *Elenchus*

sur plusieurs ouvrages qu'il attribue à des auteurs célèbres, et qu'on ne trouve pas dans leurs œuvres imprimées; à moins qu'on ne préfère dire qu'ils sont perdus[1].

Si l'on nous demandait en quelle langue Denys lisait ces auteurs, nous n'hésiterions pas à répondre que de la plupart il n'a pu lire que des traductions latines. Il ne savait ni l'arabe ni l'hébreu, bien qu'il ait pu apprendre quelques mots de cette dernière langue, de son professeur Overbach. Il transcrit mal les noms arabes, et quand il risque une étymologie hébraïque, il a toujours soin de se retrancher derrière la modeste clause : *ut fertur*. Savait-il le grec? Les titres de plusieurs de ses ouvrages, *exhelcosis, monopanton, dialogion, enterione,* s'ils sont bien de lui, et les quelques étymologies grecques répandues çà et là dans ses commentaires, prouvent que cette langue ne lui était pas étrangère[2]. Mais quoi qu'il en soit de ses connaissances linguistiques, il lui eût été à peu près impossible de se procurer le texte des grands auteurs grecs, dont il n'y avait que fort peu d'exemplaires en Occident. Aristote et les autres philosophes n'é-

imprimé en tête du Comment. *in D. Pauli Epistolas*. Colon., 1530; Paris, 1531. — Deux autres de ces catalogues sont venus à notre connaissance : le 1er, conservé à la Bodléienne d'Oxford (Rawl. c. 564), contient 118 articles; et le 2e, à la bibliothèque de Trèves (c. 631), en renferme 141.

1 Tel est bien le cas du Commentaire d'Albert le Grand sur Job, dont Denys le Chartreux a conservé des fragments assez étendus. Parmi les fausses attributions, nous trouvons un traité sur la Virginité attribué à saint Augustin, et différent de celui qui existe aujourd'hui; un Commentaire sur le Cantique des cantiques, que l'auteur croit de saint Anselme, et qui ne peut être identifié avec aucun des trente ou quarante que nous a légués le Moyen-Age; la vision de Drithelm mise sous l'autorité de Pierre le Vénérable, etc.

2 Trithème *(Liber de Scriptor. Eccles.)* et Philippe de Bergame (*Supplement. Chronic. orbis*, lib. XV) lui font honneur d'une traduction de Cassien, du grec en latin; et le libraire Novésian, en tête de l'édition de Cologne, 1540 (Epist. dedic.), le félicite d'avoir heureusement retouché une traduction antérieure. La vérité est que Cassien a écrit en latin, comme il le déclare lui-même (Collat. præfat.), et que les rares exemplaires grecs connus ne sont qu'une traduction assez infidèle. La prétendue traduction de Denys n'est qu'une explication ou une paraphrase; nous pourrions ajouter, une correction, car il a substitué, dans la XIIIe conférence, la doctrine catholique de la grâce à la théorie pélagienne de Cassien, et cette substitution a été fréquemment acceptée et reproduite dans les éditions subséquentes. Voir Migne, Patrol. latine, t. XLIX : *Notitia historico-litteraria*. D. Cellier, *Hist. génér. des auteurs ecclés.*, t. VIII, pag. 182, 204; etc.

taient connus que par des versions latines, faites le plus souvent sur d'autres versions antérieures, arabes ou hébraïques. On comprend ce qui devait rester de la physionomie originale d'un auteur après ces transformations successives[1].

Si prolongées qu'on les suppose, la prière et l'étude ne suffisaient pas à épuiser l'activité du solitaire. Entre temps il écrivait, et la composition a dû prendre bien des heures de sa vie. Son œuvre littéraire est, sinon la plus considérable, au moins une des plus considérables qui existent[2]. Elle surpasse du double celle de saint Augustin, et Trithème, qui ne connaissait pas tous ses ouvrages, avoue que, parmi les Latins, il en est peu qu'on puisse lui comparer[3]. Ce serait là toutefois un mince mérite, si à la quantité le pieux auteur n'avait su joindre la qualité.

Deux mots caractérisent sa manière générale : science et piété. C'est avant tout un théologien et un ascète, ou, pour mieux dire, un théologien au service d'un ascète. Il eût volontiers signé cette assertion d'un moderne, que « c'est le dogme qui fait les peuples et qui les refait aussi[4]. » Il veut savoir beaucoup pour aimer beaucoup, car il est de cette grande famille des moines d'autrefois pour qui « savoir, c'est aimer ». « Il faut, dit-il à ses confrères, s'appliquer sur toutes choses à la science sacrée, parce que Dieu menace de repousser du sacerdoce ceux qui auront repoussé l'instruction, et qu'il préfère la doctrine au sacrifice. L'étude de la philosophie et de la théologie réserve à l'âme d'ineffables douceurs ; par elles nous cessons d'être des bêtes et nous devenons des anges[5].... Lisons donc et étudions, non pour tuer le temps ni pour surcharger notre mémoire, mais pour renouveler notre esprit et

[1] *Hist. littér. de la France*, t. XXIV, pag. 325.

[2] Dr Zœckler. *Dionys der Kartauser*, dans les Studien und Kritiken de Gotha, 1881, 4e fasc., pag. 645. — Ellies Du Pin. *Nouv. biblioth. des aut. ecclés.*, t. XII, pag. 103. — Habets. *Het voormalig Kartuizers-Klooster te Roermond*, dans le Roermondsche Almanak voor 1859.

[3] *Oper. cit.* — Cf. également Moll, *Kerkgeschiedenis*, part. II, II, pag. 380.

[4] *Vie du P. Aubry*, pag. 171.

[5] *De vita et fine solitar.*, lib. I, art. XXII. *Oper. minor.*, t. II, f° 455.

l'occuper des choses de Dieu, pour nous enflammer de son amour [1]. » Ce qu'il recommande aux autres, il l'avait fait pour son propre compte.

Au service de cette science pieuse il met un style qu'on lui a souvent reproché, et que tous ses éditeurs se sont crus obligés d'excuser et de justifier. Ce n'est certainement pas un grand style. Il est très simple, un peu terne, manquant de cette vivacité et de ce trait qui, dans saint Augustin par exemple, relèvent la pensée et la gravent dans la mémoire. Ainsi l'a voulu l'auteur : « Styli colorem vitare propono [2]. » C'est chez lui, non pas seulement de l'humilité, mais un système arrêté. Il estime, et non sans raison, que l'on écrit pour se faire entendre et que le premier souci de l'écrivain doit être la clarté ; or, pour lui, clarté c'est simplicité : « Dieu, dit-il, a voulu que l'Écriture Sainte tout entière fût écrite d'un style simple et facile, pour qu'elle fût à la portée de tous, et on a bien fait de traduire en langage commun certains écrits plus difficiles des Pères ; car la difficulté de saisir ce qu'on lit enlève beaucoup du fruit de la lecture, si même elle ne le détruit totalement; elle engendre l'ennui et rebute les lecteurs. En outre, pendant que la puissance intellective de l'âme est occupée à découvrir le sens, la puissance affective est paralysée, selon l'adage connu que plus l'âme s'emploie aux

[1] *De laude et præconio solit. vitæ*, art. xxx. *Oper. minor.*, t. II, f° 441, V°. Nul, à notre connaissance, ne s'est fait plus persévéramment le promoteur et le panégyriste de la science sacrée. Après la contemplation, il n'est pas de sujet sur lequel il revienne avec plus de prédilection, et l'on formerait une longue liste de tous les chapitres où il la recommande. C'est pour les clercs une obligation stricte (*De vita præsul.*, art. VII ; *De vita archidiac.*, art. X ; *De vita curat.*, art. VIII); pour les princes temporels, une condition de bon gouvernement (*De regim. princip.*, lib. I, art. XI; *De regim. politiæ*, art. VII); pour les religieux, le soutien de leur vocation (*De vita solit.*, lib. I, art. XXII ; *De laude et præconio solit. vitæ*, art. XXX) ; pour les jeunes gens, la meilleure sauvegarde contre les orages de l'adolescence (*De doctrina scholar.*, art. III, XXIV ; *Inter Jesum et puerum dialog.*, art. III); pour tous, c'est le plus bel ornement de notre nature, qu'elle rend égale aux anges (*De vit. solit.*, lib. I, art. XXII); c'est la porte de toutes les vertus (*De doctrina scholar.*, art. XXIV); le chemin du salut (*Ibid.*, art. I). Aussi l'un des premiers devoirs de ceux qui ont autorité, est d'établir de bonnes écoles (*De regim. princip.*, lib. III, art. IV ; *De doctrina scholar.*, art. XXIV).

[2] *In Psalmos*, Proœmium. Le long commerce du Chartreux avec son saint patron a contribué aussi à donner à son style une teinte aréopagitique bien sensible.

actes d'une faculté, moins elle a de forces pour l'exercice des autres [1]. »

Pourtant ce style humble ne manque pas de charmes : il a une certaine naïveté aimable, une saveur qui ne déplaît pas, surtout une chaleur communicative que tous ses biographes ont signalée [2]. Il prend volontiers la forme de la prière, et certains de ses traités ne sont que des effusions ou des colloques avec Dieu [3]. C'est le reflet d'une âme sympathique. En somme, au jugement de Sixte de Sienne, ce style est un peu plus noble que celui des Scolastiques, et tient une sorte de juste milieu entre la manière des Pères et celle des modernes [4]. Swert le trouve plein de sens [5]; Ellies Du Pin le regarde comme judicieux, sans prétention et des plus agréables à lire [6].

1 In Joann. Cassianum, prolog., f° 1.

2 A l'époque du P. Cassani, il était question, paraît-il, de mettre les Œuvres de Denys en meilleur latin. Le savant critique s'en montre justement offensé : « Je tiens pour certain, dit-il, que si on le fait, on défigurera cet auteur, parce qu'on lui enlèvera cette onction de l'Esprit-Saint qui donne à son style une tendresse singulière, une suavité d'affection qui porte efficacement ses lecteurs à la dévotion. » Cassani. *Op. cit.*, pag. 128.

3 *De laudibus Dei; De laudibus superlaudabilis Dei; Inflammatorium divini amoris;* etc.

4 Sixt. Senensis. *Biblioth. Sanct.* Colon., 1626, pag. 269.

5 Swert. *Athen. Belg.*, pag. 215.

6 Ell. Du Pin. *Hist. des Controv. du* XV° *s.*, Ire partie, p. 350.

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE DENYS.

Nous avons pris par anticipation, une vue d'ensemble de l'œuvre de Denys. Il nous reste maintenant à préciser quelques points, et à caractériser, au moins brièvement, la nature de ses écrits.

Pour simplifier notre tâche nous diviserons ses ouvrages en deux grandes classes : les œuvres de fond, et les œuvres de circonstance. Les premières comprennent son grand travail sur tout le cycle scolastique, exégèse, théologie, ascétisme; les autres renferment les nombreux traités de polémique ou de direction qui lui furent demandés par ses amis ou inspirés par les circonstances.

Œuvres de fond. Elles comprennent, avons-nous dit, tout le cycle des études scolastiques, tel que l'entendait le Moyen-Age [1], tel qu'on le trouve dans les travaux des grands docteurs du XIIIe siècle, Albert le Grand et saint Thomas : exégèse, théologie, ascétisme. A l'exégèse se rattachent ses commentaires sur toute l'Écriture Sainte, de la Genèse à l'Apocalypse, y compris Job et les Psaumes, devant lesquels recula Corneille de la Pierre ; à la théologie, son travail sur les Sentences et sur Boèce, sa *Summa fidei*, ses *Compendium philosophicum* et *theologicum*, le *Dialogion de fide catholica*, et autres traités particuliers ; à l'ascétisme, ses commentaires sur l'Aréopagite, Cassien et Climaque, et ses beaux traités *De oratione, De meditatione, De contemplatione, De fonte lucis, De donis Spiritus Sancti*, etc.

Denys est véritablement le dernier grand écrivain du

[1] « Tous les docteurs, par devoir, faisaient des commentaires sur le Maître des Sentences, des postilles sur l'Écriture Sainte, des sermons ; la plupart rédigeaient aussi des questions quodlibétiques, des traités de controverse ou de dévotion, et lorsqu'ils étaient canonistes, des gloses sur les Décrétales. Ces ouvrages sont généralement inédits. » *Hist. littér. de la France*, t. XXIV, pag. 336.

Moyen-Age; il termine et résume la scolastique proprement dite, et semble s'être proposé de la sauver du mépris de ses contemporains en la ramenant dans des voies plus droites, et en la mettant à la portée d'un plus grand nombre.

Nul n'ignore en effet dans quel discrédit était tombée la scolastique vieillie, et quels défauts la déshonoraient. — Amour des questions subtiles et oiseuses : tous les points un peu importants de la science sacrée ayant été fixés par les travaux des grands docteurs du XIIIe siècle et de leurs successeurs immédiats, l'activité des dialecticiens s'était jetée sur les questions quodlibétiques, ou de libre discussion, prétexte inépuisable de contestations sans fin.—Abus de l'argumentation devenue pour la population remuante des écoles, non plus un moyen d'investigation et de démonstration, mais une occupation de chaque instant. Des sept arts libéraux, la dialectique était incontestablement le plus cultivé ; d'aucuns l'étudiaient pendant toute leur vie, et faisaient consister en cela seul toute la science. L'exercice le plus prisé était bien ce brillant assaut d'arguments, de réfutations, de répliques, vrai tournoi de la parole, que l'on appelait l'*actus disputativus*. — Enfin, goût pour les nouveautés, allant jusqu'à la témérité et souvent jusqu'à l'hérésie. Dans ces mêlées tumultueuses, chacun cherchait à produire de l'inédit sans trop grand souci de l'orthodoxie, et dans cette fin de siècle, de 1340 à 1400, l'Université de Paris ne condamne pas moins d'une douzaine de docteurs, pour témérités ou erreurs dans leur enseignement [1].

Depuis longtemps déjà les meilleurs esprits voyaient avec défiance cette intrusion de l'esprit de contention dans le sanctuaire, et s'élevaient contre ces disputeurs infatigables, ces faiseurs d'arguments cornus, ou *cornificiens,* qui ne voyaient partout qu'objections à faire et problèmes à résoudre. « L'objection de l'un est résolue par l'autre, écrivait le Frère Mineur Jean de Jandun (un admirateur pourtant), les réfutations, les répliques se succèdent. On admire tout ce qu'une main puissante est capable de construire et de for-

1 Quelques noms seulement : en 1339, Guillaume Okam ; 1347, Jean de Méricourt ; 1348, Nic. d'Autrecourt ; 1354, Frère Gui ; 1362, docteur Louis ; 1369, Denis Soulechat ; 1371, Jean de la Chaleur; 1387, Jean de Monzon ; etc.

tifier sur le terrain mouvant de la dispute, et l'on ne s'étonne pas moins de tout ce qu'un bras redoutable, sans toucher à la foi, peut détruire ou ébranler; mais ce que la Religion gagne ou perd à une telle gymnastique, Dieu le sait [1]. » Fort injustement on faisait retomber sur la méthode ce qui ne devait être attribué qu'à l'abus, et le temps n'était pas loin où Luther allait proclamer à la face de l'Allemagne, que le syllogisme aristotélicien est l'âne d'Abraham qu'il faut laisser au pied de la montagne quand on veut aller sacrifier sur les hauteurs.

Ces remarques nous aideront à comprendre l'œuvre de Denys. Elle est en effet une réaction, et comme le contre-pied de cette science vaine et disputeuse. L'auteur a voulu faire un travail, non de curiosité, mais d'utilité. Point de ces questions oiseuses dont la discussion ne conduit à rien : « Impertinentes subtilitates vitare propono [2]. » Après avoir, par exemple, consacré quelques pages à l'exposition du difficile problème « an esse et essentia realiter distinguantur », il termine modestement : « Pro nunc reor sufficere tantumdem hinc tetigisse, quia, si Deus sic ordinaret, de hac re tractatum componerem [3]. » Rien de la forme syllogistique si chère aux écoles du xve siècle ; les affirmations comme les discussions, calmes et modérées, sont conduites à la façon large de l'ancienne scolastique, de Guillaume de Paris, en particulier, qui semble avoir été un des auteurs favoris du savant Chartreux. Enfin fidélité absolue à la doctrine traditionnelle (ou ce qu'il a cru tel) qu'il défend de son mieux, et religieux respect pour les grands maîtres qui l'ont fondée, les Pères et les docteurs catholiques, dont il ne peut souffrir qu'on parle mal.

Outre ces qualités générales, on trouve dans son travail exégétique une connaissance profonde de la Sainte Écriture, qu'il explique volontiers par elle-même [4], et un soin cons-

[1] *Hist. littér.*, t. XXIV, pag. 338, 459. — Gonzalez. *Hist. de la philosoph.*, t. II, pag. 390 et seq.

[2] *In Psalmos*, Procemium.

[3] In I^um^ Sent., dist. VIII, quæst. VII.

[4] Le texte suivi par l'auteur n'est pas tout à fait la Vulgate, mais une version qui se rapproche de la Bible de Lyra et de celle du Cardinal Hugues de St Cher.

tant de faire ressortir les conclusions et applications spirituelles du texte, et d'en déduire des règles pratiques. Son commentaire est avant tout celui d'un théologien. Médiocrement versé dans l'histoire, la géographie et la connaissance de l'antiquité, il ne va pas en cela au-delà de saint Jérôme ou de Lyra, dont il a judicieusement utilisé les travaux. Où il excelle vraiment, c'est dans les développements théologiques ou ascétiques ; là il est chez lui : aussi avec quel bonheur saisit-il toutes les occasions d'établir ou de rétablir une thèse et de la venger des objections ! On ne s'étonnera donc point que nous signalions comme particulièrement réussies les Enarrationes sur Job, les Psaumes[1], les livres Sapientiaux[2], les Prophètes, les Évangiles, les Épitres de saint Paul. L'auteur est évidemment moins à l'aise avec les livres historiques (Paralipomènes, Esdras, Machabées) qui prêtent moins aux déductions théologiques, et pour lesquels il n'avait pas les ressources des découvertes modernes. Pourtant si, aujourd'hui, en face des progrès de l'histoire et de l'archéologie, sa science nous paraît un peu courte, nous aurions mauvaise grâce à le condamner, puisque ses contemporains, meilleurs juges que nous de ce qu'on pouvait exiger à leur époque, s'en contentaient et s'en estimaient heureux, à en juger par l'accueil que reçurent ces commentaires[3]. Hâtons-nous aussi de dire que, dispensé heureusement de l'obligation de défendre son texte contre les attaques d'une incrédulité qui n'existait pas encore, il a pu faire plus large place aux réflexions pieuses, un peu trop sacrifiées de nos jours aux nécessités de la polémique et aux aridités de la science.

Rien de plus simple et de plus savant à la fois que son commentaire sur le livre des Sentences. Sur chaque question il reproduit le texte de Pierre Lombard, et donne quelques éclaircissements. Puis il indique les divers problèmes qu'il a soulevés, et alors commence l'exposé concis de tout ce qui

1 Un des meilleurs commentaires, au jugement des connaisseurs.

2 Son *Enarratio in Canticum canticorum* a mérité les éloges de Ghisleri, d'Escobar, de Grandvaux, etc. Il en a été fait tout récemment à N.-D. des Prés une petite édition, 1 vol. in-12 de 500 pag.

3 Tous ces commentaires historiques obtinrent trois éditions en 50 ans.

a été dit avant lui à ce sujet; le tout se termine par sa propre décision, qu'il justifie avec autant de solidité que de modestie. « C'est merveille, dit le P. Cassani, dont nous empruntons le jugement, de lui voir reproduire fidèlement en quelques lignes, comme dans une belle miniature, les opinions de tant de docteurs, sans jamais les dénaturer, ni omettre rien d'essentiel ; et son travail est une véritable bibliothèque théologique doublement utile, parce qu'elle met sous les yeux du lecteur, en quelques pages, sans fatigue et sans recherches, tout ce qu'il a intérêt à trouver sur un sujet donné, et qu'elle peut suppléer à l'absence d'un certain nombre d'auteurs aujourd'hui rares et difficiles à rencontrer [1]. »

Parmi ses autres ouvrages de théologie, quelques-uns sont de purs travaux de vulgarisation, de vrais manuels où il a condensé pour l'usage de ses contemporains la substance de l'enseignement scolastique, de saint Thomas en particulier : tels sont par exemple, les *Compendium philosophiæ* et *theologiæ*, et la *Summa fidei orthodoxæ*. Un critique protestant, Moll, a reconnu l'exactitude, la clarté et l'utilité de ces traités « qui ont permis à bon nombre de clercs et de moines de faire connaissance avec ce que la théologie avait produit de plus remarquable, et cela sous la forme la plus appropriée au goût du siècle et à leur capacité [2] ». D'autres traités, plus personnels, sont des études particulières sur certains points de doctrine, comme *De natura veri et æterni Dei; Creaturarum in ordinem ad Deum consideratio theologica; De cognitione mutua Beatorum in patria*, etc. Dans cette dernière classe nous devons signaler tout spécialement son grand commentaire sur Boèce [3], et deux curieux opuscules : *De lumine christianæ theoriæ*, « le plus important et le plus systématique des écrits dogmatiques du savant Chartreux, » essai de justification de la foi chrétienne par les données de la raison et de

[1] *Cassani. Op. cit.*, pag. 115.

[2] Moll. *Kerkgeschiedenis*, part. II, II, pag. 390.

[3] Cassani reproche à cet ouvrage un vice de méthode qui en rend la lecture pénible, en obligeant l'œil à se porter alternativement du texte au commentaire (p. 121). C'est un peu le défaut de tous les commentaires qui ne sont pas des paraphrases, et il ne nous semble pas plus saillant ici qu'ailleurs.

la philosophie platonicienne et aréopagitique [1]; et *De venustate mundi,* monographie substantielle et large du beau divin, le plus remarquable traité de philosophie esthétique que nous ait légué le Moyen-Age, au jugement d'un savant contemporain, le Dr Zœckler, de Greifswald, qui lui a consacré un article étendu et élogieux [2], et qui proclame l'auteur un des précurseurs de l'esthétique moderne. Cela ne surprendra pas ceux qui savent combien Denys était sensible au beau sous toutes ses formes. Cette tête de fer avait des instincts d'artiste, que son séjour à Cologne, le grand centre intellectuel et artistique de l'Allemagne d'alors, ne pouvait que développer. Il « rubriquait » lui-même ses livres, au dire de Loer; il était poète à ses heures, et il a chanté en vers émus les grandeurs de Dieu et les beautés de la nature [3]. La beau-

[1] *Dionys der Kartauser,* dans les Studien und Kritiken de Gotha, 1881, fasc. 4, pag. 648. — C'est aussi l'objet du *Dialogion de fide catholica,* entretien entre un philosophe chargé de faire les objections de la raison, et un théologien qui donne les réponses de la foi.

[2] *Ibid.,* pag. 650-665.

[3] Les anciens catalogues des œuvres de Denys mentionnent tous des *Carmina* (nos 185, 186), aujourd'hui perdus a l'exception d'un seul. (Oper. minor., t. II, fo 352, Vo.) Mais ce que ses éditeurs ne paraissent pas avoir remarqué, c'est que le traité imprimé en forme de prose, *De laudibus superlaudabilis Dei* (Oper. minor., t. I, fo 141), est un véritable poème de 1950 strophes de deux à huit vers, soit un total de 11000 à 12000 vers. Même remarque pour les quatorze hymnes du traité suivant, *De laudibus SS. Trinitatis* (Ibid., fo 171, Vo), et les hymnes et leçons des *Laudes de Domini Passione* (Ibid., fo 177). Le rhythme uniforme adopté par l'auteur pour ces poèmes, est l'ancien iambe dimètre d'Horace et des classiques, devenu sous la plume des poètes du Moyen-Age un vers de huit syllabes plus ou moins isochrones, et disposé en strophes rimées. Les rimes, masculines (paroxytoniques) ou féminines (oxytoniques), se succèdent sans beaucoup d'ordre, tantôt planes, tantôt croisées. La première strophe nous offre quatre rimes masculines alternées, suivies de deux féminines.

O Deus præstantissime, Bonus substantialiter.
Tu bonus naturaliter, Tua demum est natura,
Dominator altissime, Bonitas omnino pura.

L'auteur a pris plus d'une licence. Son vers a parfois (rarement) neuf syllabes; il fait compter les voyelles élidées, comme dans le 5e vers cité; enfin il n'observe pas toujours la règle de la syllabe forte aux 2e, 4e et 6e pieds : Dominator altissime, etc. Outre ces essais poétiques, tout le traité *De laudibus Dei* (Oper. minor., t. II, fo 142), et quelques fragments des deux traités cités plus haut, sont écrits dans cette prose homophonique qu'on retrouve dans plusieurs ouvrages du Moyen-Age, notamment dans l'Imitation. Elle se rapproche de la versification par l'assonance des divers membres de la phrase, et par les règles qui déterminent la cadence des

té des temples l'émerveillait, et certainement il ne put voir sans admiration la splendide cathédrale de Cologne, alors en construction. Il aimait la musique, et les belles mélodies le ravissaient littéralemént : témoin cette extase célèbre qui le saisit aux accords de l'orgue, dans l'église de Saint-Jean, à Bois-le-Duc[1].

On lui a reproché une certaine sévérité dans la morale, qui lui a fait exagérer telle obligation, et quelques opinions hasardées ou aujourd'hui abandonnées, comme par exemple son adhésion, au moins en substance, à la théorie gersonienne et basiléenne de la prééminence des Conciles généraux sur le Pape, et au décret du concile de Constance[2]

finales, règles trop longues à exposer ici : Quum tua natura — sit bonitas idealis in te subsistens et separata — necesse est ut bonitatis essentia — sit in te nullatenus minorata, etc. — (Sur la métrique et la prose rimée du Moyen-Age, voir L. Gautier, *Hist. de la poésie liturgique*, et Mgr Puyol, *De Imitat. Christ.*, appendice I.

[1] Loer, *Vita*, cap. v, pag. 24. — Denys nous a laissé *(De vita canonicorum*, art. xx. *Oper. minor.*, t. I, f° 465) son avis sur la musique religieuse et sur le discant (discantus, faux-bourdon) nouvellement introduit dans l'Église, et qui était alors l'objet de vives discussions.

[2] Sessio XXXIX. Dionys. *De auctoritate Concil. gener.*, lib. I, art. x-xxxvii. *Oper. minor.*, t. I, f° 332, V°.

A la décharge de l'auteur, nous devons faire observer avec un historien, qu'à cette époque « l'affirmation du fameux principe (de la subordination du Pape au Concile) était devenue comme le mot de ralliement universel : empereurs et rois, cardinaux et évêques, savants ecclésiastiques et laïques, tous propageaient et affirmaient cette opinion ». Héfélé. *Hist. des Concil.*, t. XI, pag. 278. Née du besoin de réaction contre les compétitions et les scandales du grand Schisme, elle avait été professée par Gerson « egregius doctor et magnus Cancellarius », comme l'appelle Denys, soutenue par le card. Pierre d'Ailly, et par Nic. de Cusa, alors doyen à Coblenz, dans un livre qui eut une publicité très étendue, *De concordia catholica;* enfin les conciles de Constance et de Bâle, regardés alors et même longtemps après comme entièrement œcuméniques, par des hommes de grande autorité, lui avaient donné une sorte de consécration telle, que le Pape Eugène IV lui-même, quel que fût son désir, n'osa pas d'abord la heurter de front, et sembla l'approuver implicitement dans sa reconnaissance du concile de Constance. Les Chartreux n'échappèrent pas à ce courant d'opinion. Jacques de Juterbock, d'une manière plus âpre, dans son traité *De septem ætatibus Ecclesiæ;* Barthélemy de Maestricht, dans son travail *De auctoritate Concilii supra Papam*, lib. I, art. xxvi; Denys, d'une façon beaucoup plus modérée, dans son ouvrage *De auctoritate Papæ et Concil. gener.*, s'en firent l'écho. On a remarqué avec raison que ce dernier est moins absolu que la plupart de ses contemporains : « il cherche entre les deux pouvoirs en litige une sorte d'accommodement, et sauvegarde autant que faire se peut les prérogatives du Pape. » Zœckler. *Op. cit.*, pag. 646. Cf. Denys, *De auctoritate Papæ et Concil. gener.* lib. III, art. ii.

sur la réunion périodique de ces mêmes Conciles généraux. Mais c'étaient là, à cette époque, questions débattues, erreurs d'un siècle sur lequel pesait, comme un cauchemar, le souvenir tout récent du grand Schisme.

Dans la pensée du Chartreux, exégèse et théologie, science de l'Écriture et du dogme, n'acquièrent leur développement complet, leur couronnement logique, que dans l'acte humain par excellence (puisqu'il est la fin de l'homme ici-bas comme au ciel) qu'on appelle la contemplation. N'a-t-on pas écrit que « le prêtre se sanctifie d'abord par l'intelligence »; qu'il n'y a « pas de vraie piété sacerdotale sans une grande lumière théologique, car la piété dans le cœur sacerdotal n'est pas une impression de sensibilité, mais l'esprit de foi »; que « Dieu n'a pas fait un Saint sans le faire en même temps théologien par étude ou par intuition, tellement que l'Église ne canonise jamais un Saint sans d'abord examiner les produits de son intelligence[1] »? Sans doute la science par elle-même n'est pas la contemplation, mais elle y conduit pourvu qu'on veuille la sanctifier en l'imprégnant de piété et de surnaturel; elle est le fondement sur lequel opérera la grâce. Qu'est-ce en effet que la contemplation aux yeux du Docteur extatique qui la connaissait si bien? C'est une connaissance affectueuse, aisée et évidente de Dieu ou des créatures en tant qu'elles se rapportent à Dieu. Comme la sagesse dont elle n'est qu'un acte, cette connaissance, cette vue spirituelle et intérieure, a son siège dans l'intelligence, quant à son essence; toutefois, comme elle n'est pas une connaissance nue, mais affectueuse, elle réside aussi dans la volonté, quant à son complément qui est un amour ardent. Telle est son excellence, qu'elle fera la souveraine félicité et la suprême récompense des justes dans l'éternité, où il verront clairement et parfaitement Dieu « sicuti est »; et se porteront vers lui avec d'inénarrables transports. Elle est ici-bas la plus grande perfection de l'âme fidèle, dont tout le mérite en cette vie est de connaître et d'aimer Dieu, de le découvrir à travers l'obscurité de la foi et le miroir des créatures « per speculum, in ænigmate », jusqu'à ce que par des illuminations successives,

1 *Vie du P. Aubry*, pag. 200.

elle arrive au plein jour de la vision face à face « per speciem ». Elle est, pour tout dire, une imitation, une reproduction, dans la mesure de nos forces, de la vie même de Dieu. Aussi doit-on y aspirer, si l'on n'a quelque empêchement légitime ; et ceux-là sont grandement blâmables, qui, étant en position d'acquérir cette grâce, ne la désirent pas et ne s'appliquent pas à la mériter [1].

On voit maintenant pourquoi, dans les idées du Moyen-Age que Denys ne fait que résumer, la formation intellectuelle pour être complète, devait embrasser l'étude de l'Écriture, de la théologie et de la mystique : la Bible, les Sentences, l'Aréopagite. Dans l'Écriture on étudiait le fondement et les sources de la théologie ; dans la théologie, le fondement et les sources de la mystique ; dans la mystique, l'âme assouplie et façonnée par cette longue préparation recevait l'illumination dernière ; et comme tout se tient dans cette organisation, à ces clartés nouvelles, Écriture et théologie gagnaient en évidence, en précision et en profondeur. Serait-il téméraire de voir dans cette disposition des études une des causes de la supériorité des grands scholastiques?

Déterminer la nature, les conditions, les formes diverses de cet acte suréminent de la contemplation ; instruire l'âme à diriger vers lui toutes ses aspirations et tous ses efforts, à s'y préparer par la pureté du cœur, la paix intérieure, l'amour de Dieu, la fidélité à la grâce, l'abandon à la Providence, la méditation des mystères ; la conduire doucement par ces étapes mystiques où elle devient successivement servante fidèle, amie secrète et fille cachée de Dieu, pour se perdre enfin dans les splendeurs de la vie déiforme et déifiante [2] : tel est donc l'objet de cette troisième partie, où Denys, au jugement d'un tribunal dont on ne récusera pas l'autorité, a fait preuve d'une admirable expérience « mira asceseos peritia [3] ». Cette partie, pour être un peu moins vo-

[1] *De contemplat.*, lib. I.

[2] *De contempl.*, lib. II, III.

[3] Léon XIII. Lettre au R. P. Général des Chartreux, 1er avril 1896. Le grand mérite ascétique de Denys a été hautement reconnu par des auteurs comme Alvarez de Paz, Louis de Grenade, saint François de Sales, saint Alphonse, etc. ; et de nos jours par le Cardinal Manning (*The internal mission of the H. Ghost.* Dedic., XI), et par le R. P. Meynard, O. P. (*Traité de la vie intérieure*, II, pag. 68, 76).

lumineuse que les deux premières, n'en est pas moins très considérable, si considérable qu'il ne nous est pas possible d'entrer dans un examen, même superficiel, des œuvres qui la composent ; mais on nous reprocherait avec raison d'oublier ce beau traité *De laudibus gloriosæ Virginis Mariæ,* où l'auteur, faisant à la Très Sainte Vierge, sa grande patronne, l'application de sa théorie mystique, nous la montre comme le type idéal et le modèle éternellement inimitable de l'âme contemplative [1].

Nous ne parlerons que pour mémoire de ses Sermons, où se trouvent condensées toutes ses qualités d'exégète, de théologien et d'ascète : « C'est, dit Moll, un vaste répertoire en deux volumes in-folio, mis au service des prédicateurs, soit qu'ils veuillent les prêcher tels quels, soit qu'ils s'en servent comme matériaux. Il y en a pour tous les dimanches de l'année et pour tous les jours de fêtes, souvent quatre, six ou huit pour chacun. On en trouve pour le peuple « ad plebem » et pour les religieux « ad religiosos », ce qui les rend utiles dans les paroisses et les Communautés. Sur chaque épître et chaque évangile Denys donne de pieuses explications ; sur chaque vie de Saint, il fournit les renseignements historiques

[1] *De laudibus gloriosæ V. Mariæ*, lib. II. *Oper. minor.*, t. I, f° 282. Cf. *De præconio et dignitate B. V. M.*, lib. II, art. XI-XVI. *Oper. minor.*, t. II, f° 199. Denys peut être regardé à bon droit comme un des grands dévots de la Mère de Dieu. L'amour de Marie avait devancé en lui l'âge de raison : « Adolescentulo adhuc, vel potius puerulo, inter bonum et malum discernere nondum valenti, præveniente pietate dulcissima, contulisti nominis tui affectum ac tuiipsius amorem. » (*De laud.*, lib. III, art. XX.) Assez peu de temps après son entrée en religion, en 1435, commençaient à Ruremonde les manifestations miraculeuses d'une statue de la Vierge destinée à devenir célèbre dans toute la contrée, N. D. in het Zand. Pendant un demi-siècle le Chartreux vit grandir la gloire de ce sanctuaire qu'il dut visiter plus d'une fois. Est-ce pour favoriser cette dévotion et à l'usage des pèlerins que furent composés les deux importants traités *De laudibus gloriosæ V. Mariæ*, et *De præconio et dignitate beatissimæ V. Mariæ?* Cela n'est pas improbable. L'auteur y a résumé toutes les données de la théologie sur la Très Sainte Vierge. Il y soutient l'Immaculée Conception de Marie (*De laud.*, lib. I, art. VIII ; *De præcon.*, lib. I, art. XIII), la sanctification particulière de son corps virginal (*De laud.*, lib. I, art. XVII ; *De præcon.*, lib. I, art. XXXVI) ; etc. Il y montre surtout pour N.-D. un ardent amour que les termes ordinaires lui semblent impuissants à exprimer. De là des accumulations de superlatifs, des mots expressifs créés par sa plume ou renouvelés de S. Ildephonse. Son *Expositio in Canticum canticorum* est aussi un véritable traité à la gloire de la Sainte Vierge.

nécessaires. Dans beaucoup de ces sermons, comme Thomas à Kempis, il pose des exemples en confirmation de sa doctrine, ou des questions qui servent de thème à de nouveaux développements. Le genre de ces sermons est généralement simple et pratique. Quelques-uns sont de pures conférences, d'autres renferment deux ou trois parties, selon les exigences du sujet. Le style est toujours approprié et sérieux, et les réflexions, même les plus communes, sont présentées avec intérêt[1]. »

Telle est dans ses grands traits, bien rapidement esquissée, l'œuvre scolastique, ce que nous avons appelé l'œuvre de fond de l'écrivain : œuvre de science profonde et de piété exemplaire, où l'on trouve toujours, dit un critique, même lorsqu'on a lu les autres, quelque chose à apprendre et de nouveaux aperçus à admirer[2]. « Pour autant que j'ai pu m'en convaincre après mûr examen, concluait modestement l'auteur, je n'ai pas conscience de m'être livré à cette tâche par vanité, profit temporel ou amour-propre, mais plutôt afin que, m'occupant chaque jour de l'Écriture Sainte, je m'appliquasse à vivre selon ses maximes, pour parvenir enfin à la véritable humilité, patience et mansuétude dont j'ai si grand besoin[3]. »

1 *Kerkgeschiedenis*, II, II, pag. 400. Composer des sermons, au Moyen-Age, n'était pas le privilège des seuls prédicateurs : beaucoup s'en occupaient, que leur vocation éloignait de la Chaire chrétienne. Ici encore, ajoute Moll, les Chartreux sont loin d'occuper le dernier rang. Et à l'appui de sa thèse, il cite les Chartreux Henri de Kalkar, Henri de Coesfeld, Barthélemy de Maestricht, Denys de Ryckel, Gilles de Goudsmid (Ægidius Aurifaber). Il eût pu en citer bien d'autres. Cela prouve au moins que, du fond de leur solitude, les Chartreux ne se désintéressaient pas de l'apostolat.

2 Cassani. *Op. cit.*, pag. 116. — M. Habets, de son côté, porte sur l'œuvre scolastique de notre auteur ce jugement d'ensemble : « Denys est, sinon un des plus savants, au moins un des plus féconds écrivains du monde entier. Il a cultivé les champs de la théologie avec une puissance d'esprit étonnante. Ses commentaires sur l'Écriture Sainte ne le cèdent en rien à tous ceux de son temps ; ses traités théologiques et ses commentaires sont pleins de science et de justesse. Ses considérations parfois peuvent à l'œil de la critique paraître un peu recherchées, mais au regard de la piété, elles sont pleines d'onction. Ses sermons et homélies sont coulants et tissés de sentences de l'Écriture et des Pères. » Habets, *Op. cit.*, et *Hist. de Ruremonde*.

3 *Protestatio ad Superiorem*.

SON ŒUVRE LITTERAIRE (SUITE).

Œuvres de circonstance. Sous ce nom nous comprenons des opuscules qui lui furent demandés par ses amis et correspondants, et surtout ceux que lui inspira le malheureux état de l'Église à son époque, et que le docteur Zœckler appelle des ouvrages d'éthique sociale [1]. Il a raconté lui-même dans quelles terribles circonstances lui fut suggérée d'en haut la pensée de ces ouvrages : « Le jour de la Purification de la sainte Vierge, raconte-t-il, un Frère (c'est de lui qu'il s'agit) étant au Chœur avec la Communauté, où il priait pour l'Église, vit le Seigneur manifestement, qui lui dit : Qu'as-tu à prier pour l'Église ? Elle est tout entière éloignée de moi, et de la tête aux pieds il n'y a plus en elle une partie saine. Tant de crimes doivent-ils rester impunis ? J'ai attendu longtemps, j'ai averti souvent, j'ai menacé durement, et ils ne sont point revenus ; il est temps que la douleur leur donne l'intelligence. Et comme le Frère insistait, il vit en esprit toute l'Église triomphante prosternée devant la Majesté divine et suppliant ardemment pour sa sœur de la terre, mais elle ne put obtenir d'autre réponse que celle-ci : « Selon la mesure de la pénitence faite par l'Église, il sera apporté quelques ménagements aux maux qui vont l'accabler. » C'était aux approches de 1450 : Constantinople était menacée, l'angoisse était grande pour Rome elle-même, où Amurat II prétendait faire manger bientôt l'avoine à son cheval. « Seigneur, demanda le Voyant, les Turcs viendront-ils à Rome ? Et le Seigneur répondit : Il ne vous appartient pas de le savoir. Et le Frère en tira une conclusion qu'il n'a pas osé mettre sur ce papier [2]. »

[1] Zœckler. *Loc. cit.*, pag. 646.

[2] *Apocalypsis.* Revelatio 1. Cette vision avait duré tout le temps de la Messe conventuelle. Le visage de Dieu paraissait irrité et implacable, et le Frère en conçut une telle frayeur, qu'il ne put rien prendre jusqu'au souper.

A la suite de cette première révélation, le Chartreux commença à tourner ses efforts vers la réforme de l'Église, et adressa aux princes chrétiens une lettre célèbre dont nous parlerons bientôt. « Ce Religieux, continue Denys, adressa aux princes chrétiens cette révélation avec une lettre pour les encourager à secourir la sainte Mère Église contre les infidèles; mais cette publication n'eut pas d'effet bien appréciable, car les Turcs infligèrent aux Chrétiens de grandes défaites... Aussi, le Dimanche de la Passion 1461, le même Frère priant à la Messe conventuelle pour le peuple chrétien, et songeant tristement à de grands malheurs dont on lui avait fait le récit, s'écria : O Dieu, voilà que le mal grandit sur la terre : est-ce là le prélude de ces fléaux dont vous nous avez menacés? Et le Seigneur répondit : Oui. Tu as répandu partout les révélations que je t'avais faites ; tu les as fait parvenir jusqu'à Rome : qui donc en a profité pour se convertir? Les temps sont venus de mettre en pratique ce que tu as enseigné toi-même plus d'une fois, c'est qu'il vaut mieux pour les peuples prévaricateurs être flagellés sur la terre que de périr éternellement. Et le Frère vit et entendit de telles choses, qu'il ne croit pas devoir ni pouvoir les exprimer ; mais comme il se désolait, il lui fut montré dans le lointain la nouvelle Église, telle qu'elle sortirait de l'épreuve, toute belle et revêtue d'une robe d'un éclat indicible, comme l'Épouse du Psaume, Astitit Regina, etc. [1] »

Enfin, cette même année, le 3e Dimanche après Pâques, toujours pendant la Messe conventuelle, le même Religieux entendit la voix de l'Église universelle pleurant sur la perte de ses fils d'Orient et sur les désordres de ses enfants d'Occident : « O mes enfants, disait-elle, revenez à vous, écoutez votre Mère, et réconciliés enfin, réunissez-vous autour du Pontife de Rome ou d'un Concile général que dirige le Saint-Esprit, et prenez compassion de vos frères qui meurent par le fer et la faim entre les mains des infidèles [2]. »

Tout ce qu'on a appelé le rôle politique de Denys, et nous ajouterons, toute son œuvre politique, va sortir de ces communications célestes. Il commença par sa lettre aux princes

1 *Apocalypsis*. Revelatio II.
2 *Ibid*. Revelatio III.

chrétiens *De bello instituendo adversus Turcas*[1]. Il y démontre que les péchés des peuples sont la cause de tous les fléaux qui les accablent, et que partant, il est urgent de procéder sans délai et sans faiblesse à une réforme commune. Le seul moyen à ses yeux de la réaliser, c'est la réunion d'un Concile, car tous les désordres de l'Église sont nés de la négligence à employer ce remède suprême. Tous ont leur rôle tracé dans cette œuvre de salut. Au Pape, l'initiative : « Vehementer miramur cur Sanctitas Tua, et quidem prædecessores tui qui post Basileense fuerunt concilium, tot annis distulistis celebrare generale Concilium, præsertim quum de eorum celebratione a sacris generalibus Synodis edita fuerunt quædam decreta[2]. » Les princes ne doivent pas se laisser arrêter par de misérables questions d'amour-propre national. Si le Concile ne peut pas se tenir à Lyon, qu'il se tienne pour cette fois à Nuremberg. Que l'illustrissime roi de France ne s'en offense point, car il s'agit du bien commun, et l'on pourra toujours revenir à Lyon plus tard. Le Concile devra avant tout rétablir la discipline dans le corps ecclésiastique et la

1 La lettre aux princes n'était pas le premier écrit cartusien composé pour la réforme. Un Chartreux célèbre, Jacques de Juterbock, avait profité du premier moment de paix donné à l'Église après le grand Schisme, pour adresser au pape Nicolas V un long mémoire motivé *(Avvisamentum ad Papam pro reformatione Ecclesiæ)*, où il attirait son attention sur la nécessité de remettre en vigueur les Canons partout oubliés (1447). Plus explicite que Denys, le Chartreux d'Erfurt stigmatise hardiment les abus qui s'étaient glissés dans l'administration de l'Église : la vénalité des charges, la simonie, etc. Comme lui (induit en erreur par les mêmes causes) il professe la subordination du Pape au Concile. Pastor, *Hist. des. Papes*, t. II, pag. 40. Jacques de Juterbock, d'abord Cistercien, puis Chartreux, mourut à Erfurt en 1465, à l'âge de 84 ans, célèbre par sa science et ses vertus héroïques. Théologien et jurisconsulte, il avait pris part au concile de Bâle, et laissa de nombreux ouvrages. Cf. D. Le Vasseur, *Ephemerid. Ord. Cartus.*, xxx April.; Morozzo, *Theatrum Cartus. Ord.*, p. 86; Th. Bozius, *De signis Eccles.*, lib. IX, cap. xi; Possevin. *Apparat. sacr.* — « L'exemple de Denys, dit à ce propos Moll, montre que la solitude n'empêchait pas un œil clairvoyant de discerner les maux dont souffrait l'Église et de découvrir les remèdes opportuns; et c'est en quoi vraiment ont excellé nos Chartreux. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Gérard Groot, cet homme éminemment pratique, leur ait rendu, sur son lit de mort, ce témoignage, bien qu'il eût reculé devant la rigueur de leur genre de vie. » *Kerkgeschiedenis*, II, II, pag. 124.

2 Bien que cette phrase soit tirée du préambule de la 2e révélation, qui ne faisait point partie de la lettre primitive, nous avons cru pouvoir la citer ici, parce qu'elle rend bien la pensée de l'auteur.

paix entre les princes ; alors seulement pourra commencer à frais communs cette guerre contre les Sarrasins, que Dieu demande et qu'il bénira.

Hélas ! la sève des Croisades était bien tarie en Europe, et les invitations du Voyant restèrent sans écho [1]. C'est trop dire, il y eut une réponse à laquelle sans doute l'auteur ne s'attendait pas, et qui dut délicieusement consoler son cœur. Borso d'Este, duc de Modène et de Reggio, s'enthousiasma pour l'*Epistola parænetica*. Trop petit prince pour entreprendre à lui seul une tâche devant laquelle reculait ses puissants voisins, il voulut du moins, en témoignage de l'estime qu'il avait vouée au champion de la Chrétienté, faire construire un monastère de son Ordre à Ferrare [2].

[1] Faut-il attribuer à la démarche des Chartreux Jacques de Juterbock et Denys de Ryckel, les tentatives de Nicolas V pour amener une entente entre les princes chrétiens contre les Turcs ? Cela n'est pas improbable. Thomas Parentucelli avait été 20 ans le secrétaire intime du Cardinal chartreux Nicolas Albergati ; à son avènement au trône pontifical il voulut, en souvenir de son bienfaiteur, prendre son nom de Nicolas, et resta toute sa vie très affectionné à l'Ordre cartusien. Aux approches de la mort, il fit appeler pour l'assister deux Chartreux de grande réputation, Nicolas de Tortone et Laurent de Mantoue. On comprend dès lors qu'il ne dut pas rester indifférent aux instances de Denys, et au sombre tableau tracé par Juterbock de la situation religieuse en Allemagne. (*Tractatus de malis*, cap. XX-XXIII.) Dans cette hypothèse, la seconde mission du Cardinal de Cusa (1450-52) aurait été la réponse du Pape, et l'on s'explique la part qu'y prit Denys. Mais tous ces projets de réforme et de Croisade devaient échouer comme ceux de son successeur, Callixte III. Cf. Raynald., ad annos, 1456, n. 8 ; 1457, n. 7, 12, 50 ; 1458, n. 35.

[2] Campanini, *op. cit.*, pag. 88 ; Dinbani, pag. 65. (Ces deux historiens appartenaient à la Chartreuse de Ferrare.) — Ceci nous donne la date approximative de la 1re vision, qui n'est pas datée par le Voyant, et de la lettre aux princes qui la suivit de près. La première pierre du monastère de Ferrare fut posée en 1452. Borso ne devint marquis de Ferrare et duc de Modène qu'en 1450, après la mort de son frère, Lionel d'Este ; et les deux auteurs remarquent expressément qu'il avait lu la lettre avant son avènement, donc au plus tard, au commencement de 1450. Mais on ne saurait sérieusement, à leur suite, la faire remonter jusqu'à une époque antérieure au concile de Ferrare, 1438. Denys dit formellement qu'entre la lettre aux princes et la 2e vision, il s'écoula *quelques années*. En 1438, l'auteur n'eût pu dire sans injustice que les maux de l'Église venaient de la négligence à célébrer des Conciles, puisqu'ils n'avaient pour ainsi dire pas cessé depuis le commencement du siècle, et qu'à cette époque il y en avait deux en concurrence, celui de Bâle qui ne voulait pas finir, et celui de Florence qui commençait. Enfin c'est seulement en 1444, après la bataille de Varna (10 Novemb.) où périt le Cardinal Césarini, que la question turque se posa dans toute sa redoutable gravité. C'est

Le Chartreux ne s'était du reste nullement découragé : il savait que le bien s'opère à son heure et que la moisson lève quand Dieu le veut. Aussi, avec son ardeur et sa ténacité ordinaires, consacra-t-il désormais à ce double but de la résistance aux infidèles et de la réforme de l'Église, toutes les forces de son âme et de son corps, ses prières et ses austérités d'ascète et sa plume de docteur [1]. Silencieusement, sous l'œil de Dieu, en vue de cette rénovation qui lui avait été montrée dans le lointain, il composa contre les Turcs les 5 livres de son traité *Contra Alcoranum,* et pour la réforme de l'Église, outre l'important ouvrage *De auctoritate Papæ et generalium Conciliorum,* de nombreux opuscules. Les titres seuls indiquent toute l'étendue de ce travail : *De regimine præsulum, — archidiaconorum, — canonicorum, — curatorum, — scholarium; De reformatione claustralium, — monialium; De laudabili vita principum, — nobilium, — conjugatorum, — virginum, — viduarum, — inclusarum, — mercatorum; De vita militari; De regimine politiæ; Contra simoniam, — ambitionem, pluralitatem beneficiorum ;* etc. C'est, comme on le voit, une vaste enquête sur toutes les classes de la société à son époque, et une règle de conduite sûre pour tous les états. Rien de plus instructif que ces opuscules, remarque le docteur Zœckler, au point de vue de l'histoire du xv[e] siècle, et comme témoignages de la tendance réformatrice qui a précédé Luther et le concile de Trente [2]. Nous pouvons ajouter qu'ils sont généralement traités de main de maître, qu'on y trouve la science scripturaire habituelle à

donc, croyons-nous, entre les années 1445 et 1450, qu'il faut placer la démarche du Chartreux de Ruremonde, qui dut coïncider avec celle de Jacques de Juterbock. — Borso d'Este s'était réservé à Ferrare une cellule du cloître, qu'il venait habiter souvent, et il voulut être enterré dans le cimetière conventuel.

[1] Les grands travaux scripturaires de Denys se terminent en l'année 1457. Il put donc consacrer à ses travaux de réforme toute son activité.

[2] *Studien und Kritiken,* pag. 647. — Le mérite de ces ouvrages a surtout frappé nos frères séparés, comme le luthérien Zœckler, le calviniste Moll, le janséniste Du Pin. Nous comprenons en effet tout l'intérêt qui s'attache pour eux à ce qui de près ou de loin touche à la naissance du protestantisme; mais ils pourront aussi reconnaître par là, qu'on pouvait tout à la fois, stigmatiser la corruption de l'Église, provoquer une réforme radicale, et rester catholique.

l'auteur, et qu'ils peuvent fournir plus d'une excellente idée aux prédicateurs.

« Habent sua fata libelli. » Denys mourut en 1471. Le recueil *Contra Alcoranum,* à son apparition (1533) fut dédié à Ferdinand, roi de Hongrie, archiduc d'Autriche, frère de Charles-Quint, pour l'encourager dans la guerre qu'il soutenait contre les Turcs : « Hunc ad M. T. castra mittimus, ut quomodo M. T. armis, ita hic scriptis Turcam oppugnet, simulque videas quibus cum hostibus bellum tibi sit[1]. » C'était remettre entre ses mains le testament du Chartreux. Or, en 1571, cent ans juste après la mort du Voyant, le neveu de ce même Ferdinand, comme lui archiduc d'Autriche et armé de l'épée de l'Église, infligeait à Lépante à la puissance Musulmane, un échec dont elle ne devait jamais se relever.

Les traités de réforme n'eurent pas un sort moins heureux. Entrant dans la pensée de son maître, D. Blomevenna les recueillit en deux volumes in-folio, qu'il intitula *Opera minora,* et les dédia, l'un au pape Clément VII, l'autre à l'empereur Charles-Quint. Quelques lignes de la dédicace du premier nous feront voir avec quelle liberté on parlait alors: « Ce que je cherche, V. S. le pressent assurément, car ce n'est pas en mon nom seul que je me présente à V. B., mais au nom de beaucoup, pour ne pas dire de tous. Le service que nous vous demandons, c'est la réforme de l'Église. Vous êtes le Vicaire du Christ ici-bas, à qui il sera demandé compte de toute âme qui périt; plus que tout autre, vous êtes tenu de procurer la gloire de Dieu et de prévenir le scandale des faibles, qui vont répétant partout que le Pape ne veut pas le Concile, parce qu'il ne veut pas la réforme de sa Cour, et que les Pontifes romains se sont obligés par serment à ne plus tenir de Conciles. A défaut de toute autre raison, le

[1] D. Blomevenna. Epist. dedicat. Le recueil *Contra Alcoranum,* dédié à Ferdinand, se compose de cinq opuscules réunis artificiellement : 1° les quatre livres contra Alcoranum ; 2° un dialogue qui a formé depuis le 5° livre ; 3° la lettre aux princes ; 4° les deux dernières révélations, qui y furent ajoutées après coup ; 5° un petit traité, *Contra vitia superstitionum,* qui date du voyage de Denys en Allemagne avec le Cardinal de Cusa. Voici sur ce livre le jugement de Gérard de Busco : « Primus liber notabilis multum est ab art. XI usque in finem, et quartus circa finem præcipue, theologiam devotionemque præ ceteris redolet. »

souci de votre réputation doit vous engager à convoquer cette assemblée, car pour peu qu'elle tarde encore, vous serez infailliblement regardé comme le plus grand obstacle à la réforme... Et pourtant où trouver dans l'Église quelque chose qui ne soit pas souillé et corrompu? Reste-t-il une lueur d'intégrité dans les ecclésiastiques, de noblesse chez les puissants, de loyauté dans le peuple? Tout est gâté et renversé; de la tête aux pieds, tout n'est qu'une plaie. Le mal est si grand qu'aucune initiative privée ne peut le guérir : il faut l'effort de tous pour éteindre l'incendie qui dévore l'Église. C'est pourquoi, tout le monde réclame un Concile, « clamant pro Concilio universi... » Quant à la manière de procéder à cette réforme, notre B. P. Denys, qui durant sa vie fut initié aux secrets de Dieu et versé dans toutes les sciences sacrées, l'a nettement déterminée. En effet, pour remédier à la corruption déjà sensible à son époque, il a tracé pour chaque état les règles propres à le ramener à la perfection de son institution. Ces ouvrages nous Vous les offrons, T. S. Père, afin de concourir pour notre part, à ce grand œuvre du réveil de l'Église [1]. » — Même langage à l'Empereur : si on a pris la liberté de lui offrir ce volume, c'est parce qu'il contient le remède aux maux dont souffre l'Église, et que S. M. y trouvera une lumière et un encouragement pour l'œuvre de pacification et d'union qu'elle a entreprise [2].

Blomevenna ne vécut pas assez pour voir la réalisation de ses espérances, et lorsque le Concile tant désiré se réunit enfin, il reposait depuis neuf ans dans le cimetière de sa chère maison de Cologne. Mais la tradition du zèle cartusien n'était pas morte avec lui. Son successeur, D. Gérard Hammontanus, continua son œuvre. En plein Concile, reprenant encore une fois ces traités de réforme, il en fit un triage, et de ceux qui lui parurent les plus importants, composa un volume, qu'il dédia sous le nom d'*Opera insigniora*, à l'un des Pères de l'auguste Assemblée, Gebhart de Mansfeld, archevêque de Cologne, « afin qu'il fût bien constaté aux yeux de tous que Denys avait voulu, autant qu'il était en lui, ramener tous les états de la société chrétienne à la perfection

1 Epist. dedicat. D. Blomevennæ. *Oper. minor.*, t. I. Colon., 1532.
2 Epist. dedicat. D. Blomevennæ. *Ibid.*, t. II. Colon., 1532.

que leur assignent les lois divines et humaines [1]. » Quel fut le fruit de tant d'efforts, et jusqu'à quel point l'assemblée s'inspira-t-elle de ces opuscules, c'est ce que nous ignorons; mais il ne serait pas sans intérêt de comparer les projets de réforme du Chartreux avec l'œuvre définitive du concile de Trente.

Avant de quitter l'écrivain, qu'il nous soit permis de lui consacrer encore quelques lignes. Tout homme ici-bas a sa mission, les Saints et les Docteurs plus encore que les autres: quelle a donc été la mission du Docteur extatique? Préparer, croyons-nous, les voies au monde qui allait naître. Placé par la disposition de la Providence, à une époque de transition, la fin du Moyen-Age et de ses institutions, il a été chargé de faire en petit dans sa sphère d'action ce que fit autrefois Moyse : aider l'Église à passer la mer Rouge. Pendant quarante ans Dieu l'élève jusqu'à lui dans la prière et lui dévoile les vices de cette organisation destinée à disparaître : en haut une autorité compromise, au milieu une science hautaine et toujours prête à la révolte, en bas la corruption, partout une tendance prononcée à s'affranchir de la tutelle maternelle de Rome si chère aux siècles précédents, le commencement de ce travail de fermentation qui aboutira à la rupture que l'on sait. Puis par-delà la mer et le désert, il lui montre l'Église régénérée et reprenant dans d'autres conditions sa marche séculaire. Pendant quarante ans aussi, au sortir de ces entretiens divins, le Chartreux, dans l'obscurité de sa cellule, s'acharne à rédiger le code de cette société qu'il ne doit point voir; il résume pour elle toute la science théologique et mystique du Moyen-Age, et dresse un règlement de vie pour tous, depuis le Pontife jusqu'au dernier du

1 Epist. dedicat. D. Hammontani. *Oper. insignior.* Colon., 1559. Dans une sorte de classification placée en tête de l'ouvrage, Hammontanus nous révèle les idées qui l'ont dirigé dans la disposition de ce volume. Il y ramène tous les traités à trois grandes classes : « prima classis... ad clerum, » neuf opuscules, comprenant les devoirs du clergé depuis l'évêque jusqu'aux scolastiques; « altera classis... ad vitæ monasticæ professores, » dix opuscules, renfermant les principaux enseignements de l'auteur sur la vie religieuse; « tertia classis... ad sæculares, » treize opuscules, envisageant toutes les conditions laïques depuis le prince jusqu'aux écoliers.

troupeau. A la vérité, il n'entrera pas dans la terre promise; il ne la verra pas, même de loin; car les temps se font mauvais de plus en plus : il s'éteindra au milieu des premières douleurs de l'Église.

Denys est mort à la peine ; mais attendons seulement un siècle et nous le trouverons à la gloire. Il triomphe véritablement dans ce monde nouveau pour lequel il a travaillé. Ses ouvrages sont partout, on les imprime et réimprime : ses Commentaires sur les Évangiles, 17 fois en 54 ans (1532-1586); sur les Actes des Apôtres, les Épitres et l'Apocalypse, 17 fois en 25 ans (1530-1555); sur saint Paul, 20 fois en 25 ans (1530-1555); sur les Psaumes, les livres sapientiaux, 7 fois en 22 ans (1533-1555); le traité *De IV Novissimis*, 30 fois en moins de 100 ans. Beaucoup d'opuscules et d'ouvrages secondaires obtiennent de la faveur publique, 3, 4, 5 éditions et plus, coup sur coup. Les libraires se les disputent [1]; Paris, Venise, Cologne, Lyon, Anvers, Louvain, etc., entrent en concurrence.

A cet empressement du public se mêle l'approbation des sages. Denys est à leurs yeux un grand savant et un grand saint, « vir undecumque doctissimus [2], » « eximia eruditione et vitæ sanctimonia celeberrimus [3], » « devotissimus et doctissimus doctor [4], » « propter insignes raptus et ecstases doctor ecstaticus, mire doctus et mire sanctus [5] » « librorum gurges et miraculum scriptoris [6]. C'est « un prodige d'érudition et de sainteté [7], » « dont les écrits, inspirés par l'Esprit-Saint [8], » « instruisent l'intelligence autant qu'ils touchent le

[1] Epist. dedicat. D. Blomevennæ. *In V Mosaic. Leg. libros*. Colon., 1534.

[2] Réponse de la Faculté de théol. de Cologne. *In D. Pauli Epistolas*. Prooemium.

[3] Surius. Admonitio ad lectorem, ante Opera J. Rusbrochii, Colon., 1552.

[4] Nieremberg, S. J. *Obras Christ.* Madrid, 1665, t. II, lib. I, cap. x, § 33.

[5] Alvarez de Paz. *De vita spir.*, lib. II, part. I, cap. VII.

[6] Th. Raynaud, S. J. *Hagiolog. exotic.*, punct. x, § 1, 3-4.

[7] J. Molanus, *Natal. Sanctorum Belgii*, XII Martii ; Serarius, S. J., in Job, quæst. 15; — Bolland., 24 Julii, pag. 638, § 1, n. 8 ; Corn. a Lapide, in Is. XL, 31 ; Valer. Andreæ *Biblioth. Belgica*, pag. 185 ; Bellarmin, *De script. Eccles.*, ad annum 1450; Miræus, *Elog. illustr. Belgii script.* ; Sixte de Sienne, *Biblioth. Sanct.*, pag. 279 ; etc.

[8] Blomevenna. Epist. dedicat. Comment. Dionys. *in IV Proph.* Colon., 1534.

cœur[1], » « une perle précieuse, le modèle achevé des solitaires[2], » « un auteur merveilleusement expérimenté dans les voies mystiques[3], » « et qu'il faut toujours avoir entre les mains[4], » « un fils dont l'Église doit être fière[5] ; » et pour tout dire en quelques mots, car nous n'avons pas la prétention d'être complet, « le premier auteur du temps, sans contredit[6], » « dont la Germanie a droit de s'enorgueillir, car en science et en vertu il n'a peut-être pas d'égal depuis la création du monde : quantum vix ulla ætas protulit, ulla gens, ab orbis ipsius fabricatione[7]. »

Sans doute, nous savons tout ce que la rhétorique peut revendiquer dans ces éloges, et nous les enregistrons avec humilité ; mais il n'en reste pas moins démontré que le xvie et le xviie siècles ont placé Denys au nombre de leurs maîtres préférés. Ne serait-ce pas qu'ils se reconnaissaient en lui et avaient conscience de ce qu'ils lui devaient? Oui, il nous semble que le Chartreux peut sans injustice réclamer pour lui quelques-unes des merveilles de cet âge qui s'abreuvait si largement à sa source. Tous les rêves et toutes les aspirations de son cœur d'apôtre, tout ce qu'il avait sollicité dans sa prière extatique et préparé par son labeur obstiné, n'était-il pas là réalisé et vivant? La puissance Musulmane avait été arrêtée à Lépante, la papauté réhabilitée, la science sacrée renouvelée par la grande école théologique et mystique du xvie siècle, et, à la suite du concile de Trente, une

1 Joann. Romberch. O. P. En tête du Comm. de Denys sur les Psaumes.

2 Alvarez de Paz. *op. cit.*, lib. II, part. IV, cap. xxxii.

3 Schram. O. S. B. *Institut. theol. myst.* Augsbourg, 1778, tom. I, pag. 8.

4 S. F. de Sales. *Introd. à la vie dévote*, part. II, chap. xvii.

5 O. Raynald. *Annal. Eccles.*, t. XIX, ad annum 1471, n. 83.

6 Arnold Bostius. *De illustr. viris O. Cartus.*, cap. xxix. C'est encore, de nos jours, l'opinion de Moll : « Denys le Chartreux, dit-il, excella au-dessus de tous ses confrères, les auteurs contemporains, par sa science encyclopédique, sa solidité théologique et ses vues profondes sur les besoins de la Chrétienté de son temps. A juste titre ses contemporains honorèrent en sa personne un exégète érudit, nullement étranger aux belles-lettres ni à la philosophie, un excellent orateur, pour autant que le lui permettait un organe un peu embarrassé. Il surpassa le plus grand nombre en ce qu'il sut allier habilement les études scholastiques et mystiques. » *Joann. Brugman*, t. I, pag. 71.

7 Th. Bozius, *De signis Ecclesiæ*, lib. XXII, cap. iv, sign. 51.

vie nouvelle infusée dans les veines de la société chrétienne : le pieux Docteur dut tressaillir de joie au fond de sa tombe.

Pourquoi donc, dirons-nous avec Loer[1], pourquoi cet auteur n'est-il pas aujourd'hui plus connu, et que lui a-t-il manqué pour conserver jusqu'à nos jours ce magistère incontesté dont l'avaient investi les âges précédents? Hélas! comme tant d'autres, il a été victime des circonstances : — Victime de cette loi du progrès qui relègue à l'arrière-plan les anciens ouvrages pour faire place aux nouveaux. « Il nous faut une vertu non commune, dit à ce sujet le P. Cassani, pour nous persuader que nous ne valons pas mieux que nos pères, et nous nous contentons généralement de lire les modernes, sans réfléchir que c'est une erreur de s'attacher aux disciples à l'exclusion des maîtres[2]. » — Victime de sa fécondité qui effraie éditeurs et lecteurs. Depuis deux siècles, en effet, on ne lit plus guère les in-folio, détrônés, Dieu sait avec quel profit, par les compendium ; et vingt-cinq volumes in-folio sont un bloc redoutable pour la majeure partie de nos contemporains. — Victime enfin de ses éditeurs; car, il faut bien l'avouer, ces éditions de Cologne et de Paris, bonnes généralement pour le texte, ne sont pas attrayantes : la lecture en est difficile, les abréviations y sont prodiguées plus que de raison, les tables sont insuffisantes. Se retrouver dans ces pages compactes, tout d'une venue, sans alinéas,... est, qu'on veuille bien en croire notre expérience, un exercice de patience trop pénible pour bien des lecteurs. La tâche principale des nouveaux éditeurs devra être de faire circuler un peu d'air et de lumière dans ces fourrés ; car, nous en avons la conviction, Denys plus accessible et mieux connu reprendrait aussitôt le rang qui lui revient[3].

[1] *Vita*, cap. VI.

[2] Cassani, pag. 117.

[3] M. Moll indique une quatrième cause d'oubli : « Parmi les hommes éminents qui firent au XVe siècle l'ornement des Pays-Bas, Denys occupe le premier rang, et on ne saurait comprendre pourquoi à notre époque, au lieu d'être connu et célèbre autant et plus que son compatriote, Thomas à Kempis, il est relativement oublié, si ses écrits, quelque nombreux qu'ils soient, n'étaient devenus une rareté littéraire.» *Joann. Brugman*, t. I, pag. 71.

SA VIE PUBLIQUE. SES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Il est presque toujours, dans une vie humaine, une saison privilégiée où l'on peut se croire, sans trop d'illusion, en possession du bonheur. Telles furent, pour Denys, les premières années de sa vie religieuse. Libre de se livrer sans distraction à ses longues prières et à ses chères études, favorisé de communications célestes, en commerce intime avec les âmes du purgatoire qui venaient chaque soir dans sa cellule de reclus [1], il vécut là ses meilleurs jours. Son style, habituellement si sobre, s'émeut quand il faut redire ces délices de la vie cachée en Dieu. « Oh ! que vous connaissez peu, écrit-il à un détracteur de la vie religieuse, que vous connaissez peu l'action de Dieu dans les vrais solitaires, ceux qu'il cache dans le secret de sa face, loin du tumulte des hommes et de la contradiction des langues, auxquels il parle dans la solitude, qu'il introduit dans les joies du silence, dans le jour sans trouble, dans la région de la lumière infinie, dans les visions mystiques et les réalités sublimes de la contemplation et de l'extase, où ils se perdent dans l'abîme de l'aimable Divinité et de l'éternelle vérité ! Et comme elle est vraie, cette parole de nos Statuts, que nulle part le baptême des larmes, la ferveur de l'oraison et les ravissements de l'amour ne se trouvent mieux qu'au désert [2] ! »

Et après saint Basile, il s'écrie : « O vie solitaire, vie angélique des âmes vivantes, écrin des perles célestes, ton odeur surpasse tous les parfums. Tout ce qu'on dit à ta gloire n'est

[1] Les relations entre Denys et les âmes du purgatoire furent très intimes et tiennent une grande place dans le récit de ses biographes. Au frère Charles van Herck, son servant, qui lui demandait s'il avait vu beaucoup d'âmes, il pouvait répondre, à la fin de sa vie : Des centaines et des centaines. Welters, pag. 38.

[2] Loer. *Vita*, cap. III, 13.

rien, car la langue humaine est impuissante à exprimer ce que tu es. Ceux qui t'ont connue te chérissent, ceux qui t'ont goûtée chantent tes louanges. Tu es le champ de la bataille divine, le théâtre du combat spirituel, le champ clos des forts. O cellule, école de la céleste doctrine, maîtresse des enseignements divins, paradis de délices où fleurissent les lis immaculés de la chasteté, les roses empourprées de la charité, les violettes odorantes de l'humilité, qui toujours cachées, échappent au souffle des vents ennemis ; échelle de Jacob qui fait monter les hommes au ciel et descendre les anges sur la terre[1] ! »

Mais ces beaux jours devaient avoir un terme. « Comme une lumière ardente, dit le P. Cassani, déborde de l'étroit local où on voudrait la confiner, la vertu du solitaire se manifestait au dehors. Ses ouvrages qui allaient se multipliant et se répandant[2], lui avaient acquis peu à peu dans le monde savant la réputation d'un conseiller aussi docte que saint, et lui avaient attiré des relations qui compromirent le silence de sa cellule. Aussi, pour concilier, dans la mesure du possible, la paix du cloître qui lui avait été confié, et l'intérêt des âmes qui venaient y chercher lumière et consolation, le Prieur de Ruremonde appela le théologien à l'administration temporelle de la maison[3]. » A vrai dire, nous croyons peu à son habileté financière, et si quelques-uns de ses biographes, comme Dinbani[4], ont parlé des heureux succès temporels de son administration, nous pensons avec Loer qu'il fut plus occupé du soin d'étendre le royaume de Dieu et d'édifier les âmes que du désir d'augmenter les biens du monas-

[1] *De laude et præconio solit. vitæ*, art. XXXII (*Oper. minor.*, t. II, f° 442 V°). — *De vita et fine solitarii*, lib. I, art. XXIX (*Ibid.*, f° 458) : « O vita solitaria, vita felix et sancta, vita divina et libera, vita pura et angelica, tu splendor animæ, amica sapientiæ, ornamentum Ecclesiæ, plenitudo gratiæ, consummatio perfectionis custosque quietis et pacis ! Te lex attollit, te propheta miratur, universi qui vere culmen perfectionis apicemque munditiæ sortiti sunt, tuum agnoscunt præconium. »

[2] Ses Commentaires étaient connus à Rome avant l'année 1447, puisque Eugène IV les avait entre les mains, et s'écriait après la lecture de l'un d'eux : « Lætetur mater Ecclesia quæ talem habet filium ! » Raynald. *Annal. Eccles.*, Romæ, t. XIX, ad annum 1471, n. 83.

[3] Cassani, pag. 67. Cf. Wetzer et Welte, *Dictionnaire de la théologie catholiq.* Traduct. Goschler, t. VI, pag. 197.

[4] *Op. cit.*, pag. 35.

tère. N'avait-il pas écrit d'ailleurs : « Le religieux est obligé de donner le bon exemple à son prochain, selon ces paroles de Notre-Seigneur : Que votre lumière luise devant les hommes. Pour cela il doit montrer de la miséricorde dans ses sentiments, de la bonté sur son visage, de l'humilité dans sa contenance, de la modestie dans sa conversation, de la patience dans la contradiction. D'où l'on peut conclure que le religieux aura d'autant plus de gloire dans le ciel qu'il aura édifié plus de monde, et à l'inverse qu'il sera frappé d'une condamnation d'autant plus grave qu'il aura scandalisé davantage. Donc, celui que son emploi destine à vivre sous les yeux d'une Communauté, doit par-dessus tout s'attacher à être exemplaire, et, comme un ange de paix, s'efforcer d'enlever le scandale de la maison de Dieu [1]. »

Exemplaire, le nouveau Procureur de Ruremonde le fut. En contact journalier avec les Frères convers, les domestiques, les ouvriers, les étrangers, il s'attacha à distribuer autour de lui, selon la capacité de chacun, la surabondance de vie spirituelle qu'entretenait en son cœur la pratique de l'oraison.

De cet apostolat quotidien les historiens nous ont conservé un trait frappant. Parmi les fournisseurs de la maison se trouvait un Juif instruit dans sa religion et très attaché à sa croyance, du reste esprit droit et cœur honnête. Denys l'aimait pour ses qualités personnelles, et déplorait l'aveuglement qui le tenait éloigné de la vérité : il entreprit de le convertir, et par ses prières et ses exhortations, il y réussit. Le Juif ne fut point ingrat : à son baptême, qui eut lieu solennellement à la cathédrale de Ruremonde, il prit le nom de Denys. Bien plus, changeant jusqu'à son nom de famille, qui est resté inconnu, il voulut, en l'honneur de son père dans la foi, s'appeler Denys Dionysii. La famille Dionysii s'est maintenue honorablement à Ruremonde jusqu'à nos jours, et son dernier représentant, Jean-Michel Dionysii, graveur très estimé, est mort le 1er Décembre 1859, à l'âge de 65 ans [2].

[1] *De professione monast.*, art. IX. Oper. insignior., pag. 402.

[2] Welters, pag. 30. — La procure de Denys fut, si nos conjectures sont fondées, signalée par un succès beaucoup plus important. Dès l'année 1456, par les intrigues des ducs de Bourgogne, la mésintelligence s'était mise entre le duc Arnold de Gueldre et ses sujets. En 1458, à l'instigation de

Cette conversion, au milieu de beaucoup d'autres moins retentissantes, valut dans la contrée, au Procureur de Ruremonde, un redoublement de popularité. Beaucoup voulurent profiter de ses lumières et se mettre sous sa direction, et ce fut bientôt dans sa cellule un tel concours de consultants et de visiteurs, que le temps lui manqua pour ses exercices spi-

la ville de Nimègue, Adolphe, fils aîné du duc, se révolta contre son père, mais poursuivi et assiégé dans la forteresse de Venloo, il fut réduit, au bout de 4 mois, à solliciter un accommodement. Dans ces tristes conjonctures, Arnold eut recours à son ami et oracle ordinaire, Denys le Chartreux. Le 5 Janvier 1459, pendant le siège de Venloo, il lui écrivit pour lui demander prières et conseils. La réponse du Chartreux nous a été conservée. (Dorland. *Chron. Cartus.* Colon., 1508, pag. 414. Tromby. *Storia del P. S. Brunone,* tom. VIII, append. II, n. CLI.) Il y raconte une apparition d'ange, dont il avait été favorisé, et donne les conseils les plus touchants pour le rétablissement de la paix. S'en tint-il là ? D'après les historiens de la Gueldre, trois Chartreux jouèrent un rôle considérable dans l'œuvre de la réconciliation : les Prieurs de Ruremonde et de Gaesdonk, qui reçurent pour leur peine, chacun un quartaut de vin (Registre de la ville de Geldern, année 1459), et un Procureur de Ruremonde, qui n'est pas nommé, mais dont l'intervention fut décisive : « Item il faut savoir que le Procureur de Ruremonde, de l'Ordre des Chartreux, qui est venu à Venloo pour y traiter des affaires de son couvent, a rencontré mon damoiseau (mijnen joncker, c'est-à-dire Adolphe) près de trois semaines avant ce jour, et qu'il a réprimandé ce même damoiseau sur ses actions actuelles, disant qu'elles étaient impies et déshonnêtes, tellement qu'il a pu annoncer à mon Seigneur (mijnen heren, c'est-à-dire à Arnold) que mon damoiseau voulait rencontrer mon Seigneur en secret, ne l'ayant pas vu depuis 3 ans, afin de voir s'ils pourraient se mettre d'accord. Mon Seigneur s'est deux fois dérobé à l'entrevue ; mais la troisième fois qu'on lui en a parlé, mon Seigneur y a consenti. » (Déclaration du 24 Août 1459, citée par M. J. S. Van Veen, *Verhaal eener Samenkomst,* etc., dans *Bydragen en mededeelingen van het historisch genootschap,* t. XVIII, 1897, pag. 331.)

Disons, pour n'avoir plus à y revenir, qu'à la suite de ces négociations fut enfin conclue, le 13 Octobre 1459, la convention de Batenburg, par laquelle Adolphe reçut en apanage le château, la ville et le pays de Nimègue, et se condamna à un pélerinage en Terre-Sainte. (Welters, pag. 36.) Mais ce qui fait, à nos yeux, le principal intérêt de cette déclaration, c'est qu'elle nous permet de fixer une date jusqu'ici inconnue dans la vie de Denys. Nous concluons en effet à l'identification de Denys avec le Procureur de 1459 : 1° parce que Loer attribue à Denys le rôle décisif que joue le Procureur dans la déclaration (le peuple de Gueldre en était si bien convaincu qu'il lui fit les honneurs de la paix, et lui donna le surnom populaire de « l'homme qui parle aux anges ». Loer, cap. III, 14.) ; 2° parce que cette double circonstance de l'apparition de l'ange et de la démarche à Venloo était représentée à Ruremonde sous le nom de Denys. Nous croyons en effet qu'il faut rapporter à cette affaire deux tableaux du réfectoire où notre Chartreux était représenté recevant la nuit la visite d'un ange (Een Bed, verschyns een Engel) et disputant contre le duc (disputeet tegen den Hertogh).

rituels et que la pauvre Chartreuse y perdit la solitude[1]. Dès lors, d'après les usages invariables de l'Ordre, la conduite à suivre était toute tracée : Denys demanda « miséricorde[2] », et elle lui fut accordée.

Mais c'est en vain qu'il essaya de reprendre dans la cellule aimée la vie calme de ses premières années, il dut y continuer cette correspondance accablante qui pèsera sur lui d'un poids si lourd, jusqu'à la fin[3]. Un admirateur, presque un contemporain, André Thevet, s'en explique avec sa naïveté ordinaire : « Ce qui rend ce bon Père singulièrement recommendable, est qu'encores qu'il fust renfermé dans sa Chartreuse, de toutes parts il recevoit messagiers des plus grands de l'Europe, qui, quand ilz se trouvoient surprins de doute, ennuy ou fascherie, principallement quand il s'agissoit des pointz de la théologie, ou bien de l'administration et gouvernement de l'Église, ne sçavoient recourir autre part qu'à Ruremonde et, comme à un oracle, s'adresser à Denis, lequel estoit le plus souvent empesché à pacifier les noises, procez et querèles des princes, ses voisins. Ce grand Cardinal de Cusa estoit contrainct, dès qu'il doutoit de quelque chose, d'interroger la bouche de son Denys[4]. » Les récits des biographes montrent que ce ne sont pas là de vaines paroles, et Denys lui-même, en dépit de son humilité, est obligé de convenir de sa célébrité : « Pour enlever aux simples toute occasion de jugement téméraire, dit-il dans le prologue d'un de ses opuscules, j'avais résolu de cacher mon nom ; mais on m'a fait observer, avec raison je crois, que c'était inutile. Tout le monde sait en effet que j'ai beaucoup écrit (non obstante, proh dolor ! imperitia mea, imo et conversatione nimium

1 Cassani, p. 72. Sans compter plus d'une mortification qui apprirent à Denys que tout n'est pas rose dans le métier de conseiller. Voir en particulier ses rapports avec l'évêque de Liège, Jean de Heinsberg : Loer, cap. III, 15.

2 Style cartusien ; c'est-à-dire, l'absolution de son emploi.

3 « Non seulement Denys était l'ami de Philippe de Bourgogne et de son fils Charles le Téméraire, qui s'efforçaient à leur manière de favoriser la réforme dans l'Église, mais il avait encore les sympathies de tous ceux qui, en Allemagne et dans les Pays-Bas, appelaient de tous leurs vœux un avenir meilleur pour la Chrétienté. » Moll. *Joann. Brugman*, t. I, pag. 72.

4 Thevet. *Pourtraits et vies des hommes illustres*. Paris, 1534, pag. 162 B. Cf. Düx, t. II, pag. 52, note.

defectuosa). Aussi mon nom ajouté à cet ouvrage n'apprendra rien qu'on ne sache déjà [1]. »

Parmi ces amis dont les correspondances venaient chercher Denys dans sa solitude, il en est deux qui demandent de nous une attention spéciale, parce qu'ils influèrent sur sa production littéraire : ce sont le P. Brugman et le Cardinal de Cusa [2].

Vers l'an 1450 vivait dans les Pays-Bas un prédicateur célèbre nommé Jean Brugman. Ce n'était pas un réformateur révolutionnaire comme il en surgit au xvie siècle pour le malheur de l'Église, mais, ainsi que nombre de ses contemporains, Gérard Groot, Thomas à Kempis, Denys lui-même, il gémissait sur la décadence de l'Église, et cherchait par tous les moyens à ranimer la foi presque éteinte. Né à Kempen (diocèse de Cologne), il entra jeune encore chez les Franciscains, et devint lecteur de théologie au couvent de Saint-Omer. Dès lors, pendant vingt ans il parcourut les Pays-Bas, annonçant partout la parole de Dieu avec un succès tel, qu'aujourd'hui encore, après quatre siècles, le souvenir de son éloquence s'est conservé dans le proverbe flamand : Si vous pouviez parler comme Brugman [3].

Les hasards de ses courses apostoliques l'avaient mis en

[1] *De partic. judic. in obitu singulor.*, Prolog. *Oper. minor.*, t. I, f° 536.

[2] Les catalogues des œuvres du Chartreux mentionnent des *solutiones dubiorum sine numero*. Toutes sont perdues, à la réserve d'une seule, *De modo judicandi et corripiendi*, insérée dans les *Oper. minor.*, t. II, f° 379, où il répond aux inquiétudes d'un confrère sur l'obligation et la manière de juger et de reprendre le prochain. Mais bon nombre de ses ouvrages, sans être des résolutions de cas de conscience, ont été composés à la prière d'amis ou de correspondants. La paraphrase de Cassien avait été demandée par les Chartreux de Liège; les traités, *Contra ambitionem* (*Oper. minor.*, t. I, pag. 444), par un « venerandus senex », *De modo agendi processiones* (*Ibid.*, pag. 513 V°), par un certain « Amandus, valde amandus », *De partic. judic. in obitu singulor.* (*Ibid.*, pag. 534 V°), par un confrère; le *Directorium vitæ nobil.* (*Oper. minor.*, t. II, pag. 270), par une « inclyta domicella »; les traités, *De reformat. claustral.* (*Ibid.*, pag. 362), par un abbé d'un grand monastère, *De gaudio spirit.* (*Ibid.*, pag. 517), par un « Doctor prædignus », etc. D'autres personnes, sans indiquer de sujet particulier, demandaient quelques pages d'exhortation ou d'instruction spirituelle; c'est pour ces derniers que furent écrits les traités, *Contra avaritiam* (*Oper. minor.*, t. II, pag. 348 V°), *De vita et fine solitar.* (*Ibid.*, pag. 447), etc.

[3] Welters. *Op. cit.*, pag. 59. Brugman mourut à Nimègue, en 1473, deux ans après son ami. On a de lui une *Vita S. Lydwinæ Schiedamensis*, et des *Considérations sur la Passion*. (Hartzheim. *Biblioth. Colon.*, pag. 343.)

relation personnelle avec notre Chartreux dont il admirait la science et la sainteté. Rien d'affectueux comme la lettre, l'unique qui nous reste de leurs longs rapports, où Denys lui fait hommage du traité *De doctrina et regulis vitæ christianæ*. Le Franciscain y est représenté comme un homme de Dieu, digne en tous points de son nom : c'est un véritable Jean, c'est-à-dire, vase de grâce, un *homme du pont* (Brug-man), qui par ses exemples et ses paroles construit le pont qui doit conduire les âmes à travers les flots de la vie jusqu'à la terre du repos. Denys lui recommande surtout la discrétion, la modération dans ses œuvres de zèle, par égard pour sa santé qui finira par fléchir sous le fardeau [1]. Tout en louant la bonne intention du Chartreux, nous croyons que ses exemples n'étaient pas de nature à donner beaucoup de poids à ce conseil.

Brugman avait demandé à son correspondant un ouvrage fait expressément pour lui, et qu'il spécifie avec la plus minutieuse exactitude. Dans une première partie, empruntée à la Sainte Écriture et aux Pères, devaient être exposés les devoirs généraux de tous les Chrétiens, comme Chrétiens; dans la deuxième, il serait traité des obligations spéciales de chacun, conformément aux exigences de son état. Et parce que ce livre devait fournir à Brugman la matière de ses prédications, il priait son ami de passer rapidement sur les obligations des dignitaires ecclésiastiques, dont il n'avait que faire, et de s'appesantir sur les devoirs du simple clergé et du peuple [2]. Tels sont l'origine et le plan du traité *De doctrina et regulis vitæ christianæ*, « livre qui nous fournit les données les plus importantes pour la connaissance de l'Église d'alors, de la vie ecclésiastique et religieuse, l'état du peuple, les vues des personnes éclairées et pieuses, quant aux intérêts et besoins de la Chrétienté [3]. »

[1] *De doctrin. et reg. vitæ christ.*, præfat. *Oper. insignior.*, pag. 3.

[2] « Is cujus instantia hæc scribuntur, illa dumtaxat petiit tangi quæ sibi in sermocinationibus suis amplius poterunt deservire. » *Ibid.*, lib. II, art. IV. *Oper. insignior.*, pag. 26.

[3] Welters, pag. 62. — Voici sur ce livre le jugement de Moll : « Ce livre était pour l'époque d'un prix inestimable, et se lit encore de nos jours avec beaucoup d'édification. » *Joann. Brugman*, I, pag. 74. « Denys y met dans la bouche de Brugman le langage le plus approprié à ses prédications populaires. » *Kerkgeschiedenis*, part. II, II, 124.

Nicolas Crebs, Cardinal de Cusa, devait avoir avec Denys des rapports d'amitié plus étroits encore. Tout les rapprochait : la communauté des idées, le même zèle pour la réforme de l'Église, le même amour pour la science. A quelle époque commencèrent leurs relations, nous croyons pouvoir affirmer que ce fut de très bonne heure [1]. Fils d'un pauvre batelier de Cues (près de Trèves), Nicolas avait commencé par s'enfuir de la maison paternelle où il était maltraité. Grâce à la générosité d'un Comte de Manderscheidt, au service duquel il s'était placé, il put faire ses études à Deventer d'abord, chez les Frères de la vie commune, puis à Padoue, où il étudia le droit, le grec et l'hébreu, sous la direction du futur Cardinal Césarini. Au concile de Bâle, il avait d'abord comme son maître, pris le parti du Concile contre le Pape ; ce qui ne l'empêcha pas de devenir évêque de Brixen (Tyrol) et d'être appliqué par les Souverains Pontifes à des missions très délicates[2]. C'est ainsi qu'à la suite du grand jubilé de 1450, il fut chargé par Nicolas V de parcourir l'Allemagne pour y publier les indulgences jubilaires et organiser une entente des princes contre Amurat II, avec pleins pouvoirs de visite et de réforme sur les personnes et les choses de l'Église d'Allemagne. La Bulle qui lui confie sa mission est du 29 Décembre 1450. Le 31, Nicolas de Cusa quittait Rome pour se rendre dans le Tyrol, et dans les derniers jours de Septembre 1451, après avoir parcouru tous les pays de langue germanique, il arrivait à Ruremonde.

Quoi qu'il en soit de leurs rapports antérieurs, l'impression faite sur lui par Denys fut si favorable, qu'il voulut l'adjoindre à son modeste cortège et ne lui permit plus de le quitter : « Quem nec a latere suo facile passus est longius

[1] Campanini (pag. 24) et Dinbani (pag. 55), font du Cardinal de Cusa un condisciple de Denys de Ryckel. Cette assertion que nous n'avons aucun sujet de mettre en doute, nous a permis de résoudre plus haut (pag. 11) une question laissée sans réponse par les biographes. Nicolas Crebs n'a fréquenté, dans les Pays-Bas, que l'école de Deventer. Il y entra en 1417 ou 1418 ; or nous avons vu Denys quitter Saint-Trond en 1415, pour une école meilleure qu'il ne nomme pas, mais où l'on apprenait la philosophie et les rudiments de la vie religieuse. Cette école serait alors celle de Deventer. Le Dr Scharpff (*Nicol. von Cusa,* pag. 160, note 2) se range à cette conclusion. Cf. également Düx, t. II, pag. 52, note.

[2] Voir dans Raynaldi, an. 1454, n. 10, et 1455, n. 27, l'estime professée pour l'évêque de Brixen par les papes Nicolas V et Callixte III.

abire ; non enim tanto munere sperabat se rite defuncturum, nisi illius juvaretur consiliis, cujus eximiam virtutem reconditamque doctrinam secunda late fama celebraret [1]. » Le Chartreux se trouvait là en bonne compagnie, car le Cardinal s'était entouré d'hommes d'une vertu et d'une capacité éprouvées, qui l'aidaient de leurs conseils et le suivaient partout. Toutefois, au milieu des honneurs et des ovations prodiguées au Légat et à sa suite, rien n'était plus simple que son cortège. Modestement monté sur une mule, sans autre signe de sa dignité qu'une croix d'argent que lui avait donnée

[1] Gasp. Hartzheim, S. J. *Vita Nicol. de Cusa*, Treviris, 1730, pag. 115. — Nous avons suivi le récit du Dr Uebinger (*Kardinal Nicol. Cusanus in Deutschland*, dans l'Historisches Jahrbuch de Munich, 1887, t. VIII, fasc. 4, pag. 659) qui place la réunion du Cardinal et de Denys, à Ruremonde, le 25 Septembre 1451, et restreint par conséquent le voyage de ce dernier à quelques mois (Octobre 1451-Février 1452). Mais cette combinaison présente quelques difficultés. Nous avons vu qu'on peut sans invraisemblance attribuer aux démarches de Denys la légation du Cardinal. Cette mission était fort délicate, tout le monde le reconnaît; aussi le Légat eut-il soin de s'entourer des hommes les plus capables de l'aider de leurs conseils. A sa suite on vit quelque temps saint Jean de Capistran (Scharpff, *op. cit.*, pag. 160); mais celui qui semble avoir attiré plus spécialement l'attention des historiens, c'est Denys. « Habebat in comitatu suo doctrina et virtute admodum excellentes, quos inter jure merito recenseri debet Ven. Richelius. » Gasp. Hartzheim, pag. 114; Scharpff, pag. 169; Düx, t. II, pag. 29; Pastor, t. II, pag. 97; etc. Et Hartzheim ajoute, d'après Barth. Fisen, cette phrase citée plus haut, « que le Légat ne croyait pas pouvoir mener à bien son entreprise, s'il ne l'avait sans cesse à ses côtés. » Comment s'expliquer alors qu'avec cette conviction il ait laissé passer 9 mois, c'est-à-dire la plus grande partie de sa légation, sans l'appeler auprès de lui ? Aussi, sans aller jusqu'à prétendre avec le P. Cassani (p. 75) que le Cardinal ne consentit à accepter sa légation qu'à la condition de pouvoir s'adjoindre Denys le Chartreux, nous croyons avec Scharpff qu'il le manda près de lui dès le début, et que l'excursion de notre auteur en Allemagne dura, non pas 4 ou 5 mois, mais 14 mois environ. Nous savons aussi que son séjour auprès du Légat ne fut point continu. A plusieurs reprises, il obtint la permission de venir se retremper à Ruremonde dans le recueillement de la retraite; mais le Cardinal ne le laissait partir ni volontiers ni pour longtemps. (Cassani, pag. 91.)

Denys n'est ni le seul ni le premier Chartreux qu'on ait tiré de son cloître pour l'appliquer au service de l'Église. Précisément vers la même époque, le 28 Mai 1448, Nicolas V élevait à la dignité de Nonce du Saint-Siège et de Collecteur général de la Chambre apostolique aux royaumes d'Espagne, un simple convers de Porta Cœli, Jean de Néa, son ami d'autrefois, aux jours où il suivait la cour des rois d'Aragon. Sur ce religieux et ses rapports d'amitié avec Thomas de Sarzana (Parentucelli), voir *Ephemerid. O. Cartus.*, XIX Octob., et Tromby, *op. cit.*, t. VIII, append. II, n. CLXX.

le Pape, il refusait tout présent et descendait de préférence dans les monastères, où il assistait aux offices et aux autres exercices de la Communauté. Denys se fit le plus humble de cette humble cour. Pour échapper à l'ennui des réceptions, il s'esquivait autant que possible, à l'entrée des villes, et gagnait un couvent, où il allait voir la bibliothèque [1] et demandait une petite chambre pour travailler et prier. Ses deux principales occupations, à la suite du Légat, semblent avoir été la visite des monastères et la recherche des pratiques magiques et superstitieuses, alors très en vogue [2].

Du reste il n'y avait pas que des honneurs à recueillir sur la route, pour les compagnons du Cardinal. Nul n'ignore la situation de l'Église d'Allemagne à cette époque : idées anti-romaines, tendance vers le schisme, attachement aux principes du concile de Bâle, relâchement plus ou moins profond [3]. La mission réformatrice du Cardinal rencontrait une grande résistance, et il en résultait des scènes souvent très vives [4].

Parti de Ruremonde vers la fin de Septembre, le Légat et sa suite allèrent à Cologne, pour terminer le débat entre l'archevêque et le clergé de Clèves, qui refusait les subsides exigés par le prélat. Ils s'acheminèrent ensuite, par Aix-la-Chapelle, Herkenrode, Saint-Trond, Maestricht, vers la ville de Liège, qui avait sollicité une visite du Cardinal, jadis son archidiacre, et qui lui ménagea une entrée triomphale, le 13 Octobre. Par malheur, le clergé de Liège ne persévéra pas dans ces premières dispositions. La perspective des réformes possibles réveilla toutes les appréhensions. Aussi lorsque le surlendemain le Cardinal les admit en audience solennelle, tous se levèrent et déclarèrent qu'ils consentaient à le recevoir comme ami, mais non comme Légat. Des paroles amères furent prononcées, et l'irritation devint telle, que

1 « Hoc unum isthæc ei libertas contulit, ut quod alias neutiquam licuisset, vetustas librorum officinas cœnobiaque inviseret. » Préf. de Th. Loer sur le commentaire des Prophètes.

2 C'est à lui que le Légat confia la conversion et la direction d'une magicienne célèbre, nommé Gebula (Sybille). Loer, cap. II, n. 10.

3 Pastor, *Hist. des Papes*, t. II, pag. 96.

4 Voir Scharpff, *Der Kardinal und Bischof Nicol. Cusa*, Mayence, 1843, pag. 176 ; Düx, *Der deutsche Kardinal von Cusa*, Ratisbonne, 1847, t. II, pag. 28, et l'article déjà cité du Dr Uebinger.

le Légat, abandonnant la ville, se retira à la Chartreuse, où ses meilleurs amis n'osèrent même pas venir le saluer. « Dans ces circonstances, dit Düx, le Cardinal dut trouver de la consolation dans l'assistance que lui prêta son noble compagnon, Denys le Chartreux, qui fit entendre à l'évêque une remontrance pleine d'une liberté tout apostolique [1]. » Enfin après deux jours de pourparlers inutiles, le Cardinal, renonçant à triompher de la résistance, quitta définitivement la ville. Il laissait derrière lui une lettre grave et forte, où il révoquait toutes les concessions d'indulgences qu'il avait accordées aux Liégeois.

Pour la consolation de nos lecteurs nous devons ajouter que l'opiniâtreté du clergé de Liège ne tint pas contre ces rigueurs. Trois mois après (Janvier 1452), comme le Cardinal et sa suite revenaient de Bruxelles à Cologne, on se porta en corps à sa rencontre. Tous demandaient pardon pour le passé et promettaient de s'amender; beaucoup avaient déjà pris l'initiative. Dans ces conditions on devine que la paix se fit facilement. Le Légat très ému, ouvrit ses bras à ces fils repentants : le passé était oublié, et selon la remarque naïve de l'historien, on s'aima plus qu'auparavant [2].

Nous ne suivrons pas nos voyageurs dans leurs courses à Cues (23 Oct. — 7 Novemb.), où le Cardinal posa la première pierre du grand hôpital Saint-Nicolas, construit à ses frais, et qui conserve encore en partie sa bibliothèque, ni à Bruxelles, dans cette tentative de passage en Angleterre, pour y traiter, au nom du Pape, de la paix entre la France et la Grande-Bretagne. Ils furent reçus avec honneur par le duc

[1] Düx, t. II, pag. 29; Scharpff, pag. 177. Le Dr Pastor dit aussi : « Parmi ceux qui accompagnaient le Cardinal, se trouvait un homme connu pour sa vaste érudition, mais plus encore par la sainteté de sa vie, un homme véritablement enflammé de zèle pour la réforme des maisons religieuses, le célèbre Chartreux Denys van Leewis. Il soutint énergiquement le Cardinal dans l'accomplissement de sa tâche si difficile; nous en avons une preuve dans son discours à l'évêque de Liège. » *Hist. des Papes*, t. II, pag. 97. Tous ces historiens font allusion à la scène racontée par Loer (cap. III, n. 15, 16) et par Raynaldi (an. 1452, n. 18) et qu'ils placent à Ruremonde. Il nous semble qu'il y a dans le récit de Loer des détails incompatibles avec l'application qu'on en fait ici.

[2] Adrianus de Veteri-Busco, *De rebus Leodiens.* etc.; apud Martène, *Ampliss. collect.* t. IV, col. 1209; et Corn. Zantfliet, *Chronicon*, ibid. t. V, col. 475.

de Bourgogne, Philippe le Bon, qui les dissuada d'aller plus loin, probablement parce que leur mission était rendue inutile par celle du Cardinal d'Estouteville [1]. Mais nous ne saurions passer sous silence la part qui leur revient dans les décisions des conciles provinciaux de Mayence (14 Novemb. — 3 Décemb.) et de Cologne (23 Février — 8 Mars 1452). Ces décrets donnent une idée assez pittoresque du temps : obligation pour les clercs de porter la tonsure, des vêtements décents ; injonction aux Juifs de porter une rondelle jaune sur la poitrine, et aux Juives deux raies bleues sur leur voile ; défense d'exposer le Saint-Sacrement sous un verre « in monstrantiis [2] » à la vue du peuple, sauf pendant l'Octave du Saint-Sacrement ; etc. [3] Mais où nous croyons retrouver l'intervention personnelle du Légat et de son ami, c'est dans le décret final portant qu'à chaque synode diocésain lecture sera faite de l'excellent traité de saint Thomas, *De articulis fidei et Ecclesiæ sacramentis*, et qu'un exemplaire en sera distribué aux desservants de toutes les églises paroissiales [4].

C'est par ce dernier vœu que se termine la mission du Cardinal, mission de paix et de lumière, le chef-d'œuvre, comme on l'a appelée, d'une vie d'ailleurs si bien remplie. Le Légat et sa suite y déployèrent toutes les qualités et toutes les vertus. Sans doute ils ne purent sauver l'Allemagne, le mal était trop profond ; mais il y eut comme une halte sur la pente fatale, et l'on a remarqué que les monastères qui se soumirent aux réformes du Cardinal, traversèrent sans faiblir les épreuves du XVIe siècle [5]. Les deux amis se séparèrent

1 La légation du Cardinal de Cusa avait été étendue à l'Angleterre par une Bulle du 15 Août 1451. On verra plus loin (pag. 62, note.) l'intérêt que présente cette date pour notre sujet.

2 C'est, dit Fleury, la première fois qu'il est question de ce genre de culte. *Hist. de l'Église*, liv. 110, t. XXII, pag. 554.

3 Pour les détails voir Labbe, *Concil. gen.* t. XIX, pag. 113 et 145.

4 Saint Thomas. T. XXVII, pag. 170. Édition Vivès. Selon Denys, toute bibliothèque de prêtre devait renfermer le Livre des sacrements, un lectionnaire, un antiphonaire, un livre des baptêmes, un Comput, les Canons pénitentiaux, le Psautier, un livre d'Homélies pour tous les Dimanches et fêtes de l'année, les Statuts diocésains et les Légendes des Saints. « Ex quibus omnibus si unum defuerit, sacerdotis nomen vix in eo constare poterit. » *De vita archidiac.*, art. XVI. *Oper. minor.*, t. I, f° 406. *De vita curat.*, art. VIII. *Ibid.*, f° 475.

5 Pastor, t. II, pag. 114, note 1.

pour ne plus se revoir en ce monde; mais chez tous deux une estime profonde survécut à la séparation, « et entre eux s'établit dès lors un commerce épistolaire très suivi, dont les traces n'ont pas entièrement disparu [1] ».

Cette excursion rapide sur un terrain qui n'était pas le sien fut très utile à Denys. Il y puisa de nouvelles lumières et des connaissances pratiques qu'il utilisa plus tard. Pour les besoins de la visite, il avait composé les traités *De munere et regimine Legati*[2], *De reformatione claustralium, De reformatione monialium, Contra vitia superstitionis.* A la prière du Cardinal et pour lui, il écrivit son ouvrage *Contra perfidiam Mahometi*[3], et une explication de certains passages difficiles

[1] Uebinger, loc. cit. pag. 660. Ici encore nous nous permettrons d'élargir les données de cet auteur, et de croire que les relations épistolaires des deux amis étaient antérieures à 1452. Le Catalogue de Loer mentionne (vers la fin) « Epistolæ multæ ad Cardinalem de Cusa ». D'autre part, Possevin, en 1606, signalait un certain nombre de lettres du Cardinal à Denys : « Dionysius de Ryckel... ad quem Nic. Cusæ Card. viri doctissimi, plures exstant epistolæ. » *Apparat. sac.* Mais de cette volumineuse correspondance il ne reste aujourd'hui, à notre connaissance, que deux lettres de Denys, en tête du *Monopanton* et du traité *De causa diversitatis eventuum humanorum ;* et dans les œuvres du Cardinal, deux brèves mentions de Denys, l'une dans la préface de la *Cribratio Alcorani*, l'autre dans une lettre inédite de la bibliothèque de Munich. Cod. lat. 19697, n. 180.

[2] Aujourd'hui perdu.

[3] Le Cardinal de Cusa a laissé également une *Cribratio Alcorani*, sur laquelle Scharpff (*Der Kardin. von Cusa als Reformator*, Tubingue, 1871, pag. 248) fait cette remarque : « Après la prise de Constantinople, le Pape Pie II avait projeté d'écrire un ouvrage considérable où il démontrerait au Sultan l'erreur du Mahométisme et la vérité du Christianisme. Le Cardinal, fixé à Rome depuis le mois d'Avril 1460, fut invité à lui fournir des matériaux. » La dédicace de la *Cribratio* ne laisse aucun doute à cet égard : « Recevez, T. S. Père, ce livre d'un de vos plus dévoués serviteurs. Puisque, à l'exemple du saint Pape Léon, qui transperça du glaive de la parole apostolique l'hérésie nestorienne, vous voulez démontrer la perversité de la secte mahométane, je vous offre ce livre comme une contribution nécessaire à la prompte réalisation de votre projet. » Le Cardinal ne se contenta pas de son apport personnel ; dans cette même dédicace il signale au Pape le travail de son ami : « Demum concitavi fratrem Dionysium Carthusianum ut scriberet contra Alchoran : qui fecit et misit opus suum magnum Nicolao Papæ. » Les deux auteurs s'étaient partagé le travail, car les deux œuvres ne font pas double emploi. A Denys est échue la tâche de démolition : il démontre la fausseté du Mahométisme par les erreurs philosophiques et théologiques qui pullulent dans le Coran. Le Cardinal s'était réservé le travail de reconstruction : « Ego ingenium applicui, dit-il de son œuvre, ut etiam ex Alchoran Evangelium verum ostenderem. » (*De cribratione*, Præfat.) Et en

de Job, *De causa diversitatis eventuum humanorum*. Enfin, c'est encore à l'évêque de Brixen qu'est dédié le *Monopanton,* sorte de codification de la doctrine de saint Paul tirée de ses différentes Épîtres[1].

effet il s'appuie sur tous les aveux échappés à Mahomet pour démontrer la vérité de la foi chrétienne. C'était, dans ses deux parties, l'œuvre rêvée par Pie II. Le Pape mourut trop tôt pour conduire à terme son projet, et il a manqué à la gloire du Chartreux de devenir le collaborateur d'un Pape. — Si, comme il est croyable, le traité *Contra perfidiam Mahometi* fut un des fruits de l'entrevue de 1452, il faut en placer la composition entre les années 1452 et 1455.

1 « RR. in X• Patri ac D^no^ D^no^ Nicolao de Cusa, S. R. E. Cardinali præclaro *et nunc* S. ac Ap. Sedis Legato de latere per Angliam atque Almaniam, patri ac præceptori in syncerissimæ charitatis visceribus cordialissime prædilecto, F. Dionysius Cartusiensis subjectionem humillimam, et quidquid servitus et oratio poterunt peccatoris. » Cette dédicace nous donne la date de l'ouvrage. Nicol. de Cusa fut élevé au Cardinalat en 1448 ; il devint Légat pour la deuxième fois en Allemagne, en Décembre 1450, et en Angleterre, le 15 Août 1451. C'est donc entre cette dernière date et le 8 Mars 1452, que lui fut offert le *Monopanton*.

DENYS A BOIS-LE-DUC.

Denys recommençait à goûter les charmes de la solitude, lorsque la Providence lui ménagea une nouvelle épreuve. Un Chanoine de Bois-le-Duc[1], désirant consacrer à Dieu le petit domaine que lui avaient légué ses ancêtres, l'offrit au saint Chartreux, dont il vénérait la science et les vertus, pour qu'on y établît une maison nouvelle. L'Ordre avait alors pour Général un Hollandais, D. Jean Rosendael ; il accueillit avec joie les propositions du Chanoine. Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, de qui relevait le pays, admirateur de Denys et ami des Chartreux, se prêta de grand cœur à l'érection d'une Chartreuse en l'honneur de sainte Sophie de Constantinople[2]. La chute encore récente de cette ville avait laissé dans tous les cœurs chrétiens un amer ressouvenir; de plus le Duc, plus expert en faits d'armes qu'en science hagiographique, prenait sainte Sophie (Sophia, la Sagesse éternelle) pour une Vierge martyre, et lui avait voué la plus naïve comme la plus tendre dévotion[3]. Rarement une fondation s'était présentée sous de meilleurs auspices, et l'on pouvait envisager l'avenir avec confiance lorsque notre Chartreux fut chargé de cons-

1 Voir Gerardus Eligius. *Annales Cartus. S. Sophiæ*, § X. (Ms. de la biblioth. de la Chartr. de N.-D. des Prés.) Ce Chanoine s'appelait Ludolphe van den Waeten. Raissius. *Origin. Cartus. Belg.* Duaci, 1632, pag. 128. Il se fit ensuite Chartreux.

2 On peut lire dans Raissius (pag. 131) et dans Tromby (*Storia del P. S. Brunone*, Napoli, 1779, t. IX, append. I, n. XXVIII), le *Libellus supplex* de Denys au Duc et la réponse laconique de celui-ci : « Fiat ut petitur, in honorem S. Sophiæ Constantinopolis civitatis. Charles. » Le fondateur avait l'intention de dédier la nouvelle Chartreuse à sainte Marie l'Égyptienne; mais le désir du prince l'emporta. Le Téméraire par affection pour Denys, avait voulu se constituer le protecteur de la maison en fondation : il permit aux Chartreux de faire sculpter les armes de Bourgogne sur le portail, et promit de lui venir en aide plus efficacement, dès que les circonstances le lui permettraient ; mais sa mort prématurée rendit sans effet toutes ses promesses. G. Éloi. *Annales*, § IX.

3 Welters, *op. cit.*, pag. 36.

truire et d'aménager la nouvelle Chartreuse [1]. Grand fut donc son désappointement en recevant des mains du pieux fondateur un terrain assez exigu, fortement en pente au flanc d'une colline, privé d'eau, et pour comble traversé par une grande route très fréquentée.

Ce n'était pourtant que le début de ses mécomptes, et il faut lire dans l'annaliste les péripéties dramatiques de cette entreprise. Ce premier établissement à Ollandt (Ollandia) succomba au bout d'un an aux inconvénients de sa position. On se rendit un peu plus loin à Eyckendonck (Quercetus), vallée marécageuse où, selon l'historien, se voyaient encore les traces du déluge, des forêts souterraines (tourbières), et des eaux si abondantes qu'on faisait en barque le tour des propriétés, « et erant pro mœnibus undæ ». Il fallut y transporter pièce à pièce tous les matériaux de l'ancienne construction, « quæ integra, integra, et quæ convulsa, convulsa; lapides in primis sanctuarii, quia sanctificati Domino, separatim, non tumultuarie sicut cetera, deportati sunt [2] ». Puis, sur ce sol mouvant et fangeux, à force de fossés, de canaux, d'aqueducs, de travaux de drainage de toutes sortes, après bien des murs éboulés et reconstruits, au prix de fatigues inouïes, on réussit à faire tenir debout six cellules et une chapelle que le saint Recteur inaugura par une extase.

L'état présent de la Communauté n'en demandait pas davantage. Mais cette Communauté si chétive, que de peines pour l'entretenir! On manquait de tout. « Vidisses », continue l'annaliste que nous aimons à citer dans sa langue, parce qu'il l'écrit avec une rare élégance, « virum infulis dignum, et ad quem reges et principes provinciarum respiciebant, ad quem

1 La lettre du R. P. Général qui instituait Denys Recteur de la nouvelle maison est (d'après l'annaliste) du 3 Juillet 1466. « Quia nova plantatio indiget uno bono Rectore, auctoritate nostra et cum consilio totius Domus nostræ, constituimus in Rectorem dictæ novæ plantationis D. Dionysium, qui in dicta nova plantatione a principio laboravit, et præ ceteris facta ejus cognoscit pariter et intelligit. » Il lui donnait toute latitude pour traiter avec les grands et les autorités, et pour choisir dans les maisons de la province trois religieux discrets et deux convers zélés, capables de faire régner dans la nouvelle maison l'esprit religieux. Tromby, *op. cit.*, t. IX, append. I, n. XXVII.

2 G. Éloi. *Annales*, § XII. — Il n'eût pas été difficile à Denys, ajoute l'annaliste, de les transporter miraculeusement, « sed maluit consueta via naturæ procedere quam per insolentiam tale aliquid moliri ».

ex toto propemodum orbe deferebantur dubia et quæstiones, supplicantem pro fuscinulis et ollis. Et adhuc etiamnum videor mihi videre illum pro minutiis talibus rogantem, quoties quæstorium librum Domus hujus revolvo, in quo notantur omnia et singula diligentissime quæ corrogavit, etiam usque ad cacabos et lebetes. Ita plane vir tantus, cui similem noster Ordo non habebat nec habebit fortassis unquam, maxima laus sui sæculi, et quem Miræus dicit non habuisse suo sæculo parem aut secundum, cogebatur servire rei culinariæ[1]. » La charité des fidèles répondait de son mieux à ces nécessités urgentes; mais telle était la difficulté des approvisionnements et des transports dans ces contrées déshéritées[2], que nos six malheureux se virent réduits à opter entre une mort à bref délai, mort de fièvre et de faim, et une nouvelle migration. Denys avait tenté tous les moyens humains et épuisé sa science économique; il s'adressa à Dieu, qui dans une vision lui montra le lieu où devait enfin se fixer cette Chartreuse instable et vouée jusqu'au bout à l'infortune.

Mais le saint Recteur ne devait pas voir cette nouvelle maison. Il avait, dans une lutte de trois ans contre les éléments et des difficultés inextricables, usé les derniers restes d'une santé dès longtemps compromise par ses austérités. Accablé d'infirmités et brisé de fatigues, il dut remettre en des mains plus jeunes l'ingrat labeur de la fondation. Le Chapitre général de 1469 se montra clément : il lui donna pour successeur D. Henri Heswich[3], celui de ses compagnons qui, pen-

1 G. Éloi. *Annales*, § XIV.

2 La Campine, désolée par les guerres continuelles, était à peu près inculte et inhabitée.

3 D. Henri Heswich ou Heeswych, Prieur d'Utrecht, avait consenti, pour la consolation et le soulagement de son confrère Denys, à devenir Procureur de la maison en formation. Il se fit son aide dévoué « eum addextrabat in omnibus », et recueillit sa succession. Un an plus tard, il était lui-même remplacé par D. Jean de Monte, ancien Prieur de Wesel. C'est sous l'administration de ce dernier que les Chartreux se transportèrent à Vucht, dans un ancien Couvent de religieuses. Tous ces Recteurs passent rapidement : D. Jean de Monte, épuisé par les labeurs de la fondation, est remplacé au Chapitre suivant par Jean Mévius « senex et moribundus », et deux ans plus tard (1472) par D. Walter de Eleende. La nouvelle Chartreuse étant alors terminée, il prit le titre de Prieur. Les épreuves ne cessèrent pas pour cela : chassés trois fois de leur maison, qui resta déserte dix ans, obligés de payer rançon et de racheter leurs propres domaines, les Chartreux parcoururent la Campine, cher-

dant trois ans, avait rempli les fonctions de Procureur, et le rappela à sa chère cellule de Ruremonde[1]. Un prodige attesté par tous ses biographes avait annoncé son retour : une lumière céleste, pendant les dernières nuits qui précédèrent son arrivée, vint à l'heure des Matines éclairer l'église conventuelle de Ruremonde, au grand effroi des Frères, qui se demandaient avec anxiété la signification de cette merveille. C'était le grand Docteur qui revenait au foyer natal, et cette fois pour ne plus le quitter.

chant successivement à Boxtelle, à Hees et à Ghestelle une retraite assurée, qui partout leur manqua. La Chartreuse de Bois-le-Duc brûlée par les Gueux juste un siècle après sa fondation (1566), ne se releva jamais complètement, et disparut en 1623.

1 C'est durant ce voyage de Bois-le-Duc à Ruremonde, qu'il eut, dans l'église de Saint-Jean, cette extase publique à laquelle nous avons fait allusion plus haut, et qu'il reçut du démon, au château de Horn, un soufflet si violent, qu'il en garda depuis sur la joue la marque noire, sans qu'aucun remède pût la faire disparaître. Loer. *Vita*, cap. II, n. 11 ; cap. V, n. 24.

SA MORT. SON CULTE.

Cependant Denys n'était pas rentré pour briller encore. Sa santé était détruite : il souffrait de la pierre, et ses jambes n'étaient qu'une plaie. Il voulait avant tout se préparer à la mort dans le recueillement et le silence ; il sacrifia tout à ce grand désir, tout, jusqu'à sa plume, son arme de prédilection, la compagne aimée de sa vie. Son dernier ouvrage date de cette même année 1469. Il l'adresse à ses frères comme le dernier fruit de son zèle, son testament et sa recommandation suprême : « Hoc meditationum mearum opusculum suscipite, fratres charissimi, atque pro me igitur exorate, qui de cetero ad securæ taciturnitatis portum transferre me intendo, et ad sacrum exitum, prout Dominus dederit, parare, præsertim quia et vires corporis multum deficiunt. Et istud opusculum anno vitæ meæ 67 finio, anno Domini 1469. Ad laudem et gloriam Omnipotentis, qui est super omnia Deus sublimis et benedictus. Amen[1]. » Trente-cinq ans plus tôt, l'an 1434, il avait débuté par son *Expositio in Psalmos ;* il terminait par le traité *De meditatione,* fidèle comme on le voit, à sa première passion, ou plutôt à la seule passion de toute sa vie, la prière. Dès lors il ne vécut plus que pour Dieu, répétant avec larmes ces trois oraisons jaculatoires qui lui étaient familières : « Lux æterna luceat eis, Domine », pour s'exciter au désir de la lumière éternelle ; « Maria unxit pedes Jesu », pour implorer le pardon de ses péchés ; « Sancti qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem », pour se

1 A la suite du petit traité *De modo psallendi,* le premier éditeur a ajouté cette note : « Hic pius admonendus est lector quoniam opusculum, morte præventus, auctor imperfectum reliquit. » (*Opuscula aliquot ad theoriam* etc. Colon., 1534, f° 359.) On en a conclu que cet opuscule est le dernier ouvrage de l'auteur. Nous pensons que c'est une erreur. Le traité *De modo psallendi* est court, c'est vrai, mais non incomplet, comme on l'a cru : il se termine régulièrement comme tous les autres écrits de Denys, et dans sa pensée, il devait servir de couronnement à son travail sur les Psaumes.

confirmer dans la confiance en Dieu. Le jour de saint Thomas d'Aquin, un de ses Saints de prédilection, il fit un effort et descendit jusqu'à la chapelle pour entendre une dernière messe et recevoir une dernière communion. Jamais sa piété n'avait été aussi sensible. Mais cet effort acheva de le briser, et lorsque, après son action de grâces, il eut regagné sa petite cellule, il dit au frère Charles Van Herck, son servant : « Voici le moment que j'ai prédit et désiré. Que faire désormais ici-bas où je serais à charge à tous? Il vaut mieux que je meure. » Et prenant en dégoût toute nourriture, il s'endormit dans le Seigneur, le 12 Mars 1471, fête de saint Grégoire-le-Grand, à 11 heures du matin [1], pendant que ses frères chantaient à l'église les vêpres d'un Docteur. Son visage devint, après la mort, d'une beauté remarquable, et un parfum céleste se répandit dans la cellule [2].

Denys avait 69 ans; il était grand et fort, et d'aspect vénérable [3]. Malgré un léger défaut à la mâchoire, qui le faisait

[1] Dans une ancienne liste des Prieurs de Ruremonde, rapportée par Welters (pag. 111) sur la foi du Chartreux Schwengel, on trouve un certain Denys « D. Dionysius », qui figure pour une période de 24 ans, (1446-71), et serait mort précisément cette année 1471. L'auteur se demande si ce Dionysius ne serait pas notre Chartreux. A cela nous pouvons répondre, que Schwengel, le seul qui introduise ce nom dans la liste de Ruremonde, l'accompagne de cette remarque significative : « Putatur ab aliquibus ipsum quondam Priorem D. Ruremundæ egisse; mihi hoc ipsum non satis constat. » Aucun document authentique contemporain n'en fait mention, pas même l'obiit de Denys, qui porte seulement : « quondam *Procurator* hujus Domus », et il faudrait admettre que ce priorat n'a laissé aucune trace dans l'Ordre. Le Prieur qui occupait le siège de Ruremonde en 1471 est D. Walter de Eleende (Leendanus), transféré à Sainte-Sophie en 1472, après un gouvernement de plus de 24 ans, au témoignage de l'annaliste déjà cité. On trouve aux archives de la ville un acte signé par lui qui remonte au 28 Mai 1456.

[2] Campanini, pag. 78. Dinbani, pag. 168. « Quo mortuo » dit l'*Elenchus* d'Oxford, ms. du XV[e] siècle (Rawl. C. 564) « odor suavissimus exivit de corpore suo, et diu in ejus cella permansit ».

[3] Au réfectoire des Chartreux de Ruremonde se voyaient autrefois trois tableaux de la main du peintre Schumaker, et représentant Denys tenté par le démon, disputant contre le Duc, et recevant la nuit la visite d'un ange. Quelle était la valeur historique de ces tableaux pour la reproduction des traits du Chartreux, c'est ce que nous ignorons puisqu'ils sont perdus. Thevet, dans ses *Pourtraits des hommes illustres* (pag. 161), reproduit un portrait ou prétendu portrait qui lui avait été communiqué par la Chartreuse de Cologne en 1578, et qui semble copié d'un monument funéraire. Les éditions de Cologne présentent souvent au frontispice ou en dernière page, un Denys debout, entouré d'une auréole et foulant le

bégayer, il avait la parole facile et la conversation aimable. Dans la courte apparition qu'il fit à la suite du Cardinal, sur la scène publique de l'Allemagne, il aurait eu le temps, si l'on en croit Moll, de se faire une sérieuse réputation d'orateur[1].

Le bruit de sa mort rapidement répandu dans la ville, causa une vive émotion, et l'on se préparait à faire au saint religieux un enterrement triomphal ; mais ses frères prévinrent l'enthousiasme populaire en l'ensevelissant précipitamment dans l'humble cimetière de la Communauté. Sa tombe n'en devint pas moins le centre d'un petit pèlerinage, et beaucoup dans la contrée assurèrent avoir reçu par son intercession des faveurs miraculeuses.

Le Protestantisme vint interrompre ce travail de canonisation populaire. La Chartreuse de Ruremonde allait d'ailleurs passer par des épreuves bien capables de détourner l'attention publique. Détruite une première fois le 16 Juillet 1554 par le grand incendie qui réduisit la ville en cendres, elle sortait à peine de ses ruines, lorsque le 23 Juillet 1572, les troupes du prince d'Orange se ruèrent sur la malheureuse cité. Les Religieux avaient le don d'exciter tout particulièrement la haine des sectateurs du pur Evangile et des ennemis de la propriété, et c'est un privilège qu'ils ne semblent pas avoir perdu. La Chartreuse attirait donc les Gueux à deux points de vue, et par le désir bien naturel de maltraiter des moines, et par l'espoir d'un gros butin, car la voix publique attribuait aux Chartreux une certaine opulence.

Rien d'horrible comme le récit de cette invasion, tel que nous l'a laissé Havensius. Sur les vingt-deux religieux présents, douze furent massacrés avec un raffinement de cruauté qui fait frémir[2]. Après les avoir tués lentement, on leur

démon (de l'école d'Holbein), ou offrant à genoux un livre à la sainte Vierge (école d'Albert Dürer). En attendant de nouvelles découvertes, que nous accueillerions avec reconnaissance, nous en sommes donc réduits, sur la véritable physionomie de notre Chartreux, aux récits des historiens.

1 Moll. *Joann. Brugman*, t. II, pag. 71. — Pendant longtemps Denys fut chargé à Ruremonde des sermons capitulaires : c'est là probablement l'origine de ses sermons *ad Religiosos*.

2 Arnold Havens, Prieur de Gand. *Historica relatio XII Martyr.*, etc. Colon., 1608. — Les religieux s'étaient réfugiés à l'église, où la plupart furent massacrés. L'un d'eux, D. Sévère de Coblentz, eut la tête fendue

ouvrit le ventre, on leur arracha les entrailles, on exposa leurs chairs en vente publique; deux furent bouillis dans une chaudière, et trois mis à la broche et rôtis au feu. Le Sacristain, D. Vincent de Herck, jeune homme tout aimable, fut un des plus maltraités. Le nez et les oreilles coupés, les lèvres fendues, le menton taillé en forme de croix, la peau de la tête arrachée, il fut promené par la ville, au milieu d'une troupe de Gueux, revêtus d'habits sacerdotaux, qui psalmodiaient par dérision les prières de l'Église, et l'accablaient de coups. Sur le parcours se présente un perron; on le hisse par-dessus : « Allons, moine, prêche-nous! » Et lui, avec sa simplicité ordinaire : « Que voulez-vous que je vous prêche puisque vous ne voulez pas vous convertir? Je vous pardonne de tout mon cœur, et prie bien Dieu de vous pardonner; mais par grâce ne me faites pas souffrir davantage. » Un soldat, mû de pitié, lui tira un coup de fusil à bout portant, et comme il respirait encore, on le pendit à la porte du couvent des Franciscains. Tels étaient les disciples et successeurs de Denys[1]. Des dix survivants, cinq, blessés, mutilés, réussirent à s'échapper par les jardins; les autres, emmenés captifs, durent être rachetés à prix d'argent. L'œuvre

devant l'autel de la sainte Vierge, et son sang jaillissant à une hauteur de 18 pieds, couvrit le mur voisin. Ces taches glorieuses, précieusement conservées pendant plusieurs siècles, ont disparu aujourd'hui sous une couche de chaux. Notre ami M. Ingold a récemment examiné, à Swalmen, les reliques des Martyrs. Elles consistent en 13 crânes (avec les 12 Chartreux on avait massacré aussi le Chapelain de l'évêque de Ruremonde, D. Paul de Waelwyck) et 12 mâchoires inférieures, et un certain nombre d'autres ossements. Plusieurs de ces crânes portent les traces évidentes de blessures et de coups; on y remarque notamment un coup de sabre, un trou de balle, etc. Ces reliques, confiées (d'après la tradition du pays) par les Chartreux à la famille Cloquet de Ruremonde, lors de la suppression du monastère en 1783, furent transportées à Swalmen par le curé Jacques Cloquet. Swalmen est un village des environs de Ruremonde, où la Chartreuse possédait une ferme appelée encore aujourd'hui Closterhof.

[1] C'est aussi par la lecture assidue des œuvres du saint Docteur que les 18 Chartreux d'Angleterre, mis à mort pour la foi en 1534, se préparèrent à l'inestimable grâce du Martyre : « Is enim », écrivait le principal d'entre eux, « adeo corda nostra suis sacratissimis scriptis et documentis sibi allexit, ut eo carere sine gravi molestia minime possimus. Nobis enim sapiunt opera ejus melliflua et sanctissima præ ceteris pene omnibus sacris scriptoribus quos hactenus legimus. » Lettre du B. Jean Houghton à D. Thierry Loer, 23 Juil. 1533. Et il demandait qu'on lui envoyât 10 exemplaires de tous les ouvrages parus, et 20 de quelques-uns en particulier.

de sang accomplie, on commença le pillage en règle de la maison, qui ne conserva guère que les murs. Les clous, les ferrements, les tuyaux de plomb furent arrachés et vendus. La caisse avait été pillée au préalable ; il fallut payer la rançon des prisonniers : la Chartreuse était ruinée pour longtemps.

Elle se relevait péniblement de ce désastre, lorsque Mgr Cuijck, évêque de Ruremonde, vint la visiter au mois d'Octobre 1607. Grand admirateur de Denys[1], il fit restaurer l'autel de la sainte Vierge, sur lequel le Chartreux avait coutume de célébrer, et le consacra sous l'invocation de saint Denys l'Aréopagite, en mémoire de son fidèle disciple, Denys de Ryckel. Il y dit la messe le 7 Octobre pour obtenir de retrouver les restes du saint Religieux, car on avait oublié l'emplacement exact de sa tombe par suite des bouleversements qui avaient exhaussé et changé la face du cimetière. En même temps il sollicitait de toutes parts des prières à la même intention. A cette époque vivait à Ruremonde un vieux Chartreux, Henri Kercken, qui avait passé 50 ans dans l'Ordre. Très dévot à son confrère, il occupait sa cellule ; il désirait reposer dans sa tombe, dont il désigna la place approximativement. C'était derrière la chapelle de la sainte Vierge où Denys avait si souvent dit la sainte Messe. Lorsqu'il s'éteignit, quelques mois plus tard, le Prieur, D. Jodocus, pour satisfaire au dernier vœu du mourant, fit creuser sa fosse à l'endroit indiqué. Les fouilles amenèrent la découverte d'un squelette qui fut examiné par les médecins. Les ossements fort bien conservés furent reconnus pour ceux d'un homme de grande taille et de grande force ; les dents de devant, par leur proéminence, indiquaient le défaut organique que Loer attribue à Denys. Le crâne exhalait une odeur suave, et les deux doigts de la main droite, qui avaient tenu la plume si pieuse de l'écrivain, conservaient encore leurs chairs et leurs téguments[2]. Ces vénérables ossements furent soigneusement exhumés et conservés à la Chartreuse

1 Mgr Henri Cuijck, professeur à Louvain avant son élévation à l'épiscopat, avait publié (1578) une édition de Cassien où il déclare avoir profité beaucoup de la paraphrase de Denys.

2 « Cum ejus corpus elevaretur, pollex et index manus dexteræ integri, carnosi et vividi apparuere ac si ea die humati... Quid aliud indicat, quam elucubrationibus sibi immortalitatem comparasse ? » Morozzo, *Theatrum cartus. Ord.* Taurini, 1681, pag. 88. Welters, *op. cit.*, p. 106.

de Ruremonde, jusqu'à ce qu'il plût à la bonté divine de les glorifier par des miracles[1].

Mgr Cuijck avait entrepris un procès canonique préparatoire à la béatification de son illustre diocésain, mais la mort vint interrompre ses travaux. Après lui, la malheureuse maison éprouva de nouvelles tribulations : brûlée une seconde fois, le 31 Mai 1665, elle fut comprise dans les décrets de suppression de Joseph II, et définitivement enlevée à l'Ordre le 30 Juin 1783. Après bien des péripéties qu'il serait trop long de relater, elle est devenue un grand séminaire, où vit toujours le souvenir du grand Docteur. « L'asile des Chartreux, dit Welters, est devenu la florissante et féconde pépinière des jeunes Lévites du diocèse de Ruremonde... La science et la piété des saints Chartreux imprègnent encore leur chère solitude; et, pour nous servir d'un mot célèbre du grand Tertullien, sur ce sol sacré le sang cruellement répandu des Martyrs est devenu une semence de nos Lévites du Sanctuaire : Sanguis martyrum, semen Levitarum[2]. » La cellule même que Denys occupa si longtemps, cet étroit réduit décrit par Habets, contigu à l'église, éclairé par une petite fenêtre, et qui n'avait pour tous meubles qu'une table et une chaise, avait survécu à tous les bouleversements jusqu'en 1852, époque où elle a été malheureusement démolie.

Et les reliques du saint religieux, au milieu de ces révolutions, qu'étaient-elle devenues? — La tête, dérobée par une main pieuse, avant la suppression de la Chartreuse de Ruremonde, avait été subrepticement transportée à Cologne. Les instantes et persévérantes démarches de Mgr Damien de Hoensbroeck la ramenèrent au mois d'Août 1785[3] à la cathé-

[1] Henri Kercken mourut 137 ans jour pour jour après son bienheureux confrère : c'est donc en 1608, le 12 Mars, que furent retrouvés les restes de Denys, et si l'on en croit Swert, les miracles ne manquèrent pas pour attester sa sainteté : « Corpus ejus inventum est anno Domini 1608, ipso D. Gregorii die, quo et obiit, hodieque miraculis claret. » Swert. *Athen. Belgic.* Antverp., 1628, pag. 215. Du Saussay dit également dans son *Martyrol. gallic.* : « Dionysius Cartusianus, Doctor ecstaticus, cujus corpus miraculis coruscans nuper e terra levavit Henricus episcopus Ruræmundensis. »

[2] Welters, *op. cit.*, pag. 24.

[3] Cela résulte de différentes pièces conservées aux archives de Ruremonde, notamment de deux lettres du mandataire de l'évêque, Ant. Midderhoff (11 Mai et 6 Juil. 1785).

drale de Ruremonde, où elle attend toujours, dans une boîte scellée, le moment où il lui sera permis de paraître sur les autels. Une portion notable, le maxillaire inférieur, a été gracieusement donnée à la Grande Chartreuse, le 28 Août 1858 « comme témoignage de l'affection de Mgr l'Évêque envers les Religieux, et pour servir à la cause du serviteur de Dieu auprès du Saint Siège[1] ». Ce qui restait du corps, les deux tibias, les deux péronés, un fémur, tous les os des bras et une épaule, enfermé dans une caisse spéciale, eut le sort commun des reliques de la Chartreuse, que recueillirent, lors de la suppression, les nombreux amis de la maison. Conservés vraisemblablement par la famille Cloquet de Ruremonde, ces ossements furent transférés à Swalmen avec ceux des Martyrs[2].

Mais la voix publique n'avait pas attendu si longtemps pour proclamer la sainteté du serviteur de Dieu. On l'invoquait avec la même confiance que les Saints; on le représentait avec une auréole[3]; on insérait son nom dans les Martyrologes[4]; on portait ses reliques avec dévotion[5]; et il est bien peu des auteurs qui ont eu à parler de lui, qui, sous les réserves imposées par les décrets d'Urbain VIII, n'aient cru devoir lui donner les titres de Bienheureux ou de Vénérable. Saint François de Sales en particulier et saint Alphonse de Liguori

1 Sur les reliques du saint Chartreux et les différentes reconnaissances qui en ont été faites, voir *Acta Sanct.*, XII Martii, pag. 241, et surtout Welters, pag. 104 et suiv.

2 Voyez plus haut, pag. 69, note *in fine*. En l'absence de documents authentiques, on ne saurait affirmer avec une certitude absolue l'identité du corps conservé à Swalmen avec celui de Denys. Mais l'identification reste probable, et nous espérons que de nouvelles recherches dissiperont les derniers doutes.

3 Les représentations de Denys le Chartreux avec une auréole ou les attributs de la sainteté, ne sont pas rares. Ses éditions de Cologne en présentent plus d'un exemple. Nous signalons également une chaire de la Cathédrale de Laon, où il occupe un des panneaux, avec le titre de Beatus Dionysius.

4 Molanus, *Natales Sanct. Belgii*, XII Martii; Raissius, *Auctarium ad Natal.*, id.; Miræus, *Fasti Belgici*; Canisius, *Martyrol. German.*; Balinghem, *Calend. Marian.*; Ferrarius, *Catal. gen. Sanct.*; *Du Saussay, Martyr. Gallic.*; Willot, *Martyr. Gallo-Belge*; Bolland., *Acta Sanct.*; etc.

5 Le R. P. Bollandus notamment, « qui pro suo erga Venerabilem Dionysium affectu ac reverentia, aliquas ejus reliquias ad annos 46 pie religioseque adservavit ». *Acta Sanct.*, XII Martii, Commentar. præv., n. 7.

lui donnent habituellement le titre de Bienheureux. Quant à ses confrères, ils lui consacrèrent dans l'Obituaire de Ruremonde cette brève notice : « XII Martii. Dionysius a Rickel, professus et quondam Procurator hujus Domus, et Rector Domus quondam Sophiæ, decus hujus Domus. »

Dieu réserve-t-il à son serviteur un culte plus solennel, ces honneurs suprêmes que seule la sainte Église a le droit d'accorder ici-bas ? C'est le secret de l'avenir. Ses écrits et sa vie en retireraient une autorité nouvelle. Mais, dès maintenant, un enseignement ressort de cette laborieuse existence : c'est la puissance d'une vie qui sait être une. Durant sa longue carrière, Denys ne s'est proposé qu'un but : rétablir le règne du Christ en ce monde dans son intégrité. Et parce qu'il y est resté invariablement fidèle, il lui a été donné de réaliser de grandes choses. Il fut l'oracle de ses contemporains, et son action posthume dans l'Eglise a été efficace et profonde : nous croyons qu'elle le sera encore. Aucune leçon n'est plus opportune dans les temps de défaillance que nous traversons. Denys le Chartreux reparaît à son heure.

LES PREMIERS ÉDITEURS DE DENYS.
LA NOUVELLE ÉDITION.

Les ouvrages du Docteur extatique, si l'on excepte une douzaine de traités publiés peu après sa mort, ne se propagèrent, pendant un demi-siècle, que par la main des copistes. En vain, un Chartreux de grand talent et de grande activité, D. Grégoire Reisch, Visiteur de la province du Rhin, s'efforça-t-il d'en obtenir l'impression ; en vain un admirateur de Denys, le savant Dominicain Jean Romberch, adjurait-il le R. P. Général des Chartreux, de produire au jour ces trésors, s'il ne voulait encourir la malédiction du serviteur infidèle qui enfouit son talent[1] ; on se heurtait à des difficultés en apparence insurmontables. Il fallait en effet se procurer les originaux ou des copies fidèles d'ouvrages très nombreux, éparpillés un peu partout[2] ; il fallait trouver des éditeurs disposés à courir les chances de l'entreprise ; il fallait enfin, avec les maigres ressources de maisons ruinées par le malheur des temps, affronter les dépenses redoutables d'une publication aussi considérable.

Rien de tout cela cependant ne put décourager Loer a Stratis, le biographe à qui nous devons la Vie la plus complète de son bienheureux confrère. Né à Hoogstraeten, dans la province d'Anvers, Thierry Loer avait été successivement chapelain du comte Christophe de Ryneck, et notaire (administrateur des biens temporels) de l'insigne Collégiale de N.-D. d'Aix-la-Chapelle[3]. Entré jeune encore à la Chartreuse

1 Lettre au R. P. D. Bibauce, 7 Janvier 1531. Jean Romberch ne se borna pas à cette invitation, mais il vint en aide à Loer de tout son pouvoir, en faisant la révision des traités les plus importants de Denys.

2 Denys se plaint souvent de n'avoir pas lui-même d'exemplaires de ses propres ouvrages. Voyez la lettre à Arnold Campion.

3 Il avait pour collègue dans cet emploi Gérard Kalkbrenner (Hammontanus) qui devint son confrère en religion et son collaborateur dans l'édition de Denys.

de Cologne (1519), où devaient le suivre deux de ses frères, Hugues et Bruno, plus tard ses collaborateurs, il se fit remarquer par une piété exemplaire, un amour extraordinaire du travail, une énergie et une persévérance que rien ne déconcertait. A cela joignez une merveilleuse aptitude pour les affaires, dont il allait donner des preuves multipliées. Prieur de Hildesheim, en 1539, de Buxheim, en 1543, Visiteur de la Province, chargé par le Chapitre général, dans les termes les plus flatteurs, en 1548, 1549 et 1554, de la difficile mission de récupérer et de relever les maisons ruinées par les hérétiques, il déploya des talents si remarquables, que l'évêque d'Augsbourg, Othon Trusches, lui confia la réorganisation de son diocèse, et que durant son séjour dans cette ville, Charles-Quint voulut l'avoir pour confesseur. Un jour même, en pleine cour impériale, détachant son manteau, il en couvrit, pour signe de particulière estime, les épaules de l'humble moine [1].

Tel était l'homme suscité par la Providence pour mettre en lumière les œuvres de Denys. Pendant dix ans il y consacra son labeur et tous ses instants. Ce qu'il lui en coûta de recherches, de fatigues, de déboires et d'ennuis, nous le raconterons un jour. Astreint à une correspondance écrasante, arrêté à chaque instant par la pauvreté, entravé par les imprimeurs de Cologne, qui lui posaient des conditions onéreuses, presque abandonné par la Chartreuse de Cologne qui voyait avec effroi s'accumuler les dettes, il ne se découragea pas. Forcé par les circonstances de recourir aux sollicitations, à l'un il demandait des manuscrits, à l'autre des secours matériels, à tous il recommandait la vente de ses livres.

Toutefois, au milieu de ces épreuves, les consolations ne lui manquaient pas. Les adhésions et les encouragements lui venaient des personnages les plus marquants d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, de France, d'Italie. Il rencontra de généreux bienfaiteurs. Les évêques de Belgique, réunis en concile provincial à Anvers lui adressèrent des félicitations et des secours pécuniaires. Deux Anglais, West, évêque

1 D. Le Vasseur. *Ephemerid. Ord. Cartus.*, xxvi August. A sa mort (1554), ses confrères de Wurtzbourg lui donnèrent un témoignage inusité de vénération, en l'ensevelissant non pas au cimetière commun, mais dans le chœur de l'église.

d'Ély, et le chevalier Herman Rinc, familier de Henri VIII, lui vinrent en aide de tout leur pouvoir. Le Comte de Ryneck fit une généreuse offrande. Parfois ces secours prenaient un caractère vraiment touchant. De pauvres communautés s'imposèrent spontanément une cotisation ; un prêtre séculier, Guillaume Loer, le frère des éditeurs, se chargea de la publication de plusieurs ouvrages ; un Chanoine liégeois, De Hèze, en envoyant ce qu'il appelle l'obole de sa pauvreté, 20 pièces d'or, écrivait : « En vérité, si je pouvais supposer que cette édition fût arrêtée, faute d'argent, je vous sacrifierais ma fortune et j'emprunterais pour vous aider. » Ainsi purent être publiés en dix ans, 18 vol. in-folio et 10 vol. in-12 ou in-18. Les ouvrages de Denys restaient fidèles à leur caractère : fruits de la sainte mendicité, ils étaient publiés par la charité du monde catholique [1].

Cette édition de Cologne est devenue le type de toutes les rééditions partielles de Paris, de Venise et d'ailleurs. Sans manquer à la reconnaissance que nous devons à Loer, il nous sera permis de remarquer que sa collection n'est pas complète. Malgré l'activité et les recherches de l'éditeur, plusieurs manuscrits lui échappèrent et furent imprimés dans la suite. Elle n'est point homogène. Éditée au jour le jour et par différents imprimeurs, elle offre tous les types de caractères, et tous les formats, depuis l'in-folio jusqu'à l'in-18. Enfin elle est devenue rare [2], et probablement aucune bibliothèque au monde ne peut se flatter de la posséder tout entière. Cependant il n'est personne qui ne reconnaisse et n'apprécie l'importance de cet œuvre au point de vue de l'histoire du Moyen-Age et de la Réforme, et une voix plus autorisée que la nôtre a bien voulu rappeler naguère les avantages importants qu'en pouvaient retirer la science sacrée et la piété : « Ad cetera religiosi auctoris merita illud etiam accedit, quod cum scholasticam philosophiam calleret optime, inde hauserit sapienter quo et catholica dogmata confirmaret et pietatem impensius foveret [3]. »

1 Voir les préfaces de Loer, passim.

2 Certains ouvrages sont hors de prix. Les trois volumes des *Opera minora* se vendent 600 fr. !

3 Léon XIII. Lettre au R. P. Général des Chartreux, 1er Avril 1896.

Telles sont les raisons qui nous amènent à présenter au public une nouvelle édition. Les recherches patientes et infatigables d'un ami aussi savant que modeste, qui a fait de Denys son auteur de prédilection, nous ont permis de réunir des exemplaires de *tous* les ouvrages imprimés du Chartreux, et un concours de circonstances exceptionnellement favorables nous met en mesure de les publier en une seule collection. Cette publication formera environ 48 forts vol. in-4° à 2 colonnes[1], ainsi répartis : Commentaires sur l'Écriture-Sainte, 15 vol. — Œuvres théologiques, ascétiques, etc., 26 vol. (le Commentaire sur les Sentences, environ 8 vol. ; sur l'Aréopagite, 3 vol. ; sur Boëce, Cassien et Climaque, 3 vol., etc.) — Sermons, 4 vol. — Trois volumes supplémentaires renfermeront les Dubia, les Inedita, si l'on veut bien nous en communiquer, les remarques, annotations, dissertations des éditeurs, et enfin les tables générales.

Le texte a été revu avec le plus grand soin sur les éditions de Cologne, regardées à bon droit comme les plus fidèles, et confronté, lorsqu'il y avait lieu, avec les autres éditions, les manuscrits, la Patrologie de Migne, etc. Les éditeurs se sont efforcés d'y introduire des divisions nombreuses et rationnelles, pour faciliter l'intelligence et les recherches. Des tables analytiques aussi complètes que possible sont composées spécialement pour cette édition, et les citations des textes de l'Écriture en marge, exactement vérifiées. L'exécution matérielle elle-même a été l'objet d'une attention et d'une surveillance minutieuses.

En un mot rien n'a été épargné pour faire de cette publication, selon le vœu de S. S. Léon XIII, une œuvre digne de l'auteur et des matières dont il traite, « quæ auctoris rerumque dignitati respondeat, » un monument typographique capable d'honorer les bibliothèques qui voudront en faire l'acquisition.

[1] Pour les souscripteurs, le prix très réduit de chaque volume est de 8 fr. La souscription close, l'édition sera mise en librairie au prix de 15 fr. le volume. Le tome 1er (de 778 pages), orné de 3 gravures du XVIe siècle et d'un fac-simile, sera livré immédiatement aux souscripteurs. Le 2e paraîtra en Février 1897. Les tomes III-VIII sont déjà imprimés, sauf les tables.

APPENDICE I

LISTE DES OUVRAGES DE DENYS LE CHARTREUX.

On trouvera dans la nouvelle édition un catalogue très complet et très détaillé des œuvres du Docteur extatique, avec l'indication des diverses éditions. Nous nous contenterons ici de présenter le tableau méthodique de ses nombreux ouvrages [1].

A. — Exégèse.

I. Commentaire sur toute l'Écriture-Sainte, de la Genèse à l'Apocalypse [2]. — II. Passio secundum IV Evangelistas. — III. Epitome sive nobiliores sententiæ totius Bibliæ. — IV. Monopanton seu Redactio omnium Epistolarum B. Pauli in unam [3]. — V. In septem Psalmos pœnitentiales. — VI. De causa diversitatis eventuum humanorum (explication de quelques textes de Job.) — VII. Sonus epulantis.

B. — Philosophie.

I. Super Boetium, De consolatione philosophiæ. — II. Compendium philosophicum. — III. De venustate mundi.

1 Une classification rigoureusement méthodique des œuvres du célèbre Chartreux présente des difficultés, en raison de la nature complexe de certains ouvrages qu'on pourrait indifféremment ranger sous plusieurs titres. Nous nous sommes décidés pour le caractère qui nous a paru le plus saillant.

2 *Tous* ces commentaires ont eu plusieurs éditions (3 au minimum) ; *beaucoup* en ont eu un grand nombre (de 8 à 21); *quelques-uns* ont obtenu les honneurs d'une traduction. Tel le commentaire sur les Psaumes et les Cantiques, traduit en allemand, Cologne, 1535, 1562.

3 Neuf éditions, dont la première est d'Anvers. s. a. (Les éditions indiquées par nous ont été toutes vérifiées sur les ouvrages mêmes. Il en est d'autres que nous n'avons pas pu contrôler, qui restent pour nous douteuses, et que nous n'avons pas fait entrer en ligne de compte.) Le *Monopanton*, en outre, a été traduit en français, Paris, 1663, et en portugais, Napoles, 1844.

Perdus : Dialogus inter theologum et philosophum. — De ente et essentia. — De scientia universalium.

C. — Théologie et Droit Canon.

I. In iv Libros Sententiarum. — II. Summa fidei orthodoxæ [1]. — III. Compendium theologicum. — IV. De lumine christianæ theoriæ. — V. Dialogion de fide catholica. — VI. De natura veri et æterni Dei. — VII. Creaturarum in ordinem ad Deum consideratio theologica. — VIII. De distantia perfectionis divinæ et humanæ. — IX. De munificentia et beneficiis Dei [2]. — X. De laudibus B. V. Mariæ libri iv [3]. — XI. De præconio et dignitate ejusdem libri iv. — XII. De auctoritate et officio Summi Pontificis. — XIII. De potestate et jurisdictione ejusdem. — XIV. De auctoritate generalium Conciliorum. — XV. De iv Novissimis [4]. — XVI. De particulari judicio in obitu singulorum [5]. — XVII. De mutua cognitione Beatorum in patria.

Perdus : Sacræ theologiæ epitome, ex Guill. Antisiodorensis Summa. — De divina essentia.

D. — Polémique.

I. Contra perfidiam Mahometi [6]. — II. Disputatio inter Christianum et Sarracenum. — III. Contra superstitiones. — IV. De plurium beneficiorum usurpatione [7]. — V. Contra pluralitatem beneficiorum [8].

1 Six éditions.

2 Traduction française, Paris, 1587.

3 Traduction flamande, Hasselt, 1852, Bois-le-Duc, 1867.

4 Trente-sept éditions latines. (Certains catalogues en comptent jusqu'à 45.) Nombreuses traductions françaises, dont la plus ancienne, conservée à la Bibliothèque nationale, à Paris, ms. fr. 7310, remonte à l'année 1455. D'après Van Praet, elle aurait pour auteur Jean Miélot. Double traduction italienne, de Plantedio, S. J. Torino, 1578 et de R. de Savignano, Venezia, 1596, toutes deux maintes fois réimprimées. On trouve aussi une traduction flamande, Brussel, 1628; espagnole, Madrid, 1630; allemande, Aschaffenburg, 1853.

5 Quinze éditions. Traduction française de Jean Miélot, à la Bibliothèque de l'Université de Louvain, ms. 9048. Double traduction italienne, comme au n° précédent, Venezia, 1590, etc. Traduction flamande (voir Welters, page 81, n° 109); espagnole (voir Morozzo, *Theatr.*, pag. 93, n° 158).

6 Il a été publié à Strasbourg (1540) une traduction en vieil allemand, curieuse et *très libre* des livres II et III de cet opuscule, sous le titre de *Alchoran... Ynnhalt und Ablaenung*. Le traducteur y a pris toutes les licences, abréger, modifier, et même substituer sa doctrine à celle de l'auteur.

7 Douze éditions. Traduction française, Paris, 1586.

8 Traduction française. Paris,... chez Chaudière.

— VI. Contra simoniam [1]. — VII. Contra avaritiam. — VIII. Contra ambitionem [2].

Perdus : Contra vitium proprietatis in Religiosis. — Contra artes magicas et errores Waldensium.

E. — Liturgie [3].

I. Enarratio hymnorum [4]. — II. Expositio Missæ. — III. Dialogus de Sacramento altaris [5]. — IV. De sacra communione frequentanda. — V. De venerabili Sacramento sermones sex. — VI. De Sanctorum et reliquiarum veneratione. — VII. De modo devote psallendi [6]. — VIII. Contra cordis instabilitatem in divinis laudibus. — IX. De laudibus superlaudabilis Dei. — X. Laudes Dei devotissi-

1 Ce traité *De Simonia* se rattache à l'histoire d'une grande querelle théologique. A l'époque de Denys, et déjà auparavant, dans beaucoup de monastères pauvres de l'un et de l'autre sexe, l'usage s'était introduit d'exiger des postulants qui dépassaient le nombre normal, une certaine somme pour leur entretien : « Recipimus te in fratrem et sororem, si detuleris tecum unde vivas, quia bona Congregationis nostræ non sufficiunt nisi nobis. » Cette pratique avait ses défenseurs et ses adversaires, et les raisons ne manquaient ni aux uns ni aux autres. (Voir *De Simonia*, art. VI et VIII.) Le Chartreux entreprit son ouvrage pour la combattre. Il y démontre qu'elle est illicite et périlleuse, qu'elle n'est qu'une simonie palliée, puisqu'elle revient en définitive à vendre à deniers comptants un bien spirituel, qui est la profession religieuse. Sans doute, on pourrait à la rigueur, la profession accordée et faite gratuitement, demander au nouveau profès un subside pour son entretien ; mais c'est agir bien imprudemment, car s'il refuse, on a grevé le couvent et on n'a pas la ressource de l'expulsion. Donc, dans tous les cas, « tutius est non recipere ». (*De Simon.*, art. XI.) Ces conclusions furent attaquées par certains docteurs de Cologne. L'affaire parut assez importante pour être soumise à l'arbitrage de la grande autorité théologique d'alors, l'Université de Paris. C'était en 1458. Les registres des délibérations de la Faculté de théologie font défaut pour cette époque, mais une copie de la décision se trouve aujourd'hui entre les mains de M. L. Rosenthal, à Munich (voir catalogue XLIX, nº 5221), à qui nous en devons la gracieuse communication. « Determinatio DD. almæ Universitatis parisiensis super controversia quæ fuit inter mgrum Bernardum de Reyda, doctorem in theologia Colon. Univ. cum sibi adhærentibus et mgrum Dionysium Cartusiensem in Ruremunda. » Le docte aréopage est d'avis qu'il n'est pas permis de recevoir dans un monastère plus de religieuses qu'il n'en peut nourrir, et qu'il y a simonie à exiger des récipiendaires une dot *pour prix* de leur entrée en religion. Dans les couvents très pauvres et partout où cette coutume est légitimement prescrite, on pourrait, la profession librement accordée, solliciter des religieuses fortunées un subside pour leur entretien, mais à condition qu'il n'y ait pas coaction et que le refus ne pût entraîner l'expulsion. Mais même en ce cas, « tutius est quod nihil petatur, et si aliqua petit recipi, dicatur ei quod monasterium non potest eam recipere, quia non habet unde eam sustentet ». Il était difficile de donner plus entière approbation aux idées du Chartreux ; mais nous ignorons la suite de l'affaire.

2 Traduction italienne, Roma, 1757.

3 Sous cette rubrique nous avons groupé les différents traités de l'auteur sur le Saint-Sacrement, bien que plusieurs ne soient pas des traités liturgiques au sens strict du mot.

4 Treize éditions.

5 D'après les connaisseurs, la première édition de cet ouvrage, par Arnold Therhoernen, à Cologne, peut remonter à l'an 1471.

6 Sept éditions.

mæ. — XI. Horæ de SS. Trinitate. — XII. Horæ devotissimæ de Passione Domini.

Perdus : Meditationes dominicæ Passionis. — Dialogus aureus inter Christum et sacerdotem.

F. — Ascétisme.

I. In libros B. Dionysii Areopagitæ. — II. Expositio librorum J. Climaci. — III. Translatio librorum J. Cassiani. — IV. De exemplis authenticis. — V. De donis Spiritus Sancti libri IV. — VI. Summa de vitiis et virtutibus. — VII. De modo judicandi et corripiendi. — VIII. De gravitate et enormitate peccati[1]. — IX. Speculum de conversione peccatorum[2]. — X. De arcta via salutis et contemptu mundi[3]. — XI. Speculum amatorum mundi[4]. — XII. De via purgativa. — XIII. De via purgativa exercitium. — XIV. De mortificatione vivifica[5]. — XV. De fonte lucis ac semitis vitæ[6]. — XVI. De remediis tentationum. — XVII. De discretione spirituum. — XVIII. De passionibus animæ. — XIX. De puritate et felicitate animæ. — XX. Cordiale sive præcordiale[7]. — XXI. De custodia cordis et profectu spirituali[8]. — XXII. De gaudio spirituali. — XXIII. De pace interna. — XXIV. De oratione. — XXV. De meditatione. — XXVI. De contemplatione libri III. — XXVII. Inflammatorium divini amoris. — XXVIII. Dialogus de perfectione caritatis[9].

Perdus : De vita et exemplis Patrum. — Instituta et collationes PP. secundum Dionysium. — De triplici via. — De elevatione mentis ad Deum. — Dialogus de caritatis profectu.

G. — Parénétique et Sociologie.

I. Epistola ad principes christianos[10]. — II. De regulis vitæ Christianorum[11]. — III. De vita et regimine præsulum. — IV. De vita et

1 Douze éditions. Traduction française, Paris, 1586, Tournay, 1611 ; flamande, Brussel, 1626. Traductions italiennes, Milano, 1563, Venezia, 1592, etc.

2 Seize éditions, dont la première est de 1473, Alost. Mêmes traducteurs que le précédent, plus une traduction flamande, Antwerpen, 1483.

3 Seize éditions. Mêmes traducteurs que les précédents.

4 Seize éditions. Mêmes traducteurs que les précédents.

5 Six éditions.

6 Onze éditions. Traduction française, Paris, 1586, Tournay, 1611 ; flamande, Brussel, 1626. Traductions italiennes, Milano, 1563, Venezia, 1592, etc.

7 Douze éditions. Mêmes traducteurs que le précédent.

8 Six éditions.

9 Traduction française, Paris, 1576.

10 Traduction française, Paris, 1586.

11 Traductions italiennes, Venezia, 1565, et Firenze, 1577.

r gimine archidiaconorum. — V. De regimine prælatorum. — VI. De vita et statu canonicorum[1].... — VII. De vita et regimine curatorum. — VIII. De doctrina scholarium[2]. — IX. De vita nobilium. — X. De regimine principum. — XI. De vita et regimine principissæ[3]. — XII. De vita militarium[4]. — XIII. De vita mercatorum[5]. — XIV. De regimine politiæ. — XV. De laudabili vita conjugatorum. — XVI. De laudabili vita viduarum[6]. — XVII. De laudabili vita virginum[7]. — XVIII. Inter Jesum et senem dialogus[8]. — XIX. Inter Jesum et puerum dialogus[9]. — XX. Sermones[10].

Perdus : De officio legati. — De actu visitationis. — De honesta conversatione clericorum. — Dialogus inter Christum et principem. — De deformatione et reformatione Ecclesiæ.

H. — MONASTIQUE[11].

I. Exhortatorium novitiorum[12]. — II. De professione monastica[13]. — III. De obedientia superioribus præstanda. — IV. De fructuosa temporis deductione. — V. De reformatione claustralium. — VI. De reformatione monialium[14]. — VII. Enarratio in tertiam regulam S. Francisci[15]. — VIII. De præconio Ordinis Cartusiensis. — IX. De vita et fine solitarii. — X. De laude vitæ solitariæ. — XI. De vita inclusarum.

1 Quatorze éditions. Traduction anglaise s. n. London (Redman); française, Louvain, 1761 ; italienne, Roma, 1771.

2 Traduction italienne, Milano, 1563.

3 Traduction française, Douai, 1602.

4 Traduction italienne, Milano, 1563.

5 Traduction française, Reims,... ; italienne, Milano, 1569. (Voir Morozzo, pag. 92, nº 99.)

6 Traduction italienne, Milano, 1563.

7 Traductions italiennes, Milano, 1563, et Venezia, 1585.

8 Traduction italienne, Milano, 1563 ; flamande, Antwerpen, 1556.

9 Traduction italienne, Milano, 1563.

10 Quatre éditions. Quelques-uns traduits en italien et publiés à Florence, par Seraphinus Florentinus. (Voir Possevin.)

11 Un certain nombre de Traités, comme De mortificatione vivifica, De profectu spirituali, etc., ont été écrits pour des Religieux. Nous les avons cependant laissés sous la rubrique *ascétisme* parce que les enseignements qu'ils contiennent peuvent trouver leur application en dehors de la vie religieuse. Nous n'avons fait exception que pour le traité De fructuosa temporis deductione, qui ne peut guère intéresser que les Chartreux.

12 Huit éditions.

13 Sept éditions.

14 Traduction française, Douai, 1604. Le même ouvrage a été traduit en français sous le titre bizarre de : Lunettes spirituelles pour conduire les femmes religieuses dans le chemin de la perfection, Douai, 1587, Paris, 1597, Lyon, 1598, et en flamand, Brussel, 1628. (De leere den religieusen eerst gemaeckt door den *heyligen* Dionysius genoent Cartusianus.)

15 Traduction française, Paris, 1620, 1868.

Perdus : De institutione et regula Ordinis Cartusiensis. — De vita solitaria.

I. — Mélanges.

I. Revelationes[1]. — II. Elegia de judicio mortis. — III. Epistolæ aliquot : ad executores testamenti D. J. de Lovanio ; — ad magistrum quemdam Coloniensem ; — ad principes Geldriæ ; — ad Arnold. Campion ; — ad Carolum audacem, Ducem Burgundiæ. — Elenchus operum[2], et Protestatio ad Superiorem.

Perdus : Carmina varia. — Epistolæ quamplurimæ. — Collationes et sermones. — Solutiones dubiorum sine numero[3].

J. — Dubia.

I. De vita et beneficiis Salvatoris. — II. Commentaria in Symbolum *Quicumque*. — III. Commentaria in Canticum *Te Deum*. — IV. De Providentia, prædestinatione et præscientia Dei. — V. Specula omnis status vitæ humanæ.

Perdu : Unguentum mysticum de rebus Tungrorum.

1 Traduction française, Paris, 1586.

2 Voir ci-dessus pag. 22 in fine et note 2. Le plus ancien catalogue (celui d'Oxford) fut dressé par Denys en 1466, pour ses confrères de Bruges, étant Recteur à Bois-le-Duc.

3 Comme on a pu le voir, il n'y a pas moins de 21 traités perdus, sans compter les lettres et les *carmina*. Devons-nous renoncer à les retrouver jamais, ou les fonds de bibliothèques nous réservent-ils des surprises ? C'est à MM. les Bibliothécaires et propriétaires de collections privées à nous donner la réponse. Nous recevrons avec la plus vive reconnaissance toute communication à ce sujet

APPENDICE II

DES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.

On sait que, malgré le nombre étonnant de ses ouvrages, Denys les a tous écrits de sa propre main « nullo penitus usus amanuensi[1] » ; quelques-uns même en double, pour obéir à l'injonction de ses supérieurs qui lui avaient prescrit de garder copie de ceux dont il faisait hommage à différentes personnes. « V. P. Visitator, écrivait-il à un de ses correspondants, jam in ultima visitatione mihi commisit ut servem apud me copiam epistolarum hujusmodi, seu responsionum et opusculorum quæ aliis mitto[2]. » De ces manuscrits, qui devaient former, comme bien on pense, une masse considérable, nous pouvons suivre la trace dans l'histoire.

En 1530, ou un peu auparavant, ils sont à Cologne où Loer peut les voir de ses propres yeux : « Quorum (librorum) profecto tantus est numerus ut, juranti etiam mundo non crederem... nisi unius Dionysii et ingenium et stylum, manum quoque et characterem prorsus eadem ubique conspexissem[3]. » Dans les premières années du XVIIe siècle ils reviennent à Ruremonde, au grand déplaisir de Petreius, qui eût voulu les garder : « Omnia propria conscripsit manu, sicuti eamdem etiamnum videre licet ex ingentibus aliquot voluminibus Ruræmundam hinc (cum alioqui nobis jure typographico debebantur) paucis ante annis asportatis[4]. » Peu avant sa mort, arrivée en 1665, l'année même du second incendie de la Chartreuse de Ruremonde, le R. P. Bollandus constatait leur existence : « Solebant in Cartusia Ruræmundensi adservari CL volumina librorum ab illo composita ac propria manu exarata[5]. » Toutefois quelques-uns avaient déjà été donnés : « quorum aliqua ad alia monasteria honoris ac reverentiæ causa delata sunt ». Tous

1 D. Petreius. *Biblioth. Cartus.* Colon., 1609, pag. 50.

2 *Epist. ad Arnold. Campion. Oper. minor.*, t. I, f° 326, V°.

3 Dans une de leurs préfaces, les premiers éditeurs déclarent qu'ils ont eu sous les yeux les manuscrits de l'auteur, « archetypon Dionysianum », et qu'ils ont dû parfois deviner le sens de certains passages que le Chartreux, surchargé de travail, avait écrits moins lisiblement.

4 Petreius, *op. cit.*, pag. 50. Les imprimeurs ne composèrent pas sur les ms. mêmes, mais au moyen de copies qui en furent faites à Cologne. Loer, Préface du traité *De contemplatione.*

5 *Acta Sanct.*, XII Martii, pag. 242, n. 1.

les autres furent-ils épargnés par l'incendie de 1665, qui du reste ne détruisit pas toute la Chartreuse? Ce qui est certain, c'est qu'au commencement du XVIIIe siècle, lorsque, d'après Foppens[1], il fut question dans l'Ordre des Chartreux, de donner une nouvelle édition du Docteur extatique, on voulait y comprendre des traités inédits conservés à Ruremonde. Mais le Chapitre général ayant exigé que l'édition se fît en France et qu'on y transportât tous les manuscrits, le projet n'eut pas de suite.

Ici s'arrêtaient jadis les témoignages historiques, et l'on supposait généralement que les précieux manuscrits, transportés à Cologne par les Chartreux chassés de Ruremonde, avaient péri dans les bouleversements de la Révolution. Nous devons aux heureuses investigations d'un chercheur émérite, M. Ingold, d'avoir pu retrouver leurs traces[2]. Contrairement à l'opinion reçue, les Chartreux de Ruremonde furent obligés, en 1783, de chercher une retraite dans le pays même, et ne purent gagner Cologne. Leur bibliothèque fut confisquée comme leurs autres biens, et envoyée à Bruxelles, où le libraire Ermens fut chargé de vendre les livres. Quant aux manuscrits, en raison de leur importance, ils furent confiés, avec ceux des monastères supprimés, aux savants Bollandistes Ghesquières et de Smet, qui en dressèrent la liste. Le carton 207 du Comité de la caisse de religion, aux Archives de Bruxelles, contient cette liste, et l'on peut voir que la collection était déjà bien entamée en 1785. En effet, sur les 99 manuscrits enlevés de Ruremonde, 25 seulement, parmi lesquels 23 autographes, appartiennent à Denys. Ce sont, en autographes :

N° 1. Expositiones super Genes. et Exod. (in-f°)[3]. — 2. In Josue, Judices, Ruth, Tobiam, Judith, Esther, Esdram, Nehem., Machab. et Baruch. — 3. In libros Regum et Paral. — 4, 5 et 6. In primam, 2am et 3am Psalm. quinquagenam. — 7. In Jerem., Threnos et Ezechiel[4]. — 8. In Daniel. et Prophet. minor. — 9. In Matthæum et Marcum. — 10. In Lucam. — 11. In Joannem. — 12. In Epist. B. Pauli. — 13. In Epist. Canonic. et librum Joan. Climaci[5]. — 14. In Job, Apocalyps. et Actus Apost. — 15. In Dionys. Areopagitam. — 16. Excerpta ex summa S. Thomæ, et Epitome Bibliæ. — 17 et 18. Sermones de tempore et de Sanctis. — 19. Translatio Cassiani. — 20. De laudib. gloriosæ V. Mariæ. — De reformat. Monialium. — De laude Ord. Carthusiensis. — De laude solitariæ vitæ.

Viennent ensuite : les nos 21 (in-4°) écrits en partie par l'auteur, en partie par Aderolanus Scuwelius, anno 1449, et par d'autres : De laudab. vita conjugatorum. — Speculum amator. mundi. —

1 *Biblioth. Belgica.* Bruxell., 1739, t. I, pag. 244.

2 Voir notamment : *A la recherche des manuscrits de Denys le Chartreux,* dans le Bulletin critique, 25 juin 1836.

3 Les manuscrits, sauf indication contraire, sont in-folio.

4 Se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Louvain, sous le n° 213.

5 Ibid., sous le n° 233.

Speculum peccatorum — Meditatio super Ps. In te speravi[1] — Oratio abbatis Effrem (sic) super Ps. Miserere[2] — Inflammator. divini amoris — De vita præsulum — De laudab. vita viduarum — De custodia cordis. — 22. (in-4°) d'une main inconnue : De arcta via salutis — De mutua cognit. Beatorum — Contra pluralit. beneficiorum — De regimine politiæ — De reformat. claustralium — De modo judicandi — De vita inclusarum. — 23. (in-8°) Horæ de SS. Trinitate — Horæ de passione Domini — De laudibus Dei. — 24. (in-8°) Tractatus de laudibus Dei. — 25. (in-4°) De la main de Jean Heysen de Grave, chartreux de Ruremonde : De gravitate peccati — Excerptiones de sententiis quorumd. patrum cathol. et gentilium[3]. — De IV virtut. cardinal[4]. — De Sacramento altaris.

Sur les 168 traités de l'écrivain, 62 seulement avaient donc été conservés à Ruremonde, 42 en autographes et 20 en copies. Qu'étaient devenus les 106 autres? On a vu que 21 ne s'étaient point retrouvés en 1530 et semblent définitivement perdus ; les 85 autres avaient disparu de 1530 à 1785. Quant à ceux qui subsistaient, ils n'étaient pas au bout de leurs aventures.

En 1785, la Chambre héraldique de Bruxelles, qui voulait reconstituer sa bibliothèque détruite dans un incendie, demanda et obtint une partie des dépouilles des monastères. Elle choisit notamment 30 manuscrits de Ruremonde, dont 8 étrangers à notre auteur, 17 mentionnés sous le titre général, Manuscrits de Ruremonde, et 5 ainsi désignés : De reformatione (in-4°), Dialogus (in-4°), Sermones (in-4°), Dionysius (in-f°), Thomas (in-f°)[5].

En 1794, lors de l'invasion des Pays-Bas par les Français, le conservateur des collections de la Chambre héraldique, M. Beydaels de Zittaert « premier roi d'armes, dit Toison-d'or », les transporta successivement à Dordrecht, Dusseldorf, Wurtzbourg, Ratisbonne, Linz, Krems et enfin à Vienne où elles arrivèrent en 1803, non sans avoir laissé aux diverses étapes des épaves plus ou moins considérables. Après de longs pourparlers relatifs à certains droits sur ces manuscrits que faisaient valoir leur sauveteur, ces collections entrèrent définitivement dans la bibliothèque particulière des empereurs d'Autriche, en mai et août 1803[6]. A cette occasion Beydaels dressa la liste des manuscrits qui lui restaient. On y trouve :

1 Cet opuscule semble inédit.

2 Item. — 3 Item. — 4 Item.

5 Voir dans les *Comptes rendus des séances de la Commis. royale d'histoire...* 4e série, tome IV, p. 173-210, le travail de M. Piot : Les Manuscrits relatifs à l'histoire, provenant des couvents supprimés par Joseph II.

6 Les documents héraldiques proprement dits concernant les familles des Pays-Bas, revinrent à La Haye en 1814 ; ceux qui regardent la Belgique, à Bruxelles vers 1840. Tout le reste est demeuré à Vienne. Pourtant le Catalogue de la Bibliothèque impériale n'accuse que les manuscrits suivants de Denys : n° 9393, *Exposit. in Genes. et Exod.* qui est autographe ; n° 7926. *Exhortatorium Novitiorum* qui ne vient pas de Ruremonde ; et n° 7914 qui paraît bien être le cahier n° 21 du Catalogue des manuscrits de Ruremonde dressé en 1785. Sammlungen der vereinten Familien und Privat Bibliothek Sr. M. des Kaisers. Wien, 1873, t. I.

Dionys. Cartus. De vita laudabili conjugatorum, et les indications suivantes qui peuvent se rapporter à des manuscrits de Denys : De reformat. Religiosorum, in-4°, D. Thomæ Summi (sic), Tobias, Esther, Job, Liber Epistolarum, in-f°, Diagolus novitiorum in contemptu mundi (sic), in-4°.[1]

En définitive, parmi les autographes de Denys, un est conservé à Cues près de Trèves[2]; un certain nombre sont allés à Vienne; cinq, par on ne sait quelle voie, sont entrés dans la bibliothèque de Louvain. Ce que sont devenus les autres, nous n'avons pu réussir à le savoir, malgré les recherches qui ont été faites dans les principales bibliothèques de la région.

Nous avons parlé surtout des autographes ; quant aux simples manuscrits ou copies, on a bien voulu nous en signaler près de 140, dont 40 en Belgique, 33 en Allemagne, 31 en Hollande, 10 en France, 6 en Angleterre, 4 en Suisse, 12 environ en Autriche[3] et 2 en Italie. Ils embrassent 70 traités. Le plus ancien, l'Expositio Climaci, est de 1454; le De vita et fine solitarii, de 1455 ; le De vitiis et virtutibus, de 1459, etc.... Nous devons en terminant, un remerciement au Dr Paulus de Munich, qui nous a fait connaître, d'après un ms. de la Bibliothèque de cette ville, un fragment inédit de la Collatio missa Capitulo generali FF. Minorum.

1 *M. Beydaels à Vienne*, 1796-1811, manuscrit, aux Affaires étrangères de Bruxelles.

2 C'est le manuscrit du *Monopanton,* envoyé par Denys au Cardinal de Cusa. Voir ci-dessus p. 62 et la note.

3 On trouve dans la Bibliothèque privée de l'Empereur d'Autriche, une liste manuscrite, du commencement du XVIe siècle, contenant les titres de tous les ouvrages de Denys qui étaient conservés à la Chartreuse de Ruremonde.

TABLE DES MATIÈRES



Montreuil-sur-Mer. — Imprimerie de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés.
E. Duquat directeur.